6. 10. 30

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE

EN LIVONIE, A ROME ET A NAPLES.

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE

EN LIVONIE, A ROME ET A NAPLES.

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE

EN LIVONIE, A ROME ET A NAPLES,

FAISANT SUITE

AUX SOUVENIRS DE PARIS.

PAR AUGUSTE KOTZEBUE.

TRADUITS DE L'ALLEMAND.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, Galerie derrière le Théâtre-Français, n° 51;
Et BUISSON, Libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1806.

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE

EN LIVONIE, A ROME ET A NAPLES.

CHAPITRE LXXIX.

Le Jardin des Morts.

J'ALLAI un jour dans l'église des capucins, pour y voir un tableau du Guide, qui représente S. Michel tenant le Diable enchaîné, avec toute la grace possible. Quiconque a vu à Vienne le joli ballet d'*Alcine*, connaît le portrait vivant de cet ange; car c'est ainsi que la charmante Cassentini foulait aux pieds le magicien qu'elle avait vaincu. Le plaisir que j'avais à contempler les traits admirables du pinceau de ce grand peintre fut bientôt troublé par les criaillemens aigus et discordans dont les révérends pères

firent retentir l'église. Il était mort un frère lai, qui avait été autrefois camérier du cardinal Bernis, et qui laissait beaucoup d'argent : en conséquence, les capucins l'avaient revêtu de l'habit de l'ordre, puis exposé sur une bierre placée dans le milieu de l'église, et faisaient autour de lui je ne sais quelles cérémonies, plus comiques les unes que les autres. On me parla avec tant d'éloges de l'endroit où l'on enterre ces moines, que cela m'inspira le desir de le voir; mais j'étais loin de m'attendre au spectacle extraordinaire dont je fus témoin; jamais ce tableau ne s'effacera de ma mémoire. Qu'on ne se figure ni un cimetière, ni un caveau, ni un souterrain, ni une caverne; ce n'est rien de tout cela : je vis s'ouvrir devant moi une longue enfilade de chambres voûtées, dont toutes les fenêtres étaient ouvertes et donnaient sur la cour. Je n'ai de ma vie respiré un air plus pur; et cela est d'autant plus nécessaire en cet endroit, que ce spectacle est réellement de nature

à oppresser un peu la poitrine. On a disposé pour les vivans une espèce de tribune ou d'estrade séparée par une galerie de la demeure silencieuse des morts. De là, on voit dans chaque chambre, comme une grotte fermée avec des ossemens très-artistement arrangés. Les intervalles qui sont entre ces grottes sont remplis par des niches, dans chacune desquelles est un capucin mort, tantôt couché, tantôt dans l'attitude d'un homme vivant; chacun de ces cadavres est encore revêtu de son froc, et on leur voit, à presque tous, une longue barbe; car il est bon de savoir que sous ces voûtes, comme dans la cave de plomb, à Brème, les corps morts ne se corrompent pas, et ne font que se dessécher; et ce sont les mieux conservés que l'on place ainsi que je viens de le dire. A chacun de ces cadavres est attaché un écriteau, qui apprend le nom du capucin et l'époque de sa mort. Chacune de ces guérites, dans lesquelles ils ont l'air d'être en sentinelle en attendant le grand

jour du jugement dernier, est petite, très-petite, et cependant elle est composée des ossemens de quelques centaines de frères. L'espace étroit qui se trouve aux pieds de ces espèces de momies est occupé par sept fosses, qui ne s'élèvent pas en monticules comme dans les cimetières, mais qui forment comme des plates-bandes ou des compartimens de jardin. C'est dans ces fosses que l'on dépose les cadavres pour les dessécher, jusqu'à ce que, pour faire place à d'autres, on les retire et on les rende à la lumière. Sur chaque fosse est une croix noire toute simple. Le plafond est décoré d'arabesques, et autres ornemens faits avec des os; on choisit pour cet effet les plus petits. On voit aussi une grande croix également formée avec des ossemens, ainsi qu'un lustre à plusieurs branches, suspendu à la voûte; des bras de la même matière, attachés au mur et garnis de cierges, ornent la galerie dans toute sa longueur. Chacune de ces grottes a son architecture

particulière ; l'une est construite avec des crânes, une autre avec des os de jambes, de bras, etc.; mais chacune a sa niche, dans laquelle est un capucin couvert encore de sa peau desséchée, ce qui ne ressemble pas mal aux magots de la Chine. Nous soulevâmes la jaquette de l'un d'eux, et nous vîmes une peau tout à fait pareille à du parchemin d'un jaune foncé. Chacune de ces statues singulières portait une lumière à la main; les lustres, les bras et jusqu'aux petites croix, étaient garnis de cierges. Qu'on se représente l'effet que devait produire cette bizarre illumination au milieu de la nuit ! Cela fait une impression forte et terrible. Qu'aucun étranger ne néglige donc de visiter ces cinq grottes, où des milliers d'hommes reposent paisiblement ainsi entremêlés. L'empereur Joseph est venu ici ; je desirerais que chaque prince qui vient à Rome en fît autant. En sortant de la quatrième grotte, on parvient dans une petite chapelle où l'on récite l'office des morts, et qui est

décorée comme le reste. Deux choses seulement détruisent l'impression extraordinaire dont le voyageur est saisi dans ce lieu : la première consiste en deux mauvais sonnets qui rappellent aux vivans la vicissitude des choses humaines ; la seconde est de penser que ces milliers d'hommes ont été des capucins, par conséquent des êtres inutiles.

Pour se distraire, en sortant de ce jardin des morts, on peut parcourir l'église, et l'on y verra quelques beaux tableaux de Pierre de Cortone, Dominiquin, Lanfranc, et autres. On peut aussi regarder, en passant, le maître-autel qui renferme les reliques de Justin, ce saint bizarre qui, dit-on, réunit en lui seul les deux titres si opposés de philosophe et de martyr chrétien. Quant à sa philosophie, je crois qu'elle n'était pas brillante.

CHAPITRE LXXX.

Une Promenade à Tivoli.

Ce plaisir n'est pas sans quelque fatigue; mais cependant on ne peut pas quitter Rome sans avoir visité Tivoli, ce fameux Tibur, de cinq cents ans plus ancien que Rome, et renommé comme un séjour enchanteur, lorsque la grandeur et la magnificence des Romains eurent atteint leur dernier période. Tivoli est à dix-huit milles de la capitale; le chemin est très-mauvais, et dans les jours d'hiver il est impossible de revenir le soir, à moins qu'on ne veuille se rompre le cou, ou tomber entre les mains des bandits qui infestent la campagne de Rome : il faut donc se résoudre à passer la nuit à Tivoli, ce qui est toujours désagréable pour une partie de plaisir, quand même l'auberge ne serait pas mauvaise. On sort de

Rome par une route fort ancienne, mais aujourd'hui très-mauvaise, nommée *Via Salaria*, dont il était déja fait mention en l'an de Rome 394, car les redoutables Gaulois vinrent asseoir leur camp près de la troisième borne de cette chaussée. Çà et là, on voit encore l'ancien pavé. Ces grandes pierres plates sont très-glissantes pour les chevaux ce qui me fait croire que les Romains n'étaient pas dans l'usage de ferrer leurs montures. On passe sur plusieurs ponts, dont les piles antiques ont été construites par les Romains. Le voyageur qui aura le vent au nez, et que la nature aura doué d'un odorat fin, sera tourmenté depuis sa sortie de Rome par une odeur insupportable, qui devient plus dégoûtante à chaque pas qu'il fait vers le soi-disant fleuve de Soufre. Cette odeur a beaucoup d'analogie avec celle des eaux de Nendorf, seulement elle est plus forte. Je conseille aux voyageurs de se munir d'excellent vinaigre, car c'est encore pire ici que dans les marais Pontins. Non loin de la route

où le fleuve prend sa source, il forme une espèce de lac, parsemé d'îlots, et sur lequel s'élève une quantité infinie de petites bulles d'air. L'eau ressemble tout-à-fait à du mauvais lait. Les anciens lui attribuaient une grande vertu. Dans les temps les plus reculés, un oracle habitait le bocage qui entoure ce lac; c'est là que le roi Latinus vint consulter les dieux quand il voulut marier sa fille Lavinie au pieux Enée. En tournant le dos au fleuve, on arrive au tombeau de la famille Plautia, qui est tout-à-fait semblable à celui de Cécilia Metella, et même plus beau; car les Goths s'en étant servi comme d'un fort, il a été défiguré par un étage que l'on y a ajouté, ce qui produit un contraste désagréable. Cependant il existe encore, du côté de la grande route, six colonnes chargées d'inscriptions, et le long desquelles le lierre rampe d'une manière très-pittoresque. On voit enfin sur ce mausolée des trous pareils à ceux que j'ai remarqués sur le Colisée et ailleurs.

Je suis monté sur la muraille, j'ai examiné ces trous avec la plus grande attention, et je n'ai rien vu qui pût appuyer l'opinion que quelques savans ont émise, de laquelle il résulte que ces trous avaient été creusés pour y couler le métal qui devait unir les pierres; mon compagnon lui-même, qui était un des grands défenseurs de cette hypothèse, ne put rien opposer à cette preuve évidente, seulement il imagina de s'en tirer par une nouvelle supposition. Il prétendit qu'on avait fait les trous pour chercher le métal et l'en retirer, mais qu'on n'en avait point trouvé. Il faudrait supposer que ces prétendus chercheurs eussent été pourvus d'une grande dose de patience pour creuser ainsi plusieurs douzaines de trous sans aucun résultat; enfin, il faudrait qu'ils eussent eu beaucoup de temps à perdre, car ces trous sont infiniment plus profonds et plus larges qu'il ne le fallait pour savoir si le métal existait là ou non. Je conclus donc, comme auparavant, quoique je

n'aie rien de mieux à offrir, que l'ancienne opinion n'est point satisfaisante, et qu'il en faut émettre une nouvelle. A quelques milles de là, on quitte la route pour aller à la villa de l'empereur Adrien, par un chemin qu'on ne peut parcourir sans être traîné par des bœufs, comme a fait Levaillant dans son voyage en Afrique. Une fois arrivé, on est bien recompensé de la fatigue que l'on vient d'éprouver; car de quelque côté que l'on tourne ses pas, on marche, si j'ose m'exprimer ainsi, dans une forêt de ruines, qui s'étend dans une circonférence de plus de sept milles. A peine Rome en fournirait-elle un aussi grand nombre, quand elle rassemblerait tous les monumens qu'elle renferme. Adrien avait voulu réunir dans ce lieu tout ce que la Grèce, l'Egypte et l'Asie ont produit de beau et de rare. Les Enfers et l'Elysée y étaient représentés au naturel. Il vint à bout d'exécuter ses plans gigantesques, et il fallut qu'un torrent de barbares, plus funeste cent fois que

la pluie de cendre qui engloutit Pompéia, vînt détruire tous ces chefs-d'œuvre. Sans doute, ils ont pu les renverser, mais non pas en effacer les traces. Combien de monumens ont bravé la rage dévastatrice des Goths! combien n'en voit-on pas encore aujourd'hui! Un théâtre sur lequel croissent, à la vérité, des arbres à fruit, mais dont on distingue cependant très-bien les gradins, la scène et l'orchestre; une grande place d'armes dont on voit distinctement le circuit par les colonnes qui supportaient les halles qui régnaient à l'entour; un temple ou école de sagesse (si l'on en juge par sept niches où étaient placées, selon toute apparence, les statues des sept sages de la Grèce), dont, à la vérité, les voûtes ne retentissent plus des leçons des philosophes, mais où j'ai cueilli une violette odoriférante, le 30 décembre; une naumachie (que l'on pourrait appeler un théâtre d'eau, parce qu'on y représentait des combats sur mer); une bibliothèque sur la pointe d'un rocher,

si l'on en juge par une inscription qui se trouve là sans doute pour indiquer son ancienne destination; plusieurs temples de Diane, de Vénus et d'Apollon; le palais de l'empereur, dont on parcourrait les portiques avec un saint frémissement et un respect religieux si les murailles n'étaient point barbouillées par le nom de plusieurs milliers de voyageurs; le quartier de la garde impériale, nommé aujourd'hui *les cent chambres;* chacune était divisée en trois parties, et le tout pouvait contenir quatorze cents hommes; des grottes que l'on dit avoir servi de prisons; des bains pour les deux sexes; un temple pour l'idole égyptienne Canope, et cent autres ruines semblables, dont on ne peut fixer au juste l'origine ni l'usage; toutes sont disposées de la manière la plus pittoresque; elles sont ombragées par des arbres, ou s'élèvent au milieu des broussailles; à chaque pas on est tenté de s'arrêter pour dessiner. On voit encore sous quelques voûtes des ornemens en stuc, aussi délicats et

aussi beaux que s'ils étaient sortis hier des mains de l'artiste; on distingue même les couleurs. Maintenant ces ruines sont habitées par une innombrable quantité de merles, qui s'envolent en jasant à l'approche des étrangers. On n'entend là aucune voix humaine, si ce n'est celle d'un chasseur qui, marchant à petit bruit à travers les buissons pour épier le gibier, réveille quelquefois par un coup de fusil le voyageur mélancolique, et le fait sortir un instant de sa douce rêverie. La naumachie est remplacée par une vigne; c'est une forêt d'oliviers qui couvre la place qu'occupait la lice; des ronces épineuses défendent l'entrée de la plupart de ces ruines. Plusieurs monumens de l'antiquité qui ont été trouvés ici servent aujourd'hui à orner plus d'un muséum. On raconte, entre autres choses, qu'un homme peu fortuné découvrit, en se promenant parmi ces décombres, une ouverture qui s'était faite par l'écroulement d'une voûte à la suite de longues pluies; il regarda dans l'intérieur,

et vit une grotte remplie de statues; aussitôt il reboucha le trou du mieux qu'il lui fût possible, remarqua bien l'endroit, et s'en fut acheter la vigne. Mais comme il existe dans ce pays une loi qui ordonne que le vendeur aura la moitié de tout ce que l'acquéreur trouvera pendant la première année de sa jouissance, celui-ci eut la patience d'attendre que ce terme fût écoulé. Alors il feignit de vouloir bâtir une maison sur cet emplacement, et ce fut en creusant les fondations qu'il trouva et mit au jour une quantité de chefs-d'œuvre, entre autres les neuf Muses, qu'il vendit plus de dix fois la valeur de son capital, et qui font aujourd'hui l'un des principaux ornemens du Muséum de Paris. Cet homme n'a probablement jamais lu le livre de Cicéron, *De Officiis*. Après s'être promené pendant quelques heures au milieu de ces vastes débris, qui attestent la magnificence des siècles passés, on prend congé du seul vigneron qui fasse là sa demeure, et dont les joues creuses et la

pâleur extrême, occasionnée par la fièvre, qui vient l'assaillir chaque été, attestent suffisamment l'insalubrité de l'air dans cette campagne de Rome, dont le sol exhale de toutes parts des vapeurs pernicieuses et souvent mortelles.

Enfin on s'achemine vers Tivoli, qui est une ville assez grande, mais très-sale, quoiqu'elle soit bâtie sur la pente d'une montagne. Il faut s'accoster le moins possible des habitans ; car ils sont connus pour des mendians déhontés, et pour un peuple hardi et sanguinaire. Sur la demande que nous fîmes en riant, pour savoir combien il était mort de personnes dans les dernières fêtes de Noël, on nous répondit très-sérieusement que cette fois il n'y avait eu qu'un seul homme tué. Dès que l'on a fait ses dispositions à l'auberge, on s'empresse d'aller voir la soi-disant grande cascade du fleuve Anio (maintenant Teverone), qui se précipite à-peu-près de la même hauteur que le Rhin à Schaffhouse ; mais la vue de ce dernier me paraît in-

finiment préférable; car outre qu'ici la nappe d'eau est beaucoup moins large, elle est aussi moins pittoresque, parce qu'elle n'est interrompue par aucune roche, et qu'elle ne rencontre point d'obstacle. Au bas de la cascade sont d'énormes masses de pierres, sur lesquelles le torrent se précipite en bouillonnant, et avec une telle force, que l'écume qu'il lance jaillit à une prodigieuse élévation, et retombe ensuite en petite pluie sur les curieux, jusqu'à une très-grande distance. Ce coup-d'œil est doublement agréable quand on descend à la grotte de Neptune par un sentier voisin, qui est, à la vérité, fort difficile. Ici, le torrent lutte d'une manière épouvantablement belle avec les écueils; et les traces profondes qu'il a laissées en roulant sur ces rochers depuis des siècles prouvent que, malgré leur résistance, il finira, à la longue, par les réduire en poussière. Ces écueils sont l'image la plus frappante de la renommée; quelque grande qu'elle soit, le

torrent destructeur du temps la mine et la creuse petit à petit, jusqu'à ce qu'enfin, après des milliers d'années, il n'en reste qu'un souvenir presque fabuleux, qui se perd tout-à-fait dans la nuit des siècles. C'est ainsi qu'un Anglais a calculé le temps au bout duquel le nom de Jésus-Christ, le plus fameux de tous les humains, cesserait d'être prononcé par aucune bouche. Après avoir contemplé ce tableau sévère, on peut, en remontant, voir les traces d'une grande roue, serrée entre deux rochers. Je doute fort que cette roue soit antique; vraisemblablement elle appartenait à un moulin, et il est à présumer que, par suite d'un tremblement de terre, tous les objets qui étaient au-dessus des rochers ont été portés plus bas; alors la force du torrent qui charie continuellement du sable et de petites pierres, aura formé une couche épaisse sur cette roue, dont le bois s'est pourri à la longue, et n'a plus laissé que l'empreinte que l'on voit aujourd'hui. On peut remarquer aussi

plusieurs trous dont la forme fait croire qu'il y a eu là des troncs d'arbres serrés comme la roue dont je viens de parler.

Sur la cyme des, rochers on voit encore deux temples de la Sibylle et de Vesta, bien conservés ; l'un des deux sur-tout, de forme ronde, et soutenu par des colonnes d'ordre corinthien, est très-pittoresqne. En entrant dans l'intérieur, on trouve encore les murailles barbouillées d'une infinité de noms; car au milieu même de ces ruines, qui attestent la fragilité des plus beaux, des plus étonnans ouvrages des hommes, ces petits êtres ne peuvent pas résister à la sotte vanité d'éterniser pour quelques instans leurs noms inconnus. A quoi pensent-ils donc en agissant de la sorte? Probablement à rien. En revenant à la ville, l'amateur des antiquités peut entrer un moment dans une maison dont le propriétaire a tapissé la cour avec des bas-reliefs et des fragmens d'inscriptions trouvés dans les environs de Tivoli, et dont quelques-unes peuvent donner à penser à plus d'un

savant. J'en ai copié une qui m'a paru curieuse. La voici :

TREPTO
IMO RECTORUM. ME
O APOLLINIS A DIECTO
ONIA. DAPHNE
OPTIMO.

Si l'on peut disposer encore d'une heure, il faut voir le château d'Est, dont, en vérité, en le jugeant à l'extérieur, on a de la peine à croire que la construction ait coûté trois millions d'écus. L'intérieur est nu et désert. La seule chose remarquable pour l'étranger, c'est la vue magnifique que l'on découvre du balcon, et la tradition répandue dans le pays, qui assure que c'est là que l'Arioste a composé son Orlando Furioso; l'idée mesquine exécutée dans le jardin annonce, de la part du propriétaire ou de celui qui a dirigé les travaux, un esprit bien rétréci. Il a fait imiter en petit, à-peu-près de la grandeur d'un homme, et rassembler dans un espace étroit, tous les restes

magnifiques de l'ancienne Rome, tels que le Panthéon, des temples, etc. En regardant tout cela d'en haut, il semble voir une boutique, comme on en voit à Berlin lors des fêtes de Noël, ou plutôt uu de ces surtouts en sucre, avec lesquels on garnit une grande table. Ces drogues ont dû coûter beaucoup d'argent; elles ont même été souvent raccommodées, tant le spirituel inventeur a eu d'affection pour ce ridicule ouvrage. Dans le fait, une tabatière en mosaïque donne une idée plus juste de ces ruines que cet enfantillage. J'aime infiniment mieux voir les magnifiques cyprès qui ornent ces vastes jardins, et qui sont bien certainement les plus gros et les plus vieux que l'on puisse trouver à Rome et dans les environs. Celui qui, comme moi, visite Tivoli en hiver, doit réserver, pour promenade du matin les curiosités qui lui restent à voir. Mais dans ce cas, je souhaite à chaque voyageur un temps aussi serein, aussi beau que celui que nous eûmes le dernier jour de l'année, et je lui promets

un ample dédommagement de ses fatigues. Les dames sont dans l'usage de monter sur des ânes pour faire cette promenade; mais il serait à desirer que l'on perdît cette habitude; car la présence de ces animaux trouble chaque jouissance que l'on éprouve: on peut d'autant mieux s'en passer, que le chemin est très-praticable, quoiqu'un peu pierreux. Une promenade d'une heure et demie ne peut que faire du bien aux dames; elle contribuera à raffermir les roses sur leurs joues, quelquefois tant soit peu pâles. Le but de ce pélerinage est de faire le tour d'une vallée profonde, située au pied de la montagne, pour venir se placer en face des petites cascades. On passe encore une fois devant la grande chute d'eau pour arriver à ce sentier escarpé, qui conduit en descendant devant la grotte des Sirènes, caverne romantique et très-pittoresque, par où le fleuve reparaît, et sort par une seule ouverture ronde. Il n'y a pas long-temps encore qu'un bon grimpeur, en gravissant à

travers ces sentiers glissans, difficiles, et souvent dangereux, aurait pu parvenir jusqu'à la grotte, et recevoir là le fleuve dans un vase un peu grand; mais depuis quelques mois, la nymphe du fleuve, irritée sans doute de l'indiscrétion de quelque curieux, qui avait pénétré trop près du sanctuaire secret où elle repose, a entassé devant l'ouverture de nouveaux rochers qui l'ont dérobée pour toujours à l'œil des mortels. Il faut se contenter de rester sur le terrain plat, et regarder avec admiration les nuages humides dont la nymphe s'environne. Mais le promeneur ne tarde pas à se consoler de la privation qu'il a éprouvée ici, en voyant les riches trésors que la nature étale à chaque pas devant lui: un rocher couronné par deux temples, au pied duquel l'Anio écume dans la caverne de Neptune; une ville sur le penchant de la montagne; une vallée étroite dont les côtés sont couverts d'oliviers et de vignes; des enfans joyeux qui courent ramasser des olives, et

regardent en souriant les pierres qui se détachent sous leur pied léger, et qui arrivent en bas avec la rapidité d'un trait; à droite une grotte ombragée par des lierres et des aloës, dont les branches desséchées sont de la même hauteur que les arbres d'alentour. Enfin, on arrive dans un endroit où un brouillard épais annonce l'approche des petites cascades; c'est là qu'une troupe de nymphes joyeuses s'est réunie et se repose, l'une plus haut, l'autre plus bas; la troisième à gauche, la quatrième à droite; enfin, toutes ont renversé leurs urnes; des torrens, des ruisseaux, des rigoles se précipitent, roulent et ruissellent de pente en pente, murmurent quand un quartier de rocher s'oppose à leur passage, l'embrassent en écumant, ou jaillissent par-dessus, et s'étendent en retombant comme un éventail, sur lequel les rayons du soleil réfléchissent les couleurs de l'arc-en-ciel. Je me garderai bien de hasarder la description de ce coup-d'œil ravissant; d'ailleurs une seule ne suffi-

rait pas, il en faudrait faire mille, car chaque pas offre un site nouveau et un tableau différent. Tantôt l'œil n'est arrêté par rien; tantôt le torrent brille à travers les oliviers; là, une branche courbée masque la vue et dérobe une partie du tableau; ailleurs, on n'aperçoit que la lutte de l'eau et des rochers dans le fond de l'abyme. Il ne faut réellement pas mettre trop tôt un pied devant l'autre, car chaque pas fait sans réflexion est une jouissance de moins. Deux de ces belles nymphes paraissent bouder leurs compagnes, car l'une s'est couchée à l'écart, et laisse gazouiller sa source dans un coin solitaire; l'autre, encore plus capricieuse, a choisi, pour établir ses jeux, la villa de Mécène, dont on aperçoit encore quelques arcades sur le revers de la montagne. C'est à travers ces arches ruinées qu'elle a renversé son urne, de manière que l'eau tombe et jaillit de roche en roche, pour aller se réunir à la masse du fond. Ah! qu'il serait agréable de construire ici des ca-

banes; mais à quoi bon des cabanes et des palais, fussent-ils même bâtis dans l'Elysée, lorsqu'il manque de gens affables pour les habiter? Cependant je ne puis m'empêcher de dire que cette promenade délicieuse est continuellement troublée, et qu'elle devient même insupportable par cette fastidieuse demande qui par-tout et de tous côtés sort de toutes les bouches : *Date mi qualche cosa* (donnez-moi quelque chose). Et qu'on ne croie pas que cette impertinence soit seulement exercée par des mendians déguenillés; pas du tout : ce sont des hommes bien vêtus, qui quittent leurs travaux champêtres, des enfans gais et bien portans qui abandonnent leurs jeux, dès qu'ils aperçoivent un étranger, et qui le poursuivent avec un acharnement et une effronterie dont il n'y a d'exemple qu'ici.

Après s'être déterminé à quitter les petites cascades, et s'être délivré de ces éternels mendians, on prend un chemin qui conduit devant la villa de Quintilius Varus, dont les portiques

et les murailles attestent encore, par leur étendue, l'antique magnificence. On descend dans la vallée, on traverse un pont antique, puis on remonte sur la montagne, où l'on voit encore, par-ci, par-là l'ancien pavé; enfin on arrive, avec les yeux, le cœur et les jambes fatigués, au temple de la Toux, qui est indiqué comme le terme de ce pélerinage : il est rond, petit, mais bien conservé, et semblable à celui de Minerve. J'aurais volontiers offert un sacrifice dans ce temple désert, lorsque je gagnai un rhume sur la coupole de l'église Saint-Pierre. A la place de la statue du dieu, je ne vis plus là que les restes d'une Madone, à qui un pieux imbécille a barbouillé les joues. Enfin, je regagnai ma voiture, et revins rapidement vers la capitale du monde.

Que l'on me permette encore une réflexion avant de quitter tout-à-fait Tivoli. Il ne se passe pas un jour dans l'année sans qu'il vienne ici des artistes. Tous les peintres de paysages qui voya-

gent en Italie semblent s'être donné le mot pour dessiner et pour peindre, avant tout, les grandes et les petites cascades de Tivoli. J'avais vu cent copies de ces mêmes objets avant que d'être enchanté par la vue de la nature : je croyais en avoir depuis long-temps une idée juste, et je m'imaginais que ma jouissance, atténuée par ces tableaux divers, se réduirait à fort peu de chose lorsque je les verrais en réalité ; mais combien je m'étais trompé ! aucun pinceau ne saurait atteindre à ces beautés naturelles. Je me suis convaincu qu'un paysagiste peut représenter la mer calme, ou tout au plus un fleuve paisible, mais jamais une chute d'eau, de laquelle il ne peut rendre ni le mouvement toujours renaissant, ni le bruit, qui en font précisément une chose ravissante. Les peintres de paysages et ceux d'histoire ne doivent pas plus se permettre les uns que les autres de représenter des objets qui se meuvent rapidement, ou dont l'action est très-vive : l'art ne saurait aller jusque-là.

CHAPITRE LXXXI.

Le Palais Barberini.

On s'aperçoit au premier coup-d'œil que le pape Urbain VIII était issu de cette maison, car on y trouve son portrait, ses armes et son chiffre dans tous les coins; chaque appartement, chaque pièce, semble dire aux étrangers: « Nous « aussi, Barberinis, nous avons eu un « pape dans notre famille ». Ce palais est riche en tableaux, en statues, et, comme à l'ordinaire, en mauvais meubles sans goût. Pierre de Cortone a peint, au plafond d'une grande salle, son chef-d'œuvre: ce sont les armes des Barberinis, portées au ciel par les Vertus. Quelle idée pitoyable! — Je craindrais d'ennuyer le lecteur si je ne me bornais pas à ne citer que les objets les plus remarquables, en faisant même un

choix très-scrupuleux. Sur le grand escalier, un très-beau lion antique semble rugir à l'approche de l'étranger ; c'est dommage que ses pattes et sa queue aient été mal restaurées, sur-tout la dernière, qu'on a faite si longue, que trois lions pourraient se la partager et en avoir encore assez. Léonard de Vinci a couronné la collection nombreuse des peintures, par un tableau incomparable, et qui serait sans défauts s'il représentait effectivement ce qu'il est censé représenter, c'est-à-dire la Vanité et la Modestie. Ce sont de jolies figures ; mais on n'y trouve ni l'une ni l'autre.—Une Madeleine du Guide ; la Jeune Boulangère, amante de Raphaël, peinte par lui-même ; quelques autres tableaux d'André del Sarto, du Titien, et à ce qu'on dit, aussi de Raphaël, suffiront pour attirer l'amateur. Il y trouvera en outre d'autres bons morceaux, mais aussi beaucoup de mauvais, décorés des noms les plus célèbres. En Italie, les

grands ne cherchent qu'à orner de tableaux autant d'appartemens qu'ils peuvent, et pourvu que dans le nombre y ait quelques chefs-d'œuvre, tout le reste leur importe peu. La collection des antiques se glorifie d'un Faune dormant, ouvrage magnifique, et la seule statue connue pour avoir fait partie de celles qui décoraient le tombeau d'Adrien, aujourd'hui le Château Saint-Ange. Malgré la position indécente que l'on reproche à ce Faune, ce n'est pas moins un chef-d'œuvre des Grecs, et qui mérite d'être classé au nombre des meilleurs morceaux de ce temps. Il n'est ici que depuis peu, car il a été vendu pendant la révolution. Le sculpteur Pacetti l'avait acquis à bon marché, et avait restauré les mains de son mieux, c'est-à-dire le plus mal possible. La tranquillité étant rétablie, on jugea à-propos d'annuller la vente, et on lui intenta en conséquence un procès très-injuste; ce qui décida Pacetti à vendre le plutôt

possible la propriété qu'on lui contestait. Il trouva bientôt dans le frère de l'empereur des Français un connaisseur et un amateur qui sut apprécier à sa juste valeur le chef-d'œuvre dont il voulait se défaire à bon marché. Mais le pape fit des menaces à Pacetti, et lui fit dire de traiter à l'amiable, parce que bien décidément il ne gagnerait jamais son procès. C'est à ce trait de despotisme révoltant que Rome a l'obligation d'avoir conservé un des plus beaux restes de la sculpture grecque. — Une autre statue, sans doute aussi ancienne, mais d'un mérite inférieur, est remarquable par une singularité qui ne m'avait encore frappé dans aucune statue de l'antiquité. Elle représente Brutus qui porte dans ses bras les deux têtes coupées de ses fils; par conséquent il y a ici trois bustes ensemble. Mais cela fait un mauvais effet, et c'est peut-être pour cela que les anciens n'ont point répété cette étrange idée. — La bibliothèque de la maison

Barberini consiste, à ce qu'on dit, en cinquante mille volumes, et quelques milliers de manuscrits; elle est ouverte au public les lundis et jeudis; mais personne n'y va.

CHAPITRE LXXXII.

La Résidence du Pape.

QUELQUE simple que soit ma demeure, je ne changerais pas avec le pape. Il n'y a que des salles immenses et des appartemens si élevés, qu'ils semblent destinés à lancer des aérostats. Le tout est pavé en brique, pauvrement meublé, et garni de mauvais tableaux. Telle est l'humble habitation du chef de la chrétienté. On a préféré cette résidence de Monte-Cavallo aux autres palais du pape, à cause de la salubrité de l'air, et on a bien fait; mais je m'étonne qu'on ne l'ait pas meublée plus convenablement. On n'y trouve, par exemple, aucune chaise, mais des espèces de sophas par centaines, tous en bois, sans coussins, et dont les siéges servent en même temps de caisses pour renfermer toutes sortes de choses; ils ressem-

blent parfaitement à des chaises de nuit, si ce n'est qu'ils sont assez larges pour deux ou trois personnes. On leur a donné une couleur de marbre, et chacun porte en grands caractères ces mots: *Pius VII Pontifex Maximus*; pour prouver qu'ils sont dans le dernier goût. Une longue galerie est ornée d'une manière bizarre; on y voit une quantité de tableaux pitoyables, représentant des anges de grandeur colossale, dont les uns sont groupés en figures entières, et les autres ne sont que des têtes ailées qui regardent les passans, et leur tendent leurs membres estropiés. — Dans un salon, où une seule chaise, près d'une table, désigne la triste place où le pape dîne isolément, se trouve une Madone colossale de Carle Maratte, et un assez bon tableau du Titien. — La petite chapelle du palais est fort bien peinte à fresque par Guido Reni. L'artiste y a représenté la vie domestique de la Vierge-Marie. On la voit coudre assiduement. A ses côtés sont de petits anges qui la regardent tra-

vailler, aussi attentivement que s'ils voulaient prendre des leçons. On a cherché, par une inscription placée sur une table de marbre, à attirer l'attention sur cette chapelle ; il y est dit que le roi de Sardaigne, exilé avec sa famille, a reçu ici, il y a quelques années, la sainte Eucharistie des mains du pape. — Ce qu'il y a de plus beau dans ce palais se trouve dans une galerie longue et large, qui est décorée sans goût, comme tout le reste; mais où l'on a déposé pêle mêle toutes les antiques qui ont été récemment déterrées à Ostie. Il y a un excellent buste de la Jeunesse; c'est sans doute l'ouvrage d'un grand maître. — Les autres objets sont loin de la perfection de celui-là, ils sont moins anciens, mais faits en marbre grec, probablement parce qu'Ostie, qui est un port de mer, pouvait se procurer plus facilement du marbre de la Grèce que de celui de Carrare. — Je n'ai pas eu le bonheur de voir sa sainteté, et de lui baiser humblement

la mule. Elle était allée rafraîchir, par la rosée de sa bénédiction chrétienne, les lauriers du héros français.

CHAPITRE LXXXIII.

Le Palais des Césars.

Quelles ruines majestueuses ! déja Romulus, dans son enfance, jouait sur le Mont-Palatin. Après s'être contenté pendant plus de quarante ans de la maison Hortensia, qui n'était pas magnifique, et qui fut incendiée, Auguste fit bâtir à cette place un palais, à l'entrée duquel croissait un laurier, qui devait lui être plus cher que tous les arcs de triomphe, car on y avait suspendu une couronne de chêne, pour indiquer qu'il avait sauvé la vie d'un grand nombre de citoyens romains. Il y établit aussi une bibliothèque. Je ne puis me faire une idée juste de sa localité, s'il est vrai qu'il s'y trouvait une statue d'Apollon en bronze, et qui, selon Pline, avait cinquante pieds de hauteur : il est difficile de se figurer une salle assez vaste pour

contenir un tel colosse. — Tibère agrandit ce palais ; Caligula l'augmenta encore ; il bâtit la façade vers le forum, et réunit le Capitole au Mont-Palatin par un superbe pont qui avait quatre-vingts piles en marbre. Vint enfin Néron, qui ne trouva rien d'assez grand ; il y joignit encore tout le terrain entre le mont Cœlius et le mont Esquilien ; alors on s'y promenait parmi des jardins, de petits lacs, des bains, des bosquets et des maisons : c'était comme une petite ville. Ces superbes ouvrages des humains furent encore une fois la proie des flammes ; Néron bâtit alors son palais d'or, dont le portique seul avait trois rangs de colonnes, et mille pas de longueur. Les anciens ne trouvent pas d'expression pour décrire la magnificence de ce palais ; malgré cela, le tyran dit (selon Suétone), lorsqu'il fut achevé « Maintenant je pourrai donc être logé « comme un homme ». — Lorsque cet empereur orgueilleux fut logé dans l'étroite demeure des morts, Domitien res-

taura ce Palais. Vespasien et Titus en séparèrent tout ce qui était en dehors du Mont-Palatin, pour bâtir, sur l'emplacement du Colisée, le temple de la Paix et les bains de Titus. Sous Totila enfin, le palais impérial fut détruit par les Vandales; mais des ruines respectables indiquent l'endroit où il se trouvait. En traversant des jardins potagers, on gravit péniblement, à travers des souterrains, des portiques ruinés, des murailles et des arcades détruites. Par-tout croissent des broussailles épaisses entre les fentes et les crevasses; c'est un aspect magnifique et pittoresque, qui cependant inspire la mélancolie. O ciel! combien de choses se sont passées ici! combien de fois on décida du sort de l'univers à l'endroit où des ronces me piquent en ce moment! combien de fois l'amour s'est-il exprimé dans ces lieux, où l'on n'entend aujourd'hui que le cri lugubre que le hibou solitaire laisse échapper du fond d'une crevasse! combien de fois l'ambition a tourmenté le

cœur d'un Romain, là où une famille de jardinier, vêtue de haillons, plante maintenant des choux. — Je grimpai enfin sur une hauteur, où l'on trouve des traces de mosaïque antique. Quel aspect! En bas, tout près de moi, le grand Cirque, métamorphosé en un champ de légumes, et qui pourtant est encore reconnaissable par sa forme; en face de moi, les bains de Caracalla; à gauche, le Colisée majestueux; un peu plus loin, le temple de la Paix. Quand mes regards, se portant au-delà, planaient sur la campagne, ils rencontraient le tombeau de Métellus, et cent autres sépultures des Romains. — Que la fatigue ne rebute point le voyageur, et ne l'empêche pas de monter jusque-là, ce point de vue le dédommagera de sa peine.

CHAPITRE LXXXIV.

Le Théâtre de Marcellus.

Si Vitruve ne l'avait pas décrit exactement, on aurait de la peine à retrouver ses proportions; car il n'en reste que de très-minces débris, qui sont tellement obstrués par de mauvais bâtimens, que cela ne vaut pas la peine d'y aller. L'empereur Auguste fit bâtir ce théâtre en l'honneur de son neveu Marcellus, et on prétend qu'il sert toujours de modèle à l'ordre dorique et ionique. Il contenait trente mille spectateurs. Lorsqu'on l'ouvrit pour la première fois, six cents bêtes féroces l'arrosèrent de leur sang. Dans les temps belliqueux du moyen âge, il fut converti en une citadelle, et à la fin en un palais, qui appartient à la famille Orsini.

CHAPITRE LXXXV.

Le Portique d'Octavie

Le voyageur ne sera pas plus satisfait de ce monument que de celui qui précède. C'est ce portique que l'empereur Auguste dédia à son illustre sœur, la mère de Marcellus. Il servait d'abri, dans les mauvais temps, au peuple qui allait au théâtre. Il n'existe plus maintenant que l'entrée, et on n'y peut même rester long-temps, car le marché aux poissons, qui se tient aujourd'hui près de cette ruine, remplit l'atmosphère de miasmes pestilentiels.

CHAPITRE LXXXVI.

Le Mausolée d'Auguste.

Ce monument ne donne pas une haute idée de son antique magnificence. Il n'en est resté que l'espace intérieur, qui est de forme cylindrique, et que l'on a destiné à des combats de taureaux et à des feux d'artifice. Cette place doit contenir beaucoup de monde, son diamètre étant de cent trente-deux pieds; tout autour s'élèvent cinq rangs de siéges en pierre, dans le genre des anciens; au-dessus est un rang de loges, et enfin une vaste galerie. Il n'a que le ciel pour couverture. Comme on ne joue pendant l'été sur aucun théâtre, les Romains se dédommagent de cette privation par quarante-cinq combats de taureaux et vingt-sept feux d'artifice et illuminations. Les feux d'artifice ne peuvent être que très-mesquins, attendu que l'emplacement n'est pas assez vaste; mais l'il-

lumination produit, dit-on, un bel effet, occasionné sur-tout par l'immense variété des vêtemens bigarés de la foule qu'elle éclaire. Il est vrai qu'il ne faut pas, pendant le spectacle, se rappeler qu'Auguste, Marcellus, Agrippa et Germanicus, sont enterrés ici. Il y a long-temps que les dames romaines l'ont oublié, et se divertissent en voyant des hommes demi-nus combattre des bêtes féroces au péril de leur vie; ils y périssent quelquefois, ou bien ils reçoivent des blessures dangereuses, et arrosent l'arène de leur sang. — Il y avait jadis autour de ce mausolée un bosquet où tout le monde pouvait se promener; on n'en trouve aujourd'hui aucune trace.

La forme extérieure du temple de Bacchus, situé à une petite distance de Rome, est parfaitement conservée. Il est rond, mais pas bien grand. Il doit sa conservation, comme à l'ordinaire, à ce qu'il a été profané par le christianisme, car il est converti en une église de Sainte-

Constance. On distingue encore, à la coupole voûtée, des enfans avec des grappes de raisin en mosaïque. On prétend que les vingt-quatre colonnes de granit, d'ordre corinthien, qui le supportent, sont aussi antiques, quoiqu'elles soient accouplées deux à deux, ce dont on ne trouve ailleurs aucun exemple dans l'antiquité. En dehors se trouvent encore de belles et grandes ruines, qu'on croit être celles d'un hippodrome (espèce de manège), bâti par Constantin. Cependant pour ne pas induire légèrement le lecteur en erreur, j'ajouterai que jadis, un savant, qui portait le nom barbare de *Borrichius*, a démontré clairement que ce prétendu temple de Bacchus ne lui avait jamais été consacré; car les premiers chrétiens, dit-il, aimaient le jus de la treille, au moins autant que les païens. Il fait même une digression; et, passant de Rome à Aix-la-Chapelle, au tombeau de l'empereur Charlemagne, il prouve que l'enlévement de Proserpine, qui y est représenté,

est l'emblême de l'immortalité de l'ame. Bref, le temple de Bacchus est un honnête baptistère, construit par Constantin-*le-Petit*, pour y faire baptiser sa sœur et sa fille. Selon ce même savant, l'hippodrome à côté du temple n'a jamais été un manège, mais bien un couvent. — Il en est de même du temple de Minerve dite *Médica*, qu'on peut placer parmi les restes les plus majestueux de l'ancienne Rome; c'est pourquoi on le trouve sur toutes les tabatières en mosaïque. Les uns prétendent que c'est Auguste qui a dédié ce temple à Caius et Lucius, d'autres assurent qu'il a été consacré à Hercule par Brutus. Je ne m'amuserai point à parcourir plus long-temps ces déserts arides de la critique; le fait est qu'il y a là un temple, et que pour cette fois ce n'est pas une église chrétienne. Au reste, je conseille à ceux qui veulent le voir de se hâter, parce qu'il menace ruine. La coupole a été construite d'après la manière solide des anciens, c'est-à-dire que l'on a d'abord

fait les arcades, dont on a bouché ensuite les intervalles, sans cela elle serait tombée il y a long-temps. On ne marche pas sans danger sous ces voûtes, percées à jour comme de la dentelle; car celui qui crierait fortement, en se tournant de ce côté, pourrait bien faire tomber quelques pierres. On a trouvé ici une belle statue de Minerve avec un serpent, qui ornait, il n'y a pas long-temps, le palais Justiniani; à sa place, est un pressoir. J'aurai préféré trouver le pressoir dans le palais, et la statue sur son ancien emplacement. Mais j'ai oublié d'observer que le temple est en ce moment au milieu d'une vigne. Il a dû être superbe, car on y a déterré plusieurs belles statues. La même vigne a encore l'avantage de posséder les tombeaux de la famille Aruncius, qu'on appelait *Columbaria*, non pas parce que les ames, en s'envolant, y entraient ou en sortaient comme des pigeons, mais parce que les tombeaux étaient et sont encore séparés dans l'intérieur comme des colombiers.

dans l'intérieur, comme des colombiers. On descend avec des flambeaux dans un souterrain de vingt pieds environ de profondeur, où l'on trouve plusieurs tombeaux ornés d'une espèce de fronton triangulaire, et sur lesquels sont gravées des épitaphes. On voit encore au plafond des traces de peintures. Ce premier caveau conduit à un second, tout-à-fait semblable. On y avait fouillé par ordre supérieur quelques jours auparavant, et on a déterré, à quinze pieds de profondeur, des ossemens, des vases, des lampes et des urnes lacrymatoires. Tout était déja enlevé, à l'exception des os de mort, et je ne pus résister à la tentation de dérober le crâne d'un Aruncius, qui avait les plus belles dents du monde, quoique par son ancienneté il ressemblât plutôt à du plâtre qu'à un corps osseux. En revenant, il faut jeter un coup-d'œil sur ce qu'on prétend être les trophées de Marius, qui ne sont autre chose que les restes du grand réservoir, où les eaux de l'aqueduc de Julien s'amassaient, pour être

de là distribuées sur le mont Esquilien.

Les bains de Livie se trouvent dans le jardin Farnèse, mais ils ne méritent pas qu'on les visite, car ce sont quelques caveaux bien profonds, où l'on risque de se rompre le cou en descendant sur une terre glaise, ou d'étouffer par le défaut d'air, et où l'eau qui filtre tombe en petite pluie sur le front du voyageur, et si froide, qu'il croit à chaque instant être touché par les doigts d'un revenant. Lorsqu'enfin on est arrivé en bas, le conducteur éclaire de son flambeau quelques ornemens et peintures du plafond, qui étonnent vraiment par la belle conservation des couleurs, sur-tout le bleu. On y aperçoit aussi de la dorure; mais quand même tout le caveau serait brillant d'or, on ne s'empresserait pas moins de retourner bien vîte pour respirer un air pur, et s'asseoir de préférence sur une belle terrasse, parsemée des ruines des palais qui s'y trouvaient jadis. Un grand morceau de chapiteau y est placé en guise de table; des fûts

de colonne tiennent lieu de chaises. Les voyageurs y déjeûnent parfois agréablement.

On ignore si le temple de Claudius lui a été dédié par sa femme Agrippine, ou s'il l'a été à Bacchus ou à Faunus ; mais il n'est que trop sûr qu'on l'a consacré il y a long-temps à S. Etienne. Il est circulaire, et ses cinquante-huit colonnes d'ordre ionique lui donnent un air majestueux. Comme elles sont de différentes dimensions, il est clair que le temple a été bâti des restes rassemblés de plusieurs autres. Pomerancio a peint sur les murs, tout autour, les affreux tourmens par lesquels les premiers chrétiens sont devenus martyrs. Le temple était plus grand autrefois; on nous a montré en dehors l'ancienne enceinte.

Devant une église de la Vierge, qui se trouve tout près, on a placé une nacelle en marbre, qui fait voir la manière dont les anciens construisaient leurs bateaux. On prétend, et il est vraisemblable, que cette barque a été construite pour

conserver le souvenir d'un naufrage, et pour remplir quelque vœu : Cette église en porte le nom de *Maria in Navicella*. D'autres croient que le pape Léon X, dont le nom est écrit sur le piédestal, y a fait placer cet esquif après avoir éprouvé quelque danger sur l'eau.

Dans les environs, se trouve aussi la *Curia Hostilia*, édifice qui servait jadis aux assemblées du sénat, et qui n'offre plus à présent que de grandes ruines peu intéressantes. La demeure respectable des sénateurs romains a été obligée de céder la place à une église de Saint-Jean et de Saint-Paul.

L'arc de Dolabella n'est pas plus intéressant. Néron, qui s'inquiétait fort peu de la célébrité d'un autre, en profita pour son aqueduc. — Le pouvoir suprême de l'Amour n'a pas non plus préservé le temple de Vénus et de Cupidon de l'Amour chrétien, qui dévore tout. Il s'en trouve peu de ruines. On prétend même que Constantin-*le-Petit* l'a fait démolir pour s'immortaliser par une

église de Sainte-Croix. L'arc et les flèches de Cupidon ont disparu; on montre, à leur place, un bon tiers de la vraie croix, un clou d'icelle, deux épines, et un petit morceau de l'éponge qui servit à faire boire le Christ. La terre d'une chapelle voisine a été transportée de Jérusalem ici. Les païens apportaient des chefs-d'œuvre de la Grèce et de l'Egypte, mais les chrétiens n'ont fait venir de la Palestine que de la terre!... Il n'est permis aux femmes de visiter cette chapelle que le vingtième jour de mai. Pourquoi? Dieu le sait, et le pape. Ce qui me paraît le plus singulier, c'est que le même jour on n'y laisse entrer aucun homme, probablement parce qu'on craint toujours un peu l'influence maligne de Cupidon et de sa mère.— Le couvent est beau et bien tenu. Un frère lai de soixante-quatorze ans, mais encore frais et très-affable, sert de guide aux voyageurs, et se plaint en passant de ce qu'il reste à peine de quoi vivre à une douzaine de fainéans tondus qui végètent là, parce

que les revenus qui leur venaient de Milan ont cessé depuis la révolution. En regardant par les fenêtres, on voit le jardin du monastère, planté sur l'amphithéâtre que l'on nommait jadis *Castrense*, où les soldats s'exerçaient en présence des empereurs et de leurs chefs. Peut-être combattaient-ils aussi des bêtes féroces, car on a trouvé dans les fouilles plusieurs caveaux remplis d'ossemens de gros animaux. L'enceinte de l'amphithéâtre, c'est-à-dire sa forme, existe encore; le double rang de belles colonnes corinthiennes a disparu, mais il s'en trouve beaucoup de fragmens dispersés dans le jardin.—On peut passer tout droit devant l'arc de Galien sans le regarder, on n'y perdra rien.

CHAPITRE LXXXVII.

Fortuna Muliebris.

Ce temple a bien mérité d'être conservé. Lorsque Coriolan fit trembler sa patrie, et qu'il vint, avec une armée de Volsques, camper sous les murs de Rome, sa mère sortit, accompagnée de sa bru, et se rendit au camp. Coriolan, attendri par les prières de ces femmes, leva le siége; et pour conserver la mémoire de cet événement, on érigea ce temple, dans lequel on plaça la statue nommée *Fortuna Muliebris*, avec défense aux femmes non-mariées de la toucher. Le temple est construit en brique, il est carré, et orné de pilastres. Son architecture paraît plus moderne et d'un meilleur goût que ce qu'on faisait alors, c'est pourquoi les savans pensent qu'il a été rebâti par l'épouse de Marc-Aurèle.

CHAPITRE LXXXVIII.

La Pyramide de Cestius.

C'est un tombeau trop magnifique pour un homme qui n'était que l'intendant des repas qu'on donnait en l'honneur des dieux; mais il était sans doute riche, et il ordonna la construction de cet édifice par son testament, ainsi que nous l'apprend l'inscription. C'est une pyramide qui ressemble beaucoup à celles d'Egypte, sinon qu'elle n'est pas aussi grande. Elle a cent-treize pieds de haut; les murs, revêtus en dehors de tables de marbre, ont vingt-cinq pieds d'épaisseur. Il y a seulement une grande chambre en dedans, où l'on conservait les cendres de Cestius. Les murs étaient ornés de peintures à fresque, qui avaient rapport à son emploi. On en aperçoit encore quelques traces; mais le temps et la fumée des flambeaux les ont fort endommagées. Il est à remarquer

que cet ouvrage énorme a été commencé et achevé en trois cent trente jours. Il est moitié dans la ville et moitié dehors. La place qui l'environne est plus intéressante pour les voyageurs que la pyramide même, car c'est le cimetière des protestans de toutes les nations. Comme malheureusement beaucoup d'étrangers perdent la vie à Rome, il y a lieu de croire que, par la suite, les voyageurs qui se promèneront sur cette place y liront sur les tombes éparses les noms de leurs compatriotes, de leurs connaissances, et souvent de leurs amis, dont ils célébreront douloureusement la mémoire. Je fus fâché de trouver une mauvaise épitaphe allemande, sur un monsieur de Reitzenstein. Il est possible qu'il ait été un brave homme, mais l'épitaphe ne vaut rien; elle est trop ampoulée, et en mauvais allemand. Cependant son monument est intact, ce qu'on ne peut dire que d'un petit nombre de ceux qu'on a placés ici; car les Romains, toujours zélateurs aveugles, se donnent souvent le plaisir de

renverser les tombes des protestans. On est obligé de faire escorter par les soldats du pape les convois funèbres des hérétiques, et il n'est permis aux assistans d'allumer leurs flambeaux qu'à une petite distance de la pyramide, pour ne troubler personne. Le mort y est conduit sans l'accompagnement du clergé; un de ses amis prononce sur sa fosse une espèce d'oraison funèbre, qui, comme on peut croire, est plus touchante que le babil froid d'un prêtre. — Puissé-je un jour être inhumé de cette manière! — D'après les descriptions qu'on en a faites, je m'étais formé une idée belle et agréable de ce cimetière; mais il s'en faut beaucoup qu'il soit tel qu'on l'a décrit, et qu'on le croit généralement. C'est un pré où l'on a planté quelques arbres chétifs. Cependant ce lieu de repos des morts est infiniment préférable à ces horribles sépultures des Romains modernes, qui creusent dans les églises des trous énormes, dans lesquels ils jettent les cadavres pêle mêle et sans cercueil, jusqu'à ce

qu'une fosse soit remplie; alors on la bouche en maçonnerie, pour la rouvrir cinquante ans après. On pense bien que dans un laps de temps aussi court, les cadavres ne peuvent pas être entièrement réduits en poussière. Aussi, dès qu'on fait une nouvelle ouverture, il se répand aussitôt une vapeur pestilentielle, et malheur aux voisins! L'ambassadeur d'Autriche, comte de Khevenhuller, en a fait l'expérience il n'y a pas long-temps; tout son palais fut infecté pendant plusieurs jours d'une odeur cadavéreuse.

CHAPITRE LXXXIX.

Le Temple de Vesta.

On dit qu'autrefois il était grand et beau; il n'est ni l'un ni l'autre aujourd'hui. Il est vrai que la rotonde est soutenue par vingt colonnes cannelées, d'ordre corinthien, en marbre de Paros, mais on a rempli les intervalles par de maudits murs en brique qui la défigurent. En dedans réside une vierge Marie, qui n'était rien moins qu'une vestale.

CHAPITRE XC.

Fortuna Virilis.

Ce temple est un des plus anciens de Rome, par conséquent il n'est pas de marbre. On voit encore un certain nombre de colonnes respectables, avec leurs chapiteaux à moitié cachés dans les briques modernes. L'opinion commune veut qu'il ait été bâti sous Servius-Tullius, sixième roi de Rome. Les chrétiens arméniens y exercent maintenant leur culte.

CHAPITRE XCI.

La Maison de Pilate.

A UNE petite distance du temple dont je viens de parler, se trouve cette maison, qui n'a pas plus appartenu à Pilate qu'à moi. Une inscription dit même qu'elle a été bâtie dans le quatorzième siècle. Ce sont de beaux fragmens d'autres édifices anciens, qu'on a tâché d'employer le mieux possible; ce qui produit une disparate désagréable et choquante pour un œil exercé. M. Adler croit cependant que cette maison existait déjà du temps de la république romaine. Il est inconcevable qu'un savant tel que lui puisse tomber dans une erreur aussi grave.

CHAPITRE XCII.

Le Château Saint-Ange.

Je n'ai pas vu l'intérieur; il faut pour cela une permission expresse du cardinal-ministre; et comme on m'a dit qu'on n'y trouve rien de curieux, je me suis dispensé de cette formalité. Cependant j'aurais bien voulu voir la chambre où Cagliostro était en prison et termina sa vie, car toutes les parois, à ce qu'on prétend, sont couvertes de son écriture; assurément, il y a là beaucoup d'observations intéressantes: mais cette chambre est ordinairement occupée par des prisonniers, et elle l'était aussi à cette époque, par conséquent je n'aurais pas atteint mon but. Une dame, qui a pu avoir quelque influence sur Cagliostro, madame de Recke, a été dans le château Saint-Ange; je desirais que cette aimable poète nous décrivît les sensations qu'elle

a éprouvées à la porte de la prison de Cagliostro, car elle n'a pu y entrer non plus. Au reste, chacun sait que le château Saint-Ange provient du tombeau immense de l'empereur Adrien, lequel était orné tout autour des plus belles statues, dont la plus grande partie se trouve maintenant dans le Tibre, parce qu'on les a jetées sur la tête des ennemis, lorsqu'ils vinrent mettre le siége devant le château. Le haut était orné d'une énorme pomme de pin en bronze doré, qu'on voit encore dans le jardin du Vatican. C'était chez les anciens, l'emblême de la tristesse, parce qu'Atys fut assassiné sous un sapin, et y fut pleuré par la mère des dieux. Aujourd'hui on trouve à sa place l'archange S. Michel, qui ressemble plutôt à un hibou d'une grandeur démesurée, qu'à un ange. Là où il y avait autrefois de belles colonnes, on aperçoit des créneaux.

CHAPITRE XCIII.

Les Bains de Caracalla.

Comme on rencontre souvent des bains parmi les antiquités, je crois obliger la plupart de mes lecteurs en disant deux mots sur les bains des anciens. Il ne faut pas croire que les Romains aient connu, dans les temps reculés, la magnificence et la sensualité des bains; ils en apprirent l'usage des Grecs, et surpassèrent bientôt leurs maîtres. L'entrée aux bains publics était *gratis*, ou coûtait peu de chose. Pour un *quadrans* on pouvait y rester une heure entière. Tant que les bonnes mœurs régnèrent à Rome, les deux sexes eurent des bains séparés; mais sous les empereurs débauchés, hommes et femmes se baignaient ensemble. Quelques empereurs le défendirent, par exemple, Adrien; d'autres le permirent. Adrien avait coutume de se

baigner en compagnie avec toutes sortes de gens, même de la plus basse classe. (Il y avait alors entre les gouvernans et les gouvernés, des rapports bien différens de ceux qui existent de nos jours. Satan a dû bien triompher, lorsqu'il a réussi à introduire l'absurde caricature du respect, qu'on appelle étiquette.) Rome était très-peuplée, on aimait à se baigner; par conséquent il fallait beaucoup de bains. Il y en avait (selon Publius-Victor, seize chauds, huit cent cinquante-six froids, sans compter les étangs et réservoirs, où l'on pouvait nager; et qui étaient au nombre de seize cents. La construction de bains chauds nous a été apprise par Vitruve; on les appelait *thermes*. On choisissait pour leur emplacement une position chaude; leurs croisées étaient pratiquées du côté du midi et de l'ouest, non pas seulement pour éviter les vents du nord et de l'est, mais aussi parce qu'on se baignait ordinairement l'après-midi, vers le soir, et qu'on aimait de le faire au

soleil. Au centre de tous les cabinets de bains, il y avait trois chaudières murées l'une au-dessus de l'autre; celle de dessous posait sur un fourneau; toutes les trois avaient des tuyaux de communication. L'eau de la chaudière du haut était naturellement la plus froide; celle d'en-bas était la plus chaude. Dans quelque cabinet que ce fût, le baigneur pouvait tirer de l'eau de quelle chaudière il voulait, et chauffer son bain à volonté. Les conduits remplissaient toujours les chaudières. Les bains particuliers étaient bâtis à-peu-près comme ceux de Pyrmont; il y avait des bancs pour s'asseoir; d'autres plus petits pour poser les pieds, et une balustrade tout autour. Les anciens bains avaient en outre l'avantage qu'on chauffait aussi le pavé, par conséquent l'eau conservait sa chaleur plus long-temps. Pour la même raison, on avait établi des tuyaux de chaleur sortant du fourneau, et qui traversaient le bain. Sénèque en parle comme d'une invention de son

temps. Caligula introduisit l'usage de se faire frotter dans les bains chauds avec de l'huile odoriférante ; c'était pour conserver aux membres leur souplesse, ou par volupté. Celui qui voulait transpirer davantage, entrait dans les étuves, dont les parois creuses étaient chauffées. On se mettait dans une niche, et on transpirait à volonté ; quand la chaleur était trop forte, on tirait une chaînette qui ouvrait un trou rond, pratiqué dans le plafond. Avant de se baigner, on jouait à la paume, au disque, à la course, ou à la lutte, dans les halles ou grandes salles construites au-dessus des bains. — Pour que la grande quantité d'huile ne fermât pas les pores, on se frottait avec des brosses, quelquefois aussi avec une espèce d'étrille faite avec du fil d'archal. — Sénèque parle, en soupirant, de la magnificence des bains anciens; lui-même, quoique riche, avait un bain très-simple. « Qui voudrait s'y baigner à « présent? s'écrie le philosophe; celui

« qui n'aurait pas ses cabinets de bains « garnis en marbre se croirait bien « pauvre. On exige de rares tableaux, « composés de marbres d'Alexandrie « et de Numidie. Le verre et la pierre « thesinus, jadis ornemens des temples, « bordent à présent les réservoirs; chez « les plébéiens même, les robinets sont « en argent. Il faut aux affranchis, des « colonnes et statues; ils construisent « des jets d'eaux, et inscrustent le pavé « de pierreries. » Un autre écrivain ancien (Statius), raconte que l'on faisait les tuyaux en argent, et que les pavés étaient en vermeil.

Les Romains d'aujourd'hui ne se baignent plus; tous les bains sont détruits; il n'existe plus que des ruines majestueuses de ceux de Caracalla. Le plaisir de les voir aussi en dedans a été un peu troublé depuis quelque temps, par une condition désagréable, c'est qu'on est obligé d'en prévenir la veille le gardien des clefs, et de l'aller chercher en voiture le lendemain. Comme

il y a une lieue à faire, cette compagnie devient un peu gênante, quoique ce brave homme ne manque pas de politesse, et qu'il n'accepte absolument aucune récompense pour sa peine. Il est vrai que cette mesure a été prise par une bonne raison; c'est qu'auparavant on confiait les clefs aux conducteurs, qui les gardaient souvent pendant longtemps, les prêtaient à d'autres personnes, et laissaient arracher et enlever ce qu'on voulait. Je ne connais pas, après le Colisée, d'autres ruines plus magnifiques et plus imposantes à Rome. Les bains de Dioclétien étaient bien plus grands, mais ils sont maintenant obstrués par d'autres bâtimens; ceux-ci, au contraire, sont isolés dans la campagne; on peut juger parfaitement de leur étendue, ils ressemblent à une ville détruite, et qui était assez considérable. Les salles, les galeries et les cabinets étaient innombrables. Trois mille personnes pouvaient s'y baigner en même-temps; seize cents siéges de marbre,

des pavés en mosaïques, des murs en marbre, et des bronzes dorés, ornaient tous les coins de ce petit univers; toutes les murailles existent encore, seulement les voûtes sont tombées. Il est impossible d'imaginer rien de plus pittoresque que ces ruines, que l'on parcourt en tout sens, en marchant dans l'herbe haute, et où l'en rencontre à chaque pas de magnifiques débris, variés à l'infini. Ces murailles ont été fermées par trois ou quatre rangs d'arcades placées l'une au-dessus de l'autre, et dont on a maçonné les vides après, pour leur donner plus de solidité. On voit encore par-tout les tuyaux qui conduisaient l'eau; le lierre rampant a remplacé le marbre et le bronze qui garnissaient les murs; de gros arbres et des broussailles croissent en toute liberté dans les salles; les bains même se trouvent maintenant sous la terre; on se promène dans les halles qui étaient destinées aux jeux gymnastiques; un de ces salons, qui recevaient le jour par

en haut, est si grand, que son plafond plat, quoique voûté, était l'admiration des anciens, et fait maintenant le désespoir des architectes modernes : sa longueur est de cent quatre-vingts pieds, sa largeur de cent trente-huit. On peut encore monter, au moyen d'un escalier en spirale, sur le haut de ces superbes ruines. Je l'ai fait, mais je ne conseille à personne de m'imiter, du moins il ne faut pas être sujet aux vertiges. Quand on est une fois monté à la hauteur de deux étages ordinaires (en voyant toujours le précipice au-dessous de soi, car la muraille qui l'entourait est tombée), on arrive tout-à-coup à un endroit où l'escalier est rompu, et on est obligé de grimper plus haut, au moyen d'échelles placées en différentes directions. Malheur à celui qui glisserait là. Enfin on retrouve l'escalier, par lequel on arrive jusqu'au sommet, qui est entièrement couvert d'herbes et de ronces ; mais c'est l'endroit le plus dangereux ; les broussailles cachent un

précipice, autour duquel il n'y a qu'un sentier étroit; de chaque côté est un abyme immense. Celui qui l'ignore, et que ces jolis buissons invitent à pousser plus loin, est perdu sans ressource. Moi-même je m'arrêtai là, et ne fus pas assez curieux pour risquer ma vie davantage pour voir un petit morceau de mosaïque qui s'est toujours conservé de l'autre côté, et qui est l'unique récompense de la témérité du voyageur. On court encore plus de risque en descendant, car l'escalier étant, comme je l'ai dit, en spirale, et les personnes qui suivent se trouvant au-dessus de la tête de celui qui est devant elles, celui-ci descend sous une pluie de pierres morcelées qui se détachent sous les pieds des autres. Il pourra de même arriver un jour, sur-tout après de grandes pluies, qu'une grosse pierre se détache, et écrase l'étranger curieux qui brave les dangers pour contempler ces superbes débris. On s'étonne en effet, qu'au milieu de tant d'excursions témé-

raires tentées par les voyageurs, il n'arrive pas plus fréquemment des malheurs. L'espace intérieur des bains de Caracalla est couvert de fragmens en marbre de toute espèce. Nous avons ramassé plusieurs morceaux fort beaux de giallo-antico, et les avons emportés avec nous. C'est ici que l'on trouva jadis le célèbre Hercule Farnèse (de l'athénien Glycon), et le taureau de Farnèse.

En faisant extérieurement le tour des bains, nous trouvâmes des marches en fer, scellées dans la muraille, et qui conduisent dans un endroit d'où la vue est, dit-on particulièrement belle; mais comme on est obligé de les monter dans une direction absolument perpendiculaire, je ne fus pas tenté d'en faire usage. De petits toits en chaume, collés çà et là contre ces ruines, et qui servent aux gardiens des vignes, forment un singulier contraste avec ces débris immenses. Je cueillis sur un rocher voisin, un bouquet de fleurs des champs, que j'apportai à ma femme.

CHAPITRE XCIV.

Plusieurs autres Ruines dans ces environs.

Tout près des bains de Caracalla se trouve un ancien temple de Diane; sa forme ronde et ses niches se sont conservées; mais il n'y a pas autre chose à voir. C'est pourquoi nous nous hâtâmes d'aller au tombeau de Métellus, qui est une tour ronde, construite avec d'énormes pierres carrées. Ses murailles sont si épaisses, qu'elles braveront probablement la trompette de l'ange au jour du jugement dernier. En le considérant en dehors, on croit trouver un grand espace dans l'intérieur, mais on se trompe, car son épaisseur n'a laissé que la place nécessaire pour un sépulcre, quoique son diamètre ait quatre-vingt-neuf pieds. Malheureusement le sarcophage est enlevé, et placé main-

tenant dans la cour du palais Farnèse, où il ne produit aucun effet. Autour de la corniche de la tour, on voit une belle guirlande, ornée de têtes de bœuf décharnées, ce qui était, comme on sait, l'ornement ordinaire des tombeaux des anciens, que les modernes appellent pour cela *capo di bove*. — C'est à cette guirlande que la beauté de la tour se termine; car la partie supérieure a été arrangée pour servir de fort dans les guerres civiles du moyen âge, en sorte que ses créneaux lui donnent l'air d'une tour à l'angle d'une ancienne forteresse. Tout près est un bel écho, qui dans l'éloignement répète six fois, à la grande satisfaction des étrangers, le nom des personnes chéries qu'ils appellent.

En traversant une grande prairie, on entre dans le cirque de Caracalla, qui, quoiqu'un des plus petits, donne cependant une idée véritable de cette espèce de construction, car il est bien conservé. Il a plus de cinq cents pas de longueur, et environ cent quarante

de largeur. L'enceinte voûtée par en haut, le but (*Meta*), la petite muraille (*Spina*) qui partageait presque le cirque, et la porte par laquelle le vainqueur sortait, existent encore. La *Spina* n'est pas au milieu, mais plus près d'un des côtés, parce que les chars en partant tous à-la-fois, occupaient plus de place; mais dès qu'ils se devançaient l'un l'autre, ils ne se gênaient plus dans les endroits étroits. Au milieu de la *Spina* était un obélisque égyptien; autour du cirque, régnaient dix gradins, sur lesquels environ vingt mille spectateurs pouvaient s'asseoir; par conséquent cette lice était très-petite, car le grand cirque contenait trois cent quatre-vingt mille hommes. On aperçoit encore une grande quantité de grands vases vides, incrustés dans les murs, tant pour les remplir plus vîte que pour en diminuer la pesanteur. Le tout est maintenant un pré bien humide en hiver. Les Romains ne font aucun usage de ce cirque, mais je sais

que quelquefois des étrangers y ont exécuté des courses. Il est environné d'autres ruines peu intéressantes, qu'on prétend être les écuries du cirque, les tombeaux de la famille Servilia, etc.—D'ici, on n'a pas loin pour aller surprendre le roi Numa avec la nymphe Egérie. On est obligé de laisser sa voiture devant la porte d'une vigne, et de faire à pied un long et pénible trajet parce que le désobligeant prince qui est propriétaire de cette vigne, et dont j'ai heureusement oublié le nom, a expressément défendu d'y laisser passer des voitures, quoiqu'il y ait un chemin assez large pour cela. Mais on est bien mal payé de sa peine, car cette grotte n'est remarquable que par sa haute antiquité. A l'époque où je la vis, elle était pleine d'eau ; on y voit dans le fond, une statue brisée, et on dit que dans les niches des côtés étaient placées celles des muses. Les environs, qui déja du temps de Numa, étaient solitaires, le sont toujours. Dans le moment où j'ar-

rivai devant la grotte, je vis s'enlever une caille et une poule d'eau; la caille vola vers Rome, et la poule se glissa sous une pierre. En croyant au séduisant système de la métempsycose, on pouvait imaginer la présence de Numa et de sa bien-aimée. — Dans la même vigne, à gauche, il existe une petite église de Saint-Urbain, qui était jadis un temple de Bacchus, ou ce qui est plus probable, des muses, parce qu'on sait que Numa avait bâti un temple aux muses près de sa grotte. Rien ne rappelle maintenant le dieu des vignes ni les jolies camœnes. Quatre colonnes corinthiennes constatent seulement que des êtres supérieurs à S. Urbain habitèrent autrefois ces lieux.

CHAPITRE XCV.

Le Palais Justiniani.

Il est bâti sur les bains de Néron, et la plupart des objets qu'on y voit ont été trouvés, à ce que l'on dit, dans ces mêmes bains. Cela ne fait pas trop d'honneur au goût de Néron, car quoique ce palais soit rempli d'antiquités du haut en bas, et que l'on rencontre sous le péristyle, dans la cour, sur l'escalier, et dans presque toutes les pièces, force statues et bustes, ce n'est pas une collection, mais plutôt un amas confus d'antiques, sur-tout à présent que le prince a vendu à Lucien Bonaparte ce qu'il y avait de meilleur; savoir, une Minerve, avec le serpent du temple de la Minerve-Medica, et le célèbre bas-relief, sur lequel une Nymphe présente à boire à Jupiter dans une corne de la chèvre Amalthée. Les

morceaux qui restent seraient cependant des curiosités intéressantes dans les autres villes de l'Europe; mais dans celle-ci, où la multitude des chefs-d'œuvre rend difficile, on ne peut s'y arrêter long-temps. Il s'y trouve encore une belle tête d'Apollon, qui, grace à l'ignorance de monseigneur a failli être perdue pour nous. Le sculpteur Pacetti avait été chargé de restaurer plusieurs antiques pour ce *grand* amateur des arts; lorsque le prince voulut payer Pacetti, celui-ci refusa l'argent, en déclarant très-poliment qu'il se contenterait d'une vieille tête insignifiante qui se trouvait dans un coin. Son excellence, qui a autant de connaissance de l'art que le prince des Nègres de l'île Bantam, fut ravie de ce bon marché, et remit très-volontiers à Pacetti, le buste d'Apollon. L'adroit sculpteur le vendit sur-le-champ au lord Bristol, pour cent cinquante ducats. Quelques jours après, le lord rencontra le prince Justiniani dans une société, et, encore ravi de sa

nouvelle acquisition, il lui raconta qu'il avait acheté un des meilleurs morceaux de sa collection. Le prince n'en voulut rien croire; cependant il s'informe chez les artistes, et tous constatent la valeur de l'objet vendu, ce qui le met dans une colère épouvantable. Ce n'est pas qu'il regrette précisément la perte qu'il a faite, mais sa vanité se trouve étrangement compromise, et il est furieux d'avoir laissé paraître son ignorance; en conséquence il rachète le buste, que lord Bristol a la complaisance de lui céder, et ce morceau fait maintenant (depuis la vente des deux premiers chefs-d'œuvre) le plus bel ornement de sa collection, daus laquelle se trouvent, en outre, beaucoup de copies (antiques) des statues les plus célèbres, ainsi qu'un beau Satyre. J'ai remarqué une statue de femme (on la nomme *la Vestale*), que l'on dit être des temps les plus reculés, et d'origine étrusque. Elle est très-roide, mais elle a effectivement un air de grandeur. Une autre statue plus petite, dont l'idée

m'a charmé, est l'Amour qui rencontre sur son chemin un petit Amour qui vient de naître. Je m'étonne que cette conception riante n'ait jamais été copiée, ni même placée sur un bas-relief. Des copies moulées en seraient très-recherchées. Le prince (qui paraît avoir besoin d'argent) a aussi vendu quatre des meilleurs tableaux, parmi lesquels se trouve le célèbre Massacre des Innocens, par le Poussin. Deux Saintes Familles, de Raphaël et d'André del Sarto, m'ont paru très-belles; je crois volontiers que toutes deux sont de ce dernier maître, car dans cette galerie, comme par-tout à Rome, on baptise les tableaux à volonté. Je citerai encore quelques-unes des meilleures peintures, sans fatiguer le lecteur par leur description : une Sainte Famille de Sasso-Ferrato, ce peintre de jolies Madones; un Christ devant Pilate, et un S. Pierre en prison, par Gerhard delle Notte (Honthorst), qui, comme les chats-huants, ne sortait que la

nuit; un S. Jean par le Dominiquin; une Vénus voilée, par Titien, etc. Au reste, ce palais, comme tous les autres, est mal meublé et dans un mauvais goût. Cependant on y voit çà et là, de riches baldaquins; car, à l'exemple des comédiens qui aiment à se faire attacher des étoiles sur leurs habits, les princes italiens jouent avec les dais, sous lesquels ils s'imaginent donner des audiences.

CHAPITRE XCVI.

Un Pélerinage.

L'ÉGLISE et le couvent de Saint-Onofrio possèdent quelques bons tableaux; mais cette fois je ne fus point attiré par le desir de voir des peintures. Ce fut en l'honneur du Tasse, et pour visiter son tombeau, que j'entrepris ce pélerinage. Ce grand poète mourut dans ce couvent, en l'an 1595, n'ayant encore que cinquante-un ans. C'est à ce même âge que je perdis mon précepteur Musæus, que je n'oublierai jamais, et son souvenir ajoutait une teinte de tristesse au respect religieux avec lequel je m'approchai de la tombe du Tasse. On la voit en entrant dans l'église, à main gauche, ainsi que son portrait, dont malheureusement les couleurs sont ternies. L'épitaphe latine est belle et touchante; elle commence ainsi : *Torquato Tasso !*

Quelle célébrité exprime ce seul nom ! Son éloge est fait en peu de mots, mais ils sont énergiques. On a ajouté à la fin, « que le cardinal Bovilaqua lui a érigé « ce tombeau, afin que celui dont la « célébrité remplissait la terre pendant « sa vie, puisse être trouvé et vénéré « aussi après sa mort, dans un lieu « respectable ». De là, je montai à la bibliothèque du couvent, où l'on montre, dans un cadre, une lettre de la main du Tasse, et que je reconnus de suite pour être la même écriture que j'avais étudiée si assiduement à Naples. Elle était ici un peu plus lisible; voici le commencement : « L'amifié n'a rien de « mieux à donner qu'elle-même ». Je l'aurais très-volontiers copiée en entier, si j'avais pu la lire couramment; mais je n'avais pas le temps d'y employer quelques heures. J'y trouvai aussi le buste du Tasse, moulé sur son cadavre, et qui ne ressemble à aucun de ceux que j'avais vus de lui jusqu'à présent. Les dames ne peuvent pas entrer dans

ce couvent. Les moines eurent cependant la complaisance de me permettre d'envoyer ce buste dans l'église, pour le faire voir à ma femme, qui m'y attendait. Il y a encore quelques autres reliques du Tasse; savoir : un essuie-main tissu finement d'écorce d'arbres; un grand morceau de bois lourd, de forme ovale, et applati par dessous, dont les moines ne connaissent pas l'emploi, et dont le Tasse se servait probablement pour tenir le papier en écrivant; enfin, une petite tasse de terre pour le sable. Autrefois il existait aussi l'écritoire; mais pendant la révolution, quelque adorateur du grand poète l'aura dérobée. J'avoue que je fus aussi tenté de voler, et que les moines ne posséderaient plus le sablier, si l'occasion m'avait favorisé. D'ailleurs, ils sentent si peu la valeur de ce trésor, qu'ils ont mis dans la même boîte où il se trouve, une image et quelques brimborions qui ont appartenu à je ne sais quel cardinal. Un beau buste en

marbre, de Barclay, auteur célèbre d'Argonis, existe dans cette bibliothèque: on y voit derrière un grillage les *livres défendus, quoique très-innocens*, en tête desquels est l'Histoire universelle, par Bossuet. Dans l'église, à côté des restes du Tasse, reposent également ceux d'un autre poète italien, Alexandre Guidi, qui a aussi quelque célébrité. Pourquoi Goëthe, n'a-t-il pas, en passant ici, suspendu une couronne de lauriers sur le tombeau du Tasse? Lui, à qui ce grand poète inspira naguère un chef-d'œuvre! Il lui devait un pareil hommage.

CHAPITRE XCVII.

Quelques Ruines qui ne sont intéressantes que par les souvenirs qu'elles rappellent.

Je mets de ce nombre les ponts. Une promenade le long du Tibre, l'Histoire romaine à la main, sera toujours très-amusante, ne fut-ce même que pour y voir de simples pierres qui constatent les événemens qui se sont passés là. En venant à Rome, on se fait une grande idée du Tibre; depuis l'enfance, on en a si souvent entendu parler, qu'on s'attend à trouver un fleuve majestueux, à-peu-près comme la Newa; mais c'est une rivière ordinaire, tout au plus comme la Saale en Thuringe. L'épithète de *jaune*, que les anciens lui donnent souvent, lui convient parfaitement, excepté que ce n'est pas un beau jaune, mais un jaune sale. Le pont le plus

ancien de Rome (en bois, bien entendu) est encore où était le pont *Sublicius*, appelé ainsi des pilotis, qui, en langue volsque, sont nommés *Sublices*. Le roi Ancus Marcius le fit construire, environ cent quinze ans après la fondation de la ville. Long-temps après, l'empereur Antoine le Pieux, le fit bâtir en pierre au même endroit. Lorsque l'eau est basse, on voit encore paraître quelques tas de pierres, et lorsqu'elle est haute, les flots, plus forts qu'ailleurs, désignent l'endroit où sont ces ruines. C'est là qu'Horatius Coclès se défendit seul contre l'armée de Porsenna, jusqu'à ce que le pont fût démoli derrière lui. C'est ici que Clélie, jeune héroïne, passa le Tibre à la nage; c'est ici qu'on jeta les corps d'Héliogabale et de Commode, ces tyrans abhorrés. C'est de ce pont que tous les prêtres romains, même les papes de nos jours, reçoivent leur titre de *pontifex*; car, étant chargés du service des dieux, tant de l'une que de l'autre rive du Tibre, ils étaient tenus

d'entretenir le pont, et on les appela *Pontifices* de *ponte faciendo*. Cela prouve que les prêtres païens savaient se rendre utiles à l'Etat, et c'est en quoi ils étaient plus respectables que ceux des chrétiens. Le pont Sublicius était autrefois, le 15 mai de chaque année, le théâtre d'une fête singulière célébrée par le peuple. La première colonie des Grecs établie dans ces contrées noyait tous les ans trente hommes dans le Tibre, pour obéir à un oracle mal interprété. Hercule abolit cette coutume barbare, et sut persuader aux Grecs que l'oracle ne demandait pas des hommes vivans, mais qu'il se contenterait de mannequins. C'est pourquoi les Romains habillaient tous les ans trente mannequins de jonc, qu'ils jetaient du haut de ce pont dans le Tibre, avec beaucoup de solemnité. Les consuls, tous les magistrats, les prêtres, et même les vestales, étaient obligés d'y assister.

Le deuxième pont, le premier en pierre qui fut construit à Rome, s'ap-

pelait *Senatorius* (aujourd'hui *ponte Rotto*), parce que les sénateurs étaient obligés d'y passer toutes les fois qu'ils allaient consulter les livres des Sibylles sur l'autre rive. Les hommes ont souvent lutté contre le Tibre pour conserver ce pont, mais le fleuve a toujours eu le dessus. Le pape Paul III, chargea Michel-Ange de le reconstruire, mais il mourut peu de temps après que les fondemens furent posés. Aussitôt l'envie arracha ce beau travail au célèbre Michel-Ange; un misérable sans talens, nommé Biscio, démolit ces fondemens durables, et les reconstruisit d'après ses pauvres idées; mais ils résistèrent à peine dix ans à la force du courant. Depuis lors, ce pont n'a plus été rebâti, mais on en voit encore les vestiges.

Le pont *Fabricius* (maintenant *ponte di quattro Capi*), existe encore avec l'ancienne inscription, et conduit à une île du Tibre, à laquelle on attribue une origine singulière. Après la mort de l'odieux Tarquin, le sénat

donna tous ses biens au peuple ; mais le peuple, courroucé, ne voulut pas se souiller des propriétés du tyran ; il tomba, dans sa colère, sur les gerbes de bled qu'on venait de couper le long du Tibre, et les jeta toutes dans le fleuve. Il y en avait une si grande quantité, que le fleuve, obstrué, ne put les entraîner toutes ; elles se mirent en un tas, et formèrent une île, qu'on affermit dans la suite par un mur, ce qui la rendit habitable. Elle fut consacrée à Esculape, et on lui donna la forme d'un navire, parce qu'Epidaure y transporta sur un vaisseau le serpent, symbole du dieu de la médecine. Là, où l'on place le mât, on érigea un obélisque. On voit aujourd'hui sur l'emplacement qu'ornait autrefois le temple d'Esculape, une église de S. Barthelemi. En descendant, à l'extrémité du petit jardin du couvent, l'escalier qui conduit au fleuve, on voit, à l'époque des basses eaux, un serpent sculpté en pierre. A l'entrée du temple, on li-

sait la recette de l'antidote dont Antiochus le Grand s'était servi. Les malades qui cherchaient la guérison dans ce sanctuaire étaient obligés, comme au temple de Jupiter Sérapis, à Pouzzoles, d'attendre qu'un songe leur révélât le remède propre à leur mal, et d'écrire ensuite ce remède quand ils étaient guéris. C'est pour cela que tous les murs étaient couverts d'ordonnances. Je crois obliger le lecteur en en copiant une que Borrichius nous a conservée; elle prouve que le charlatanisme exerçait son empire chez les Romains aussi bien que chez nous. « Ces jours-ci, « l'oracle a ordonné à un aveugle nom- « mé Cajus, de se présenter à l'autel, « de faire une génuflexion, d'aller de « droite à gauche, de poser cinq doigts « sur l'autel, dé lever la main, et de « l'appliquer ensuite sur ses yeux. Sur- « le-champ il a recouvré la vue ». Il est clair que l'île était toujours remplie de malades. Un jour, sous le règne de l'empereur Claude, on y amena beaucoup

d'esclaves malades, et l'empereur décida que ceux qui guériraient obtiendraient leur liberté, pour punir leurs maîtres d'en avoir eu si peu de soin. Je connais des pays où le renouvellement d'un tel ordre serait très-juste. — Par ordre de l'empereur Tibère, les prisonniers d'état condamnés à mort restaient un mois entier dans cette île avant d'être exécutés. On y voyait aussi d'autres temples renommés, et qui la rendirent autrefois très-célèbre ; elle l'est encore aujourd'hui par le souvenir.

On passe de cette île à la rive opposée par le pont *Cestius*, bâti par Cestius Gallus, et reparé par plusieurs empereurs.

On voit encore paraître hors de l'eau les restes du pont *Triumphalis*, par lequel rentraient les chefs des armées victorieuses en revenant des provinces occidentales.

Le pont *Ælius* (à présent le pont des Anges) a été construit par l'em-

pereur Ælius Adrien ; il a été fréquemment réparé par la suite, et Clément IX y a fait placer dix mauvais anges de Bernini. On ne trouve plus à Rome de généraux triomphans, mais des anges tant qu'on en veut. Ceux-ci tiennent les instrumens de la passion de Jésus-Christ; et sur les piédestaux de leurs statues on lit des inscriptions qui n'ont pas le sens commun, par exemple: *In flagella paratus sum* (je suis prêt à être flagellé), et autres dans ce genre que j'ai honte de copier.

Je cite encore le *pont Milvius* (à présent *ponte molle*), parce que le censeur M. Æmilius Scaurus paya de ses propres deniers les frais considérables de sa construction, quoique son père ne lui eût laissé qu'un nom respectable et un génie heureux, par lequel il s'éleva aux places les plus lucratives.

Il existe encore, du temple de Pallas, bâti par Domitien, quelques colonnes d'ordre corinthien, et un chapiteau dont les figures en bas-relief très-endomma-

gées, ont toujours un grand mérite pour les artistes. Tout le reste est masqué par d'autres bâtimens, ou enfoncé dans la terre.

Les ruines du forum de Nerva sont beaucoup plus considérables; chaque forum était chez les Romains une place très-vaste, sur laquelle se tenait non-seulement le marché, mais où l'on plaidait et délibérait sur les affaires publiques. Des halles immenses, au centre de ces places, s'appelaient *Curiæ* ou *Basilica,* et servaient à mettre le peuple à l'abri des injures du temps. Il reste encore du forum Nerva une muraille très-haute, qui, par ses énormes pierres carrées jointes ensemble sans chaux, et par la ligne courbe qu'elle forme, excite l'admiration des connaisseurs. Pour que chaque courtisan voyageant à Rome avec son très-gracieux maître, et lisant par hasard ce livre, regarde en frémissant ces ruines, je citerai un exemple terrible de la justice de l'empereur Alexandre Sévère, et qui

s'exécuta sur cette place. Un courtisan, Vetronius Turinus, faisait, comme cela se pratique encore souvent, un trafic honteux des bonnes graces de son maître; il vendait des promesses illusoires. L'empereur en étant informé, le fit étouffer par la fumée de paille allumée, et un héraut cria pendant l'exécution: *Fumo punitur, qui vendidit fumum.* (Celui qui vendit de la fumée, périt par la fumée). Si de nos jours, on voulait étouffer ainsi tous les courtisans trompeurs, on serait obligé de découvrir les chaumières, faute de paille. — On voit encore quelques superbes colonnes corinthiennes en marbre grec, provenant du temple de Nerva. Elles ont cinquante-un pieds de hauteur et seize pieds et demi de circonférence. La place Navona, jadis *Circus Agonalis*, a conservé toute la forme du cirque, car les maisons qui l'entourent sont bâties sur les marches. On célébra ici des jeux en l'honneur de Janus. Maintenant elle est ornée de beaucoup de fontaines mo-

dernes et de mauvaises statues de Bernini. Pendant le mois d'août, on la couvre d'eau tous les dimanches ; alors les gens à équipage s'y promènent en carrosse, et le peuple jouit à pied de sa fraîcheur. — A une petite distance de là se trouve, sur une autre place, un fragment d'une statue de Ménélas, emportant le cadavre de son ami Patrocle. Il est vrai que je ne sais cela que par ouï-dire, car l'objet est difficile à distinguer. De prétendus connaisseurs soutiennent que cette statue a dû être magnifique. Un tailleur du voisinage lui a donné, dans les temps modernes, le nom plaisant de Pasquin, parce qu'elle servait à attacher les satyres et les libelles qui pleuvaient alors abondamment sur les papes et les cardinaux. Mais il y a long-temps que les Romains ont cessé de montrer de l'esprit, et leur Pasquin est devenu muet.

Tout près est le palais du népote Braschi, dont je fais mention en passant, parce qu'il renferme l'escalier de

marbre le plus beau, le plus grand et le plus riche qu'il y ait à Rome, mais pas un seul appartement habitable. Une promenade sur la roche Tarpéienne est également ingrate, car il n'y a plus aucune trace ni de la vestale Tarpéia, qui livra jadis par trahison le château aux Sabins, et qui pour récompense fut assassinée et enterrée ici, ni des malfaiteurs qu'on avait coutume de précipiter du haut de ce roc escarpé. Il n'est plus aussi haut qu'on prétend qu'il l'était autrefois, parce qu'on a enlevé beaucoup de terre du sommet, et qu'on en a rapportée en bas; mais il est toujours assez élevé pour se casser le cou.

Lorsqu'à la lueur des flambeaux, et en passant avec peine entre des voitures chargées de foin, on descend dans les ruines des bains de Titus, on voit encore sur les murailles quelques peintures bien conservées, sur-tout de beaux oiseaux; mais c'est tout, car le reste de ces ruines est tout-à-fait insignifiant.

Pour y attacher quelque prix, il faut se rappeler que le bon Titus naquit et fut élevé là, dans une pauvre cabane, qu'il se plut à embellir. On dit que ce qu'on appelle les *sept Chambres* (*sette Salle*) est encore moins intéressant ; je les trouvai fermées ; elles servent probablement de réservoir. Plusieurs pensent que l'on tirait jadis de ces réservoirs l'eau qui servait à inonder le Colisée, parce qu'autrement on ne comprend pas comment on aurait pu y figurer des batailles navales. — Une tradition, non authentique, dit que les bains de Titus ont été découverts pour la première fois du temps de Raphaël, et que cet artiste, après avoir copié les arabesques qui s'y trouvaient, a fait combler la plus grande partie de ces ruines pour ne pas trahir son pillage, comme si l'on n'avait pas connu cette espèce d'ornement long-temps avant lui par les livres des anciens ; témoin Vitruve, qui les blâme. Ce qu'il y a de vrai dans cette anecdote, c'est que les bains ont

été comblés, et qu'on les a fouillés de nouveau seulement en 1776. C'est là qu'on a trouvé le fameux Laocoon; c'est là que s'élevaient jadis les jardins fleuris de Mécène, et que brillaient les savans et les poètes qu'il rassemblait autour de lui, et auxquels il doit sa célébrité. Horace, Virgile, Properce, habitaient des maisons de campagne dans les environs. Non loin de là s'élevait la tour sur laquelle Néron regarda brûler Rome, en chantant sur sa lyre l'incendie de Troie.

CHAPITRE XCVIII.

Le Capitole.

Ce n'est plus cet ancien mont où se trouvait le superbe temple de Jupiter Capitolin, sur lequel brillait un char doré à quatre chevaux, dont les généraux vainqueurs ne montaient les degrés qu'à genoux (ce qui fut observé même par l'orgueilleux César), et dans les galeries duquel ils donnaient des banquets solemnels. C'est ici que le maître du tonnerre, en grandeur colossale, et fait d'or massif, était assis jadis sur un trône d'ivoire et d'or; par-tout on marchait sur du métal doré. C'est ici que les vainqueurs amoncelaient les dépouilles de l'ennemi : c'est ici que les ambassadeurs étrangers déposaient leurs présens, et les bons citoyens des offrandes précieuses ; mais ce qui l'ornait bien davantage que l'or dont il brillait

de toutes parts, c'étaient les livres des Sibylles, que l'on conservait dans un caveau souterrain; c'étaient des statues sans nombre, et parfaitement exécutées par les meilleurs artistes. Sous les parvis du temple, on lisait sur d'innombrables colonnes et sur des tables d'argent et de bronze, tout ce qui pouvait intéresser le peuple, l'état, et la postérité. Ses richesses s'accrurent à un tel point, qu'il restait à peine assez de place pour circuler dans l'intérieur, jusqu'à ce qu'enfin, en l'an 671, sous le dictateur Sylla, il devint la proie des flammes. Il le fit reconstruire, et le décora des colonnes magnifiques d'un temple d'Athènes; mais il fut une seconde fois incendié dans les troubles qui eurent lieu sous Vitellius. Vespasien le rétablit encore une fois, et Titus en vit le troisième incendie. Domitien le releva de nouveau; mais son sort ultérieur est inconnu. — Le temple de la Fidélité avoisinait celui du maître du tonnerre. Vis-à-vis était situé le fort et le sommet sur lequel le

grand-prêtre observait la nouvelle lune. A côté, se trouvait une mauvaise cabane couverte en chaume, humble demeure de Romulus. Une autre retraite aussi modeste, qui fut habitée par le roi Tatius, touchait le temple de Junon, entouré d'un bosquet qui lui servait d'asyle. Mais qui peut nombrer tous les temples et les bâtimens célèbres dont était paré l'ancien Capitole? Ovide aussi demeurait là parmi les dieux, qui ne lui furent pas toujours propices.

Pour arriver au Capitole moderne, on monte, du côté du nord, entre deux lions qui jettent de l'eau sur un escalier construit d'après les dessins de Michel-Ange. La balustrade se termine en haut par les statues colossales de Castor et Pollux, dont chacun tient un cheval par la bride. A côté d'eux sont les trophées de Marius, ensuite deux statues des fils de Constantin, trouvées dans ses bains; et enfin deux colonnes milliaires, dont une seulement est antique, et marquait le commencement de

la voie Appienne; l'autre est ornée d'un globe en bronze, dans lequel, selon la tradition, étaient autrefois renfermées les cendres de Trajan. L'ensemble produit un aspect imposant. Lorsqu'on a monté la dernière marche, on est charmé d'y voir la belle statue équestre en bronze de Marc-Aurèle. C'est un chef-d'œuvre, sur-tout le cheval, qui semble être vivant, au point que Michel-Ange, en le regardant, dit-on, lui a crié inopinément « Marche! » — Pourquoi pas plutôt « Arrête! » car le cheval semble marcher en effet.

Pour refroidir sur-le-champ l'enthousiasme excité par cette statue et par le souvenir de l'homme divin qu'elle représente, on n'a qu'à regarder un moment la croix de bois accrochée là-bas au mur du palais; elle est en effet remarquable, car le roi de Naples enivré de sa courte victoire, l'y a plantée, et l'avait d'abord garnie d'une inscription qui vantait ses hauts faits, en prodigant force injure aux Français. Cette

inscription prématurée a été enlevée ; mais la piété n'a pas osé toucher à la croix.

Passons vîte au muséum du Capitole. En traversant le portique, on voit, dans une cour voisine, la fontaine près de laquelle repose le dieu du Rhin, plus connu et plus célèbre sous le nom de *Marforius*, parce qu'en cette qualité on le chargeait de pamphlets pleins d'esprit et de saillies, et qu'il adressait souvent à Pasquin des réponses très-bien tournées. On trouve déja sous le portique un grand nombre de statues, de sarcophages, d'autels, etc., de valeur bien différente, car il y en a du temps de Constantin qui sont très-mauvais. Un connaisseur me fit remarquer un bas-relief précieux, provenant des temps les plus reculés de l'art chez les Grecs ; il était très-endommagé, et je n'y pus rien comprendre. C'est, je crois, Rhée devant Jupiter. Le meilleur morceau de cette collection, le sarcophage d'Alexandre Sévère, a été enlevé par

les Français ; on ne le voit plus qu'en plâtre. En tournant à droite, on trouve Mars colossal, sous le nom du roi Pyrrhus, et l'on admire une colonne de quatorze pieds de haut, en albâtre oriental: puis on entre dans une salle nommée *Canope*, parce qu'elle est remplie de statues égyptiennes, en basalte noir, et qui sont très-singulières. Sans nous arrêter ici long-temps, montons l'escalier, mais doucement, très-doucement, car les murs des deux côtés conservent un des plus intéressans monumens de l'antiquité ; savoir, le plan de l'ancienne Rome, gravé sur des tables de marbre trouvées dans le temple de Rémus. A la vérité, la plupart des morceaux sont fort endommagés; mais il y en a plusieurs bien conservés, surtout un théâtre, qui est tout-à-fait intact. Ces débris respectables vous laissent à peine le loisir de regarder deux belles statues placées sur le palier, et qui représentent Junon et la Pudeur. Dans l'antichambre en haut,

on trouve des épitaphes en grand nombre, incrustées dans le mur, ainsi que trois renards de grandeur colossale, et une mosaïque antique, qui est un peu moins belle que les mosaïques modernes; mais en revanche elle est incrustée de pierres naturelles, au lieu qu'aujourd'hui on a su se rendre ce travail plus facile en les faisant avec des pierres peintes.

Les murs de la première salle contiennent plus de cent inscriptions rares, par ordre chronologique, depuis Tibère jusqu'à Théodose. Au milieu est placé un vase magnifique, avec des bas-reliefs d'un style très-antique; la salle porte le nom de ce vase. Elle contient aussi plusieurs belles statues et quelques sarcophages.

La seconde salle, nommée *Hercule*, parce que sa statue combattant l'hydre en fait le principal ornement, conserve également des inscriptions intéressantes; de plus, la célèbre statue d'Antinoüs, trouvée dans la villa d'Adrien; l'Enfant

tenant un masque barbu devant sa figure ; l'Amour et Psyché ; Vénus et Mars, que l'on croit être des portraits ; une Agrippine, et d'autres ; trois beaux autels antiques, consacrés aux Vents, aux Flots et au Repos, invitent à sacrifier.

La troisième salle, soutenue par des pilastres, est remarquable sur-tout par le Gladiateur mourant, si renommé, à côté duquel est dignement placé un Antinoüs en prêtre égyptien, deux Centaures, etc. ; tout autour se trouvent encore beaucoup de statues magnifiques, que je me dispenserai de nommer, pour ne pas m'engager dans une nomenclature stérile.

La quatrième salle est consacrée aux philosophes, poètes et orateurs, dont les bustes attirent les regards ; il y en a plus de cent. Les principaux, relativement à l'art, sont Homère, Cicéron, Socrate, Aristide, Aristophane, Démosthènes et Pindare. Pour l'admirateur de leurs écrits ils ont tous un intérêt bien grand. Une statue de Zénon est d'une beauté

imposante. Les connaisseurs admirent encore quelques bas-reliefs fixés au mur, sur-tout trois Femmes précédées d'un petit Faune nu. Au-dessous est gravé le nom de *Callimache*, que l'on croit être celui auquel Pline prodigue tant d'éloges.

La salle des Empereurs contient quatre-vingt-cinq bustes des empereurs et de leurs épouses. Cette collection est, comme je l'ai déja dit, moins considérable que celle de Florence. Une Vénus, au centre de la salle, ressemble à celle de Médicis; il y a même des connaisseurs qui la préfèrent. Il s'y trouve aussi des statues et bas-reliefs; deux de ces derniers passent aux yeux des savans pour des chefs-d'œuvre des premiers temps de l'art grec. L'un d'eux, Persée et Andromède, a quelque chose de singulier, c'est que Persée ne prend pas Andromède par la main, mais par le bras. Je ne pus m'empêcher de sourire lorsque j'entendis un enthousiaste, qui trouvait dans cette petite particula-

rité un sens profond de l'auteur, s'écrier: « C'est le vrai mouvement du héros; un « héros ne prend pas une femme par la « main, mais par le bras ». D'après cette savante explication, j'examinai ce bas-relief de plus près, et je crus voir clairement que l'artiste a choisi ce mouvement, parce qu'il n'y avait pas assez de marbre à cet endroit pour avancer davantage la main de Persée. Mais tel est le sort des grands hommes: on leur suppose un esprit profond dans la moindre chose, quand même ils y ont été forcés par les circonstances, ou qu'ils l'ont faite sans réflexion.

Dans la sixième salle est une innombrable quantité de bustes, statues, sarcophages, etc., ainsi que plusieurs centaines d'inscriptions, provenant des tombeaux des affranchis de Livie.

La septième salle, pareillement ornée, se distingue par une statue en rosso-antico, représentant un Faune avec des grappes de raisin; plus par un Vase en bronze de deux pieds de haut, dont l'in-

scription prouve qu'il fut donné par Mithridate à un gymnase, et enfin par le beau morceau de mosaïque, dont Pline fait déja l'éloge, sur lequel sont représentés quatre pigeons assis sur le bord d'une soucoupe, et dont il a été fait de nombreuses copies.

Je redescends dans la cour, devant le soi-disant palais des Conservateurs. C'est là que se tiennent les séances des seigneurs appelés *Conservateurs de Rome;* j'ignore s'ils le sont en effet. Dans la cour on trouve des fragmens de colosses énormes, entre autres un pied dont le gros doigt est plus fort que le corps d'un homme très-épais. On le croit un reste du colosse du Soleil, qui avait quarante-un pieds de hauteur. Derrière une grille de fer, on voit une belle statue de Rome triomphante, et deux rois vaincus.

Tout près de l'escalier, on voit, incrustée dans le mur, une copie de la fameuse colonne rostrale, qui fut érigée sur le *forum Romanum,* au consul Caïus Duillius, à l'occasion des victoires qu'il

remporta sur les Carthaginois; plus loin on voit une Uranie et une Thalie peu importantes; quatre beaux bas-reliefs tirés de l'histoire de Marc-Aurèle, ainsi qu'un Curtius se précipitant avec son cheval dans le gouffre embrasé. Il y a dans la première salle, des tableaux peints par Arpino, représentant quelques actions des Romains, qui font un singulier contraste avec les statues de plusieurs papes donnant la bénédiction dans leur costume grotesque.—Dans la seconde salle, ces tableaux ont été continués, par un autre, et on a tâché d'y apporter plus d'harmonie en y plaçant des bustes de célèbres généraux du pape, par conséquent aussi Romains, par exemple de Colonna et d'autres. Mais on repose plus volontiers ses regards sur le buste en bronze qui représente le portrait très-ressemblant de Michel-Ange. — Dans la troisième salle est une belle statue en bronze d'un des esclaves qui sauvèrent Rome. — La quatrième est très-intéressante par les fastes consulaires

gravés en marbre, qui s'étendent jusqu'au règne de l'empereur Auguste, et qu'on a trouvés dans l'endroit où était jadis la *Curia Hostilia*.— La cinquième salle est ornée d'une Sainte-Famille de Jules Romain ; il y a aussi un couple d'Oies en bronze, que l'on croit avoir été faites en l'honneur des oies qui, par leurs cris, sauvèrent le Capitole. — Je ne dirai rien de la sixième salle, sinon que les tapisseries tant vantées sont mauvaises. Mais la dernière salle renferme une belle statue d'Hercule en bronze doré, qu'on a trouvée dans un temple qui lui était consacré ; deux autres statues sont remarquables parce quelles représentent, dit-on, Cicéron et Virgile. On passe enfin par deux autres salles, où l'on voit des tables de marbre trouvées dans différentes fouilles, et sur lesquelles sont gravés les noms d'un grand nombre de magistrats anciens.

Je ne m'arrêterai pas à la galerie de peinture du Capitole, car elle n'est ni nombreuse ni composée de chefs-

d'œuvre. Une Ame, par Guido Reni, est à la vérité bien peinte; mais elle me rappela l'*orbis pictus*. Celui qui peint une ame en manque dans ce moment là. Peut-être aussi n'était-ce pas l'idée du Guide, car ce n'est qu'une figure humaine toute nue, et qui sait ce qu'il a voulu représenter par là? — On lui attribue aussi Ariane et Bacchus, mais je doute qu'il en soit l'auteur. Il n'est guère possible que ce soit son coloris; d'ailleurs l'invention en est trop maigre. —Romulus et Rémus allaités par la louve forment un magnifique tableau, composé, dit-on, par Rubens.—Une Femme, par le Titien, est censée représenter la Vanité, mais on devrait l'écrire au bas. — Un portrait de Diego Velasquez, peint par lui-même, réunit à l'intérêt de l'art celui de l'objet, car ce Diego Velasquez est, à mon avis, un des plus grands peintres que l'on puisse citer. — La seconde salle est encore moins intéressante; elle n'a aucun rapport avec la première. C'est ici que de jeunes

peintres font des copies, quelquefois passables, et qu'ils vendent à bon marché.

Sur la croupe du capitole, existent encore trois belles colonnes avec leurs chapiteaux, provenant du temple de Jupiter tonnant, qui lui fut consacré jadis par l'empereur Auguste, en reconnaissance de ce qu'un esclave fut tué par la foudre, devant sa litière, sans que l'empereur en fût atteint. — Tout près se trouvent les belles ruines du temple de la Concorde, érigé par le consul Camille, en mémoire de la réconciliation entre les patriciens et les plébéiens. Huit superbes colonnes dépareillées, d'ordre ionique et en granit oriental, portent un entablement magnifique, et décoré dans le meilleur goût.

CHAPITRE XCIX.

Les Colonnes Triomphales.

Si elles n'avaient pas été tant profanées, à la honte de l'art, par des images des saints et des croix, les colonnes triomphales feraient aujourd'hui le plus bel ornement de la ville; mais elles ressemblent à des rois détrônés, dont, par dérision ou par mépris, on a ceint le front avec des couronnes de papier. La plus élevée est celle de Marc-Aurèle, qui lui fut érigée par le peuple reconnaissant, mais que le monarque modeste dédia à *Antonius Pius.* Elle est ornée jusqu'en haut de bas-reliefs qui représentent les victoires de Marc-Aurèle sur les Marcomans. On peut monter jusqu'au sommet, par un escalier en spirale, qui a à-peu-près deux cents marches; cela valait autrefois la peine, parce qu'on y trouvait la statue de ce bon empe-

reur ; mais on n'y voit plus aujourd'hui que celle de S. Paul, qui n'est pas même célèbre par sa sainteté. — La colonne Trajane est bien plus remarquable, à cause de ses bas-reliefs, exécutés de main de maître, qui contiennent plus de deux mille cinq cents figures, et qui immortalisent les victoires de Trajan sur les Daces. Elle est, comme la précédente, en marbre, mais un peu plus basse, c'est-à-dire qu'elle n'a que cent trente-trois pieds de haut. On peut aussi monter en dedans, mais seulement pour jouir d'une belle vue, car au lieu de la statue de Trajan, on est scandalisé d'y voir celle de S. Pierre. — J'ignore si les cendres de Trajan reposent toujours dans le piédestal; mais cela n'est pas probable, car l'urne qui les renfermait était en or.

CHAPITRE C.

Les Fontaines.

Elles contribuent, plus que tous les obélisques et les colonnes, à l'embellissement de Rome. Cette abondance d'eau mise en jeu, souvent d'après un goût bizarre, ce mouvement actif, ce murmure, cette écume, cette multitude innombrable de tritons et de naïades, qui presque sur toutes les places, lancent tantôt leur eau dans l'air, tantôt la laissent tomber de leurs urnes, donnent à la ville beaucoup de variété, et remplacent en quelque sorte, pour l'œil, le manque d'habitans. J'ai déja parlé des deux superbes fontaines de la place Saint - Pierre. Celle Trevi impose d'une manière bien différente. L'Océan, sur un char fait en conque, paraît quitter son palais; il est traîné par des chevaux marins, et entouré de tritons;

la Santé et l'Abondance sont dans des niches à côté de lui. Le tout est en marbre. Une masse d'eau considérable coule de tous côtés dans un bassin que je pourrais presque nommer un étang. C'est une eau très-claire, renommée déja du temps des Romains. Une jeune fille en trouva un jour la source, et la montra à des soldats altérés; c'est pourquoi elle fut appelée *eau vierge* (*aqua virgo*). Ce fut Agrippa, gendre d'Auguste, qui la fit conduire à Rome. J'ai été satisfait de voir qu'un pape a immortalisé la mémoire de cet Agrippa et de la jeune fille, par deux bas-reliefs. Il y a des personnes qui trouvent la composition du groupe peu convenable, parce qu'il est adossé à un palais, et qu'on ne peut comprendre d'où provient l'eau. Ce reproche me semble injuste; l'Océan peut fournir de l'eau par-tout où il se trouve. Par-tout ailleurs, on pourrait faire la même objection, fut-ce même au milieu d'un marché. Il ne faut pas qu'on s'imagine que l'eau sorte du pa-

lais; non, c'est d'après l'ordre de l'Océan qu'elle jaillit du milieu de la conque.—La fontaine Termini, nommée aussi *aqua felix*, est embellie par la mythologie chrétienne, car Moyse, en grandeur colossale, fait jaillir l'eau d'un roc. Cette idée ne serait pas mauvaise, si l'on avait conservé de l'harmonie dans les accessoires. Mais comment accorder Moyse dans le désert avec des arcades et des colonnes ioniques? Et pourquoi le prophète se donne-t-il tant de peine, puisque deux beaux lions de basalte noir (ouvrage égyptien), lancent des tonnes d'eau par leurs gueules énormes? —Sur la place d'Espagne se trouve une fontaine en forme de barque. Bernini a eu réellement des idées bien bizarres. Celle qui est sur le Campo-Vaccino, se jette dans un bassin énorme de granit oriental, qui servait déja au même objet dans des temps plus reculés. — La fontaine Paulina est la plus abondante. Elle fut conduite à Rome par Trajan. Maintenant elle est embellie

par des arcades, des colonnes, une attique, et des inscriptions flatteuses. Ce sont des dragons qui vomissent l'eau. Les matériaux qui ont servi à sa contruction ont été enlevés du forum de Nerva. — La fontaine de la place Navona a été ornée d'une manière grotesque par le même Bernini, homme sans goût; on y voit des rochers, des obélisques, des chevaux marins, des lions, etc.; et de plus, en grandeur colossale, le Gange, le Nil, la Plata et le Danube. C'est sans doute l'idée la plus ridicule du monde, de placer quatre des plus grands fleuves de la terre sur une petite fontaine. — Celle du pont de Sixte est encore moins grande, mais infiniment plus belle par sa simplicité. Il n'y a qu'une niche entre deux colonnes ioniques, mais un large volume d'eau, non divisé, se précipite d'en haut, d'abord dans un petit bassin, ensuite dans un plus grand, ce qui offre un aspect magnifique. — La fontaine des Tortues, sur la place

Mattei, est une jolie bagatelle; quatre figures en bronze posent quatre tortues sur le bord d'un bassin, duquel s'élance un jet d'eau. — Sur la place Barbarini se trouvent deux fontaines du très-ingénieux Bernini. Ici, des tritons et des dauphins font jaillir de l'eau; là, ce sont trois abeilles placées sur une coquille, etc. — Il y a aussi à Rome quelques sources d'eau minérale dont on vante la vertu. L'une d'elles s'appelle *aqua acetosa*.

CHAPITRE CI.

Les Bains de Dioclétien.

Ils étaient les plus grands de Rome. On pourra se faire une idée de leur immense circuit, lorsque je citerai ce qui se trouve (outre les ruines, qui sont considérables) sur l'emplacement qu'ils occupaient autrefois. L'église, le couvent et le jardin des bernardins; l'église, le couvent et la vigne des chartreux; deux grandes places; une partie de la villa Negroni; de vastes magasins de grains, et beaucoup de maisons de particuliers. Ils contenaient près de trois mille bains de toute espèce, de belles galeries, des salles magnifiques, des promenades, des écoles, des places pour les jeux gymnastiques, etc. La bibliothèque célèbre d'Ulpiani y était établie, et l'on admire encore dans une

grande salle nommée *Pina Cotheca*, les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture qu'on y voyait jadis. Dioclétien employa à sa construction quarante mille esclaves chrétiens, pendant sept ans. L'église ronde des bernardins fait partie du bâtiment où l'on chauffait l'eau pour les bains. La magnifique Pina Cotheca a été profanée par une église de Notre-Dame, bâtie par Michel-Ange. On y voit encore huit énormes colonnes antiques de granit oriental. Carle Maratte et Salvator Rose sont inhumés ici. Quelques tableaux en mosaïque méritent d'être vus.

De grands mathématiciens y ont établi, par ordre du pape, il y a cent ans, un méridien, parce qu'on croit, avec raison, cette maison une des plus solides de Rome. La vanité sacerdotale s'est en même temps érigé un monument ridicule, car le rayon du soleil traverse les armes d'un pape. Il est incroyable combien de fois et de combien de manières, toutes plus absurdes les unes

que les autres, on a employé par-tout dans Rome ces misérables armoiries papales.

CHAPITRE CII.

La Villa Borghèse.

Sans parler des trésors d'art qu'elle possède, et qui sont en partie uniques, on y trouve aussi une promenade fort agréable, où les grands, comme le peuple de Rome, vont en foule pour se récréer à l'ombre des chênes toujours verts. Mais depuis quelque temps on s'y réunit moins qu'autrefois, parce que la nouvelle princesse Borghèse a fermé la plus grande et la plus belle partie du parc, pour y herboriser, ou pour toute autre raison. On peut bien penser que ce procédé n'a pas dû lui gagner l'amour du peuple romain, de même qu'elle a éloigné d'elle les cœurs de la noblesse, en s'efforçant d'introduire à Rome les coutumes de la France moderne.

Cette villa a trois milles de circuit; il y a une foule d'antiques dans les allées;

la façade du palais en est couverte. Un large escalier conduit au vestibule, où l'on voit quatre colonnes de ce marbre extrêmement rare, qu'on appelle *lumachelle*, et qui est formé de coquilles. En entrant daus le premier salon, on admire un magnifique bas-relief qui représente Curtius se précipitant dans les flammes. Toute la salle est remplie de statues et de bustes, exécutés par les premiers maîtres de la Grèce, parmi lesquels se distinguent un groupe d'Hercule avec son fils Télèphe, et un Achille. Au centre de la première pièce, s'élève un vase superbe, sur lequel on voit une bacchante. C'est dommage qu'il y ait aussi un David de Bernini, parmi les belles statues qui sont autour. Dans la seconde pièce se trouve un sarcophage, dont le bas-relief représente la mort de Méléagre; sur le même est un beau Bacchus, jouant avec un enfant. Parmi les autres, on remarque un Sénèque mourant, en pierre de touche. Mais l'œil se repose doucement sur les

trois Graces, agréablement groupées, et soutenant un vase.—On a fait à Bernini l'honneur de placer son groupe d'Apollon et Daphné, dans le milieu de la troisième pièce. On y a conservé aussi de lui un Énée et un Anchise. On peut s'imaginer le contraste de ces figures guindées, avec Jupiter et Bélisaire, qui sont leurs voisins. La quatrième pièce est une espèce de galerie, ornée par de riches placages en marbre. Les bustes de Marc-Aurèle et de Lucius-Verus sont surtout très-beaux. — Dans la cinquième pièce, il y a encore une mauvaise statue de Bernini, qui est censée représenter Hermaphrodite ; mais il s'y trouve aussi deux beaux groupes, Coriolan avec sa mère, et Castor et Pollux. Le pavé est en mosaïque antique. — Dans la sixième pièce, on trouve le fameux Gladiateur, par Agasias, sculpteur grec. Lorsque la nouvelle princesse Borghèse le vit pour la première fois, on prétend qu'elle ordonna de le gratter, pour ôter les taches qui lui donnaient un air sale.

Il est possible que ce soit une malice inventée par les Romains.—La septième pièce contient beaucoup de divinités égyptiennes et toutes sortes de statues grotesques qui ne me plaisent pas. — Enfin, dans la huitième pièce, est un excellent Silène, tenant un petit Bacchus dans ses bras. On appelle aussi ce groupe Saturne, et il a cela de particulier, qu'il n'est point restauré, ce qui est très-rare. Outre cela, il y a encore d'autre chefs-d'œuvre dans cette dernière pièce; par exemple, ce Génie ailé, si vanté par Winkelmann, un Centaure dompté par l'Amour, l'Amour et Psyché, etc. Les plafonds sont tous beaux, plusieurs sont supérieurement peints; mais si l'on en excepte Conca, il ne se trouve aucun nom célèbre parmi les auteurs. Les meubles sont magnifiques et dans le meilleur goût, ce qui prouve assez que la propriétaire n'est pas Italienne. Dans les appartemens du haut sont de belles peintures modernes, ainsi que des paysages de Hackert. Le parc est très-joli,

cependant il n'est pas à comparer avec celui de Dessau ou de Weimar. Au bord d'un lac est placé un temple d'Esculape, avec une statue grecque de ce dieu. Il y a aussi un temple de Diane; un cirque pour la course, et quantité d'autres embellissemens, mais presque tous sont dans la partie fermée du jardin.

CHAPITRE CIII.

Le Palais Farnèse.

Il passe pour un chef-d'œuvre d'architecture; certe, il n'était pas difficile de construire quelque chose de grand avec les dépouilles du Colisée. Les meilleures statues, telles que l'Hercule, etc. qui étaient dans la cour du palais, ont été transportées à Naples. On n'y trouve que le sarcophage de Cécilia Métella, qui n'est pas là à sa place. Une galerie peinte à fresque par Annibal Carache est, dit-on, son meilleur ouvrage. Elle réprésente Bacchus et Ariane, et d'autres traits de la mythologie.

CHAPITRE CIV.

Le Palais Colonna.

La plupart des palais de Rome se ressemblent parfaitement ; c'est-à-dire qu'après en avoir ôté tous les tableaux, ils pourraient fort bien servir de demeure aux hiboux. Cependant le palais Colonna se distingue par une salle vraiment royale; elle a plus de deux cents pieds de long, et se termine par une tribune à laquelle on monte par quelques marches. Cette salle ferait l'ornement d'un palais, même sans peintures; et elle est d'autant plus belle, qu'il s'y trouve des paysages de Claude Lorrain et de Salvator Rose, plusieurs beaux morceaux de Rubens, du Guide, du Titien, de Vandick, etc. Une pièce est peinte à fresque par Poussin, dont on trouve aussi divers paysages dispersés dans ce palais. Il est

vrai qu'on est obligé de regarder vingt mauvais tableaux avant de rencontrer une Sainte-Famille d'André del Sarto, ou une Madeleine de Guido Reni; mais tel est le goût des grands à Rome: ils ressemblent aux jardiniers qui bordent une ligne de jacinthes avec plusieurs rangées de mauvaises tulipes. Les statues et bustes du palais Colonna, sont très-peu de chose à Rome.

CHAPITRE CV.

Le Palais Borghèse.

Il est digne du propriétaire de la villa Borghèse. La cour d'entrée est magnifique; elle est entourée d'arcades posées sur quatre-vingt-seize colonnes de granit, d'ordres dorique et corinthien. Parmi les nombreux tableaux, je cite la Chasse de Diane, par le Dominiquin, comme un des plus fameux, quoiqu'il n'ait pas fait beaucoup d'impression sur moi. Il en est de même de la Descente de Croix par Raphaël. Je m'arrêtai de préférence aux portraits de Machiavel et de Borgia, peints également par Raphaël; à la Vénus de Léonard de Vinci, et quelques autres. C'est une pensée charmante de remplir une pièce entière par des tableaux de Vénus; on aime à voir et à comparer les idées diverses que tant de peintres célèbres

se sont formées de la beauté. Par exemple, il y en a deux, dont l'une par Rubens, qui pourraient à peine servir de gouvernantes chez des prélats. J'ai vu là une chambre entièrement garnie de glaces, sur lesquelles on a peint des fleurs et des génies; c'est un badinage que je trouve sans goût. Quant au reste, votre cicéroné ne vous cite à tout moment, dans ce palais, que les noms de Raphaël, Léonard de Vinci, etc.; mais vous pourrez regarder cela comme une manière de parler à la romaine. On dit que les appartemens du haut sont admirablement bien meublés. Je ne les ai pas vus.

CHAPITRE CVI.

Le Panthéon.

Il n'y a rien de plus majestueux et de plus magnifique à Rome, après le Colisée. C'est le triomphe de l'architecture ancienne, et le désespoir de l'architecture moderne. On lui a enlevé des ornemens, on a cherché à le gâter en en ajoutant d'autres; mais le bâtiment existe bien conservé, et à la première vue on est tenté de s'écrier : « Voilà le « temple de toutes les divinités ». Mais, hélas! au lieu de cela, un pape l'a consacré à tous les martyrs. Il a fait aussi déposer sous le maître-autel vingt-huit voitures de reliques ramassées dans tous les cimetières. — Agrippa avait jadis consacré ce temple magnifique à Jupiter-Vengeur, en mémoire de la bataille qu'Auguste gagna sur Antoine et Cléopâtre. Il était orné de statues en or, argent,

pierreries, bronze, etc., représentant tous les dieux du paganisme. Son vestibule superbe repose sur seize énormes colonnes de granit oriental, chacune faite d'un seul bloc; la couverture en était de bronze, les clous seuls pesaient près de dix milliers, et le tout près de quatre mille cinq cents quintaux. Urbain VIII dépouilla cette couverture pour en faire construire son baldaquin, sans goût, dans l'église Saint-Pierre; et de ce qui resta, il fit fondre des canons pour le château Saint-Ange; il a eu même l'impudeur d'immortaliser cette belle action par une inscription qu'on lit encore, à sa honte, sous le portique. La galerie était aussi ornée de belles statues, entre autres d'une Vénus qui portait en pendans d'oreille, une des grosses perles, dont l'autre avait été dissoute dans du vinaigre, et avalée par Cléopâtre. Autrefois on arrivait au portique par sept marches, mais il y en a cinq d'enterrées, depuis que le terrain a été exhaussé. Pendant mon sé-

jour à Rome, les élèves de l'académie française y firent fouiller, et l'on découvrit, entre autres choses, que le Panthéon avait eu une enceinte. — Le temple est parfaitement rond; son diamètre et sa hauteur sont parfaitement égaux; savoir, de cent trente-trois pieds. Il est couvert d'une voûte étonnante, qui se soutient elle-même, et au centre de laquelle est une ouverture qui seule éclaire l'intérieur. Il est vrai que la pluie tombe par cette ouverture non abritée, mais je serais fâché d'y voir des fenêtres. Malgré les autels et autres niaiseries chrétiennes, on voit par-tout des traces du temple païen. Le caractère majestueux et imposant qui lui a été empreint dès son origine, est ineffaçable. Qu'était-ce donc lorsque les cariatides en bronze, rendues célèbres par Pline, paraissaient porter la voûte, et que des planchers d'argent couvraient ses caissons? Ce qu'on y voit aujourd'hui de plus précieux sont les tombeaux de Métastase, Mengs, Poussin, Winkelmann, Sacchini

et Raphaël. Voici la traduction de l'épitaphe latine de ce dernier. « Celui-ci est « Raphaël! De son vivant, la nature « craignit d'être surpassée par lui, et à « sa mort, de mourir avec lui. » On a fait beaucoup de cas de cette épitaphe, dont l'auteur est le cardinal Bembo; moi, je la trouve très-ridicule. Si Raphaël avait surpassé la nature, il aurait été un mauvais peintre. En voulant dire trop, on dit ordinairement une sottise. — Je ne puis passer sous silence encore deux profanations des papes envers ce temple des temples. Urbain VIII y a fait placer deux clochers, qui font le même effet que feraient deux cornes à la pleine lune; et Alexandre VII a plaqué ses armes contre les chapiteaux de quelques colonnes.

CHAPITRE CVII.

Janus Quadrifrons.

C'EST ainsi que les Romains nommaient une espèce de voûte, ayant un passage de quatre côtés, qu'ils plaçaient aux endroits les plus fréquentés par le peuple, pour se mettre à l'abri du mauvais temps. Il n'y a plus que celle-ci construite d'une manière extrêmement solide, en marbre grec; mais elle est très-enfoncée dans la terre. Des savans croient que ces arcs de Janus ont aussi servi de bourse; mais j'en doute. Ils pouvaient bien contenir une foule d'hommes qui se pressaient l'un contre l'autre pendant une averse; mais ils n'avaient pas assez d'espace pour les gens d'affaires, qui vont et viennent continuellement.

CHAPITRE CVIII.

Les grands Égouts.

C'EST un des ouvrages les plus étonnans et les plus utiles qui aient été entrepris et exécutés par les anciens Romains. « Trois choses attestent à l'univers et la magnificence et la grandeur de Rome, s'écrie Denys d'Halicarnasse; les aqueducs, les grandes routes et les égouts ». Pour faire écouler dans le Tibre toutes les immondices de la ville, par un moyen commode et salubre, Tarquin le Superbe jeta les fondemens des grands égouts, et contraignit tous les habitans à contribuer à cette utile construction. Ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient pas coopérer aux dépenses, étaient tenus d'aider de leur personne. C'est ainsi que furent bâties ces voûtes immenses, qui étaient si élevées et si larges, qu'une voiture

chargée de foin pouvait les parcourir en tous sens. On ne sait pas au juste combien on a dépensé pour cette entreprise, mais il est certain qu'il en a coûté une fois mille talens pour les réparer (à-peu-près trois millions). Après le sac de Rome par les Gaulois, on en perdit la trace; on construisit au-dessus, des palais et des églises, auxquels ils servent de base solide. Ils ont résisté aux inondations et aux tremblemens de terre. Un certain édile, nommé Agrippa, les fit curer, et les parcourut dans une barque jusqu'au Tibre. Selon le témoignage de Cassiodore, on pouvait en faire autant quelques siècles après. Les Anglais qui se distinguent de tous les autres voyageurs par une hardiesse qu'ils poussent jusqu'à la témérité, tentent encore de temps en temps cette promenade souterraine et périlleuse; mais c'est une bravade inutile, car il est possible d'admirer ces beaux restes sans courir le moindre danger. En voyant ces voûtes énormes

formées avec des morceaux de pierre de cinq pieds de longueur sur trois d'épaisseur, on se range volontiers de l'avis de Pline et de Strabon, qui disaient que Rome souterraine n'était pas moins admirable que l'autre Rome. Lors de la peste qui éclata trois cents ans après la fondation de cette ville, on jeta dans les égouts tous les cadavres. On en fit autant lorsque, que quatre cents ans plus tard, le parti de Claudius se battit dans le forum, pour empêcher le rappel de Cicéron; tous ceux qui succombèrent dans cette lutte sanglante allèrent tenir compagnie aux pestiférés. Depuis cette époque on enjoignit aux préteurs, comme un de leurs principaux devoirs, de veiller au curage de ces égouts. Comme on trouve rarement l'occasion de dire quelque chose à la louange des papes, je cite ici avec plaisir Grégoire IX et Grégoire XV, qui dépensèrent des sommes considérables pour la réparation de ces utiles monumens.

CHAPITRE CIX.

Le Palais de Lucien Bonaparte.

VOICI enfin une habitation agréable, une maison élégamment meublée. Quand même on ne saurait pas à qui appartient ce palais, on devinerait au premier coup-d'œil que ce n'est pas à un Italien. A la vérité, Lucien n'en est pas encore propriétaire, quoiqu'il se propose de l'acheter; mais il a provisoirement fait meubler plusieurs pièces, dans l'arrangement desquelles on reconnaît à chaque pas un homme de goût, un connaisseur et un ami des arts. On voit dans une grande salle une magnifique statue de Minerve, qu'il a acquise du prince Justiniani, et qui pourrait le disputer en beauté à la fameuse Pallas de Velletri; elle a le caractère le plus majestueux. En outre, cette pièce est ornée de ce bas-relief tant vanté,

qui représente Bacchus ou Jupiter nourri par la chèvre Amalthée, et d'un très-bel autel antique. Il n'a pas encore acheté beaucoup de morceaux de sculpture, mais le peu qu'il a est très-beau. Sa collection de tableaux n'est pas non plus très-nombreuse, mais il n'y a rien de mauvais, et l'on jouit au moins une fois du plaisir d'admirer des chefs-d'œuvre, sans être obligé de porter la vue sur des milliers de croûtes. Le *Massacre des Innocens* du Poussin, est la meilleure représentation que j'aie vue sur cet abominable sujet. Un enfant a déja reçu une blessure, il est gisant sur la terre, baigné dans son sang, et poussant des cris douloureux. Le bourreau lève le bras pour frapper un second coup, que la mère pare d'une main, tandis que de l'autre elle enfonce ses ongles dans le dos de l'exécuteur. Sa figure!... Il n'y a que le pinceau d'un tel peintre qui puisse la rendre; les paroles seraient impuissantes. Elle n'est point pâle, et cependant elle n'a point

de couleurs; c'est l'inspiration du désespoir, c'est le coloris de l'autre monde, ce sont les couleurs de l'enfer. Elle éprouve un tourment inimaginable; sa vue fait frissonner; en la regardant, on se sent saisi d'un froid universel. Je n'en parlerai pas davantage, cela me fait mal. Si j'avais peint ce tableau, à coup sûr j'en serais mort. Je crois que le Poussin n'avait point d'enfans ou qu'il ne les aimait pas; sans cela, comment aurait-il pu massacrer si impitoyablement cette pauvre petite créature? Il suffisait d'un seul coup pour la tuer. — Au défaut d'un conducteur qui pût me nommer les différens maîtres, je les ai devinés le mieux qu'il m'a été possible, et je crois avoir souvent rencontré juste. J'attribue à Raphaël une jolie Madone, que je regarde comme l'un de ses meilleurs ouvrages. — J'ai admiré un buste de Léonard de Vinci. — Un charmant groupe, éclairé par une lanterne, est peut-être le chef-d'œuvre de Honthorst. — Une Vénus couchée honore le pin-

ceau du Titien.—Mais à quoi bon cette nomenclature stérile? Dubos regarde comme un art trompeur, celui qui s'exerce à deviner le nom des maîtres. Bref, à l'exception de trois ou quatre morceaux, on ne trouve rien de médiocre ici, et c'est la seule galerie de Rome de laquelle je sois sorti entièrement satisfait. Il faut convenir aussi que l'élégance du mobilier ne contribue pas peu à faire ressortir la beauté des peintures. Lucien ne veut pas porter sa collection au-delà de trois cents tableaux, mais il ne veut que des chefs-d'œuvre; ainsi elle deviendra unique, non-seulement à Rome, mais peut-être dans l'Europe. Il a conçu de vastes projets d'embellissement pour ce palais, s'il en devient propriétaire. On assure qu'il achetera une rue voisine, et qu'il la fera abattre pour agrandir sa demeure. J'avoue que j'ai peine à accorder ce penchant excessif qu'il témoigne pour la magnificence, avec sa simplicité, son amour pour la retraite, et l'esprit d'économie qui règne dans son

intérieur, et qu'il montre à Rome, comme il le faisoit à Paris. Son cabinet d'étude est tout près de la chambre de ses enfans. Cette dernière est distribuée avec tant de soin, qu'il est aisé de reconnaître, à son ordonnance, la tendresse et la sollicitude d'un bon père. Aussi le concierge m'a-t-il assuré que Lucien ne survivrait pas à la perte d'un de ses enfans. Il a acheté une campagne près de Rome, et un palais à Milan. Il paraît d'après cela, qu'il compte se fixer en Italie, et qu'il la regarde comme une seconde patrie.

CHAPITRE CX.

Les Théâtres de Rome.

Il me semble qu'en raison de sa population peu nombreuse, il y a beaucoup trop de théâtres à Rome. On en compte six principaux; savoir: *Argentina*, pour le grand opéra et les ballets; *Aliberti*, pour le grand opéra et les ballets; *della Valle*, pour l'opéra buffa et le drame; *Tordinoni* ou *Apollo*, pour l'opéra buffa et le drame; *della Pace*, pour les pièces à spectacle et les farces; et *Polla corde*, pour les marionnettes et les arlequinades, sans parler de beaucoup d'autres plus petits. A la vérité, ils ne sont ouverts tous que dans le carnaval; mais alors les Romains se rassasient de spectacles, comme ils ont coutume de se gorger de viande pendant les jours de fêtes, avec cette différence que leurs viandes valent infiniment

mieux que leurs pièces. J'ai assisté à l'ouverture du théâtre *Argentina ;* on donnait *Inès de Castro ,* sujet bien connu chez nous, augmenté d'une musique de Guglielmi, qui m'a paru fort ennuyeuse. On a peine à en croire ses yeux et ses oreilles, quand on vient en Italie, rempli de l'idée si généralement répandue que c'est là que l'on trouve le *nec plus ultrà* de la bonne musique. Les bonnes cantatrices y sont aussi rares que les bons chanteurs. A l'exception de Per et de Fioravanti, les compositeurs s'abandonnent aux réminiscences et aux motifs les plus communs ; les orchestres sont trop faibles, ce sont précisément des corps sans ame. En général les décorations sont mauvaises, et souvent plus que mauvaises, surtout, à ce théâtre *Argentina,* le premier de tous. Les costumes des premiers sujets sont riches en ornemens ridicules, et presque toujours contraires à la vérité ; ceux des subalternes sont sales et mesquins. Comme ouvrages dramatiques,

les ballets sont au-dessous de la critique, témoin *Héloïse de Trouedal,* que j'ai vu représenter ici. La danse ne se compose que de gambades, de sauts périlleux, et de ces pirouettes tant aimées aujourd'hui : aucun danseur ne s'élève au-dessus du médiocre. Il y a ici une première danseuse, madame Rossi, dont on se souvient sans doute encore à Vienne, tant elle était mauvaise : la nature ne lui a donné que des os, qu'elle brandille çà et là de la manière la plus dégoûtante, ce qu'elle prend pour de la grace et de la légèreté. Les cavités de sa poitrine pourraient servir d'asyle à plus d'une araignée, et ses jambes décharnées attestent qu'elle rend malgré elle hommage à la vertu; car, à coup sûr, pas un spectateur n'est tenté, en les voyant, d'élever plus haut ses yeux et sa pensée. Le ballet était aussi difficile à comprendre que les hiéroglyphes d'une pyramide ou d'un obélisque. Une troupe d'hommes armés s'était retirée sur un roc, qu'une vingtaine de soldats, vêtus

de rouge, voulaient assiéger. L'artillerie était à elle seule plus nombreuse que le reste de l'armée ; elle consistait en deux pièces de campagne, traînées par des chevaux vivans. Le combat se réduisit à quelques coups de canon et de fusil, puis, au bout d'un moment, les assiégés arborèrent le drapeau blanc. Le général vainqueur parut aussitôt, monté sur un beau cheval vivant ; les vaincus défilèrent, et on se mit à danser. Ce n'est pas tout ; le brigand vaincu, ou que l'on croyait tel, s'avisa d'enlever la belle Héloïse et son fils, et les jeta dans un trou, à ma grande satisfaction. Le général (qui sans doute était son amant ou son mari) reparut ; et, après quelques scènes, empruntées de *Camille* et autres ouvrages connus, il entendit des soupirs, c'est-à-dire que l'orchestre exprima à-peu-près comme des gémissemens, qui lui firent découvrir la prison de la belle ; alors tout s'arrangea et finit le mieux du monde, excepté pour les spectateurs, qui furent obligés d'*ava-*

ler encore un ballet détestable. — Le théâtre est vaste et beau, il a six rangs de loges bien décorées.

Les dames paroissent, aux premières représentations, dans tout l'éclat de leur parure ; elles sont couvertes de pierreries et de diamans. Le gouverneur de Rome est tenu, les jours d'ouverture, d'offrir des raffraîchissemens à toutes les personnes distinguées qui se trouvent au spectacle ; cet usage m'a paru fort singulier. Entre le premier et le second acte, on ouvre toutes les portes des loges du premier et du second rang ; un domestique entre dans chacune de ces loges, tenant à la main des bougies allumées dans des flambeaux d'argent ; il est suivi de deux laquais, en grande et riche livrée, qui présentent aux spectateurs des glaces, des confitures et des fruits, le tout servi sur des plats d'argent. Une pareille ambassade est envoyée au parterre, mais elle s'adresse seulement aux officiers de garde qui s'y trouvent, et qui sont bien vîte en-

tourés de leurs camarades, qui sautent à l'instant sur les plateaux chargés de rafraîchissemens, et les nettoyent en un clin d'œil : à coup sûr ils se tirent d'affaire ici beaucoup plus vîte et plus victorieusement qu'ils ne le feraient sur le champ de bataille. — On dit que l'ouverture du théâtre *Aliberti*, qui est sur la même ligne que celui *Argentina*, sera différée, parce que la fièvre jaune retient plusieurs artistes de Florence, qui sont engagés pour cette année. — Le théâtre *della Valle* joue alternativement l'opéra buffa et le drame. Lors de mon passage à Rome, l'Opéra était très-médiocre ; et je ne l'ai pas trouvé meilleur, malgré les changemens que l'on a faits dans la troupe. On y joue un très-bon opéra de Per, intitulé *Une en bien, Une en mal.* Cette excellente composition ajoute encore à la réputation de cet auteur. Après la première représentation, il fut porté dans une voiture, et conduit en triomphe par toute la ville, avec un cortège de cent voitures et d'autant de

flambeaux. Cet excès d'un enthousiasme mérité, ce délire, cette exaltation, m'ont fait d'autant plus de plaisir qu'ils étaient nouveaux pour moi ; car on ne voit jamais pareille chose chez les Allemands, qui se contentent d'être raisonnables, et qui ne s'enflamment outre mesure pour qui que ce soit.

J'ai vu représenter quelques drames sur ce théâtre. En général les hommes ne jouent pas très-mal, sur-tout les rôles comiques : les Italiens ont un talent inné pour ce genre ; mais les actrices sont presque toutes très-ordinaires, et même communes ; elles sont insoutenables, sur-tout quand elles veulent jouer les rôles nobles. J'ai vu une pièce, dans laquelle Joseph II joue le principal rôle, sous l'incognito, et qui se dénoue quand il montre la décoration qu'il porte sur sa poitrine. Grand Dieu ! quel public indulgent ! Tout fut applaudi ; tout le monde fut appelé après la représentation. — J'ai vu un autre acteur, qui jouoit un rôle

de fou, demandé par le public à la fin d'un ballet, c'est-à-dire avant que la pièce fût terminée. Ce n'étoit pas assez pour ces spectateurs benins, ils appelèrent aussi le bouffon, qui avait peur des cors, et fit des lazzis, ce qui produisit un espèce d'intermède, pendant lequel les bons Romains se pâmaient de rire. Tous les sermons, toutes les sentences, et sur-tout les invectives contre les philosophes, furent applaudis avec une sorte de rage. A la fin on demanda toute la troupe. On s'est souvent moqué en Allemagne de cette manie d'appeler ainsi sur la scène; mais combien nous sommes encore loin des Italiens!

Quoique le théâtre *della Valle* ne soit pas très-grand, il a cependant cinq rangs de loges. Les deux côtés de la scène et le devant des loges sont ornés des bustes des plus célèbres poètes et compositeurs, dont les noms sont inscrits plus bas en lettres d'or: cette distinction me plaît beaucoup, cependant

je voudrais qu'elle ne fût pas accordée aux auteurs vivans, tels que Paësiello non pas que je prétende révoquer en doute le très-grand talent de cet excellent musicien; mais parce que je pense que, pour éviter toute espèce de flatterie, ce n'est qu'après leur mort que les artistes peuvent être admis dans cette espèce de légion d'honneur, sans cela il leur arrivera la même chose qu'aux rois et aux princes qui n'attachent pas un grand prix aux éloges qu'on leur donne, parce qu'on prodigue les mêmes à tous. L'usage ridicule de faire des trous dans la toile, pour voir ce qui se passe dans la salle, n'est poussé nulle part aussi loin qu'en Italie, et sur-tout au théâtre *della Valle*. Il y a là des trous assez grands pour passer, non-seulement la tête, mais même la moitié du corps, et c'est ce qui arrive fréquemment. En général, les rideaux d'avant-scène sont si étroits, particulièrement à Naples, qu'ils ne cachent pas même la première coulisse de chaque côté; ils

ressemblent réellement à une guenille, et ne remplissent nullement le but que l'on se propose, qui est de cacher ce qui se passe dans les entr'actes. Les Italiens ne se donnent pas la moindre peine pour augmenter l'illusion, ou pour empêcher ce qui peut la détruire.

J'ai vu représenter au théâtre *Tordinone* ou *Apollo* un drame horrible. L'action se passait la nuit dans une forêt. On avoit totalement baissé les lampes; mais lorsque vint la première actrice, qui probablement passait pour jolie, le public s'écria: *Lumi! lumi!* Soudain le jour reparut, et on releva les lampes. Mais comme elles exhalaient une mauvaise odeur, on demanda l'allumeur, à qui on ordonna de remédier à cet inconvénient, ce qu'il fit pendant la représentation; mais elles n'éclairaient plus assez, et l'on cria de nouveau *Lumi! lumi!* Alors arrivèrent deux garçons de théâtre, bien sales et bien dégoûtans, qui portaient des petites caisses remplies de chandelles, qu'ils placèrent

au-devant de la scène, pour augmenter la lumière, et tout cela pendant la représentation ; or, on peut juger combien cela nuit à l'illusion. On fait à ce théâtre autant de tapage qu'à celui *della Valle*, pour appeler les acteurs, quoiqu'ils soient, ainsi que leurs pièces, encore plus mauvais qu'à ce dernier spectacle. M. Federici y a fait représenter, pendant mon séjour, un drame chevaleresque, intitulé *Mathilde d'Istrie*, de la traduction de laquelle nous serons sans doute régalés très-incessamment. Cette salle est très-grande ; elle est bâtie en fer à cheval. Ses six rangs de loges sont très-joliment peints en gris sur gris. Là, comme dans tous les autres théâtres de Rome, les décorations sont mauvaises ; mais ce qui me plaît beaucoup, c'est que le lustre du milieu est garni avec d'énormes bougies, ou plutôt des torches de cire. La salle est parfaitement éclairée.

Le théâtre *della Corde* n'est qu'un spectacle de marionnettes ; mais je les

préfère, quand elles sont bonnes, à des comédiens qui ne sont le plus souvent que de mauvaises marionnettes. J'ai vu un Arlequin charmant, qui m'a beaucoup diverti par ses saillies, quoiqu'elles fussent souvent inintelligibles pour moi. Ces marionnettes donnent aussi des ballets et des pièces à grand spectacle, entre autres, une intitulée *Vienne Sauvée*. La salle est passablement grande, elle a deux rangs de loges, mais elle est longue et étroite.

Il paraît tous les ans à Rome un édit très-sévère, concernant les spectacles, mais qui n'est jamais observé. On y annonce aux entrepreneurs que s'ils ne satisfont pas le public en tout ce qu'il a droit d'exiger, ils seront tenus à des dommages et intérêts, sans que l'on ait égard à aucune réclamation de leur part. Eh bien! tous les spectacles de Rome sont mauvais, très-mauvais, et cependant je n'ai pas ouï dire que le gouvernement ait pris la moindre mesure rigoureuse contre les directeurs. — Un second ar-

ticle défend que le spectacle commence jamais plus tard que deux heures (suivant le cadran italien), à peine de cinquante écus. Les directeurs encourent encore une semblable amende, quand (les deux premiers jours exceptés) ils vendent les billets à un prix plus haut que celui qui est fixé : mais on élude tout cela, car on vous offre dans la rue des billets que l'on vend beaucoup plus cher, quoiqu'il soit ordonné au caissier, sous peine de payer vingt-cinq écus, de ne les distribuer que dans son bureau. Les distributeurs sont tenus au plus grand respect envers le public ; un seul témoin suffit pour les faire condamner à une punition très-sévère. Si l'un de ces gens se rend coupable d'infidélité, il reçoit l'estrapade, ce qui est, dit-on, un tourment affreux, et qui prive quelquefois le patient de l'usage de ses bras pour le reste de ses jours. Le neuvième article défend très-sérieusement tout ce qui est contraire aux bonnes mœurs ; si la faute vient du directeur, le théâtre

est fermé; si elle vient des danseurs ou chanteurs, ils sont punis par des peines corporelles. Il est également interdit à ces derniers, sous les mêmes peines, de recommencer une ariette ou un pas, à la demande du public. Les querelles qu'ils ont entre eux sont punies de la même manière (c'est une chose digne de remarque, que les artistes italiens soient encore sous le bâton). Celui qui se permet de manquer à qui que ce soit est chassé de la troupe. Les voies de fait sont punies par dix ans de galères. Quiconque met les armes à la main est condamné aux galères pour la vie, s'il n'y a point de sang répandu; au contraire, s'il y a effusion de sang, il est puni de mort. Si l'on était aussi sévère chez nous, combien on verrait de comédiens condamnés à la rame, ou pendus!

Cet édit est également sévère pour les spectateurs, et avec juste raison. Personne ne peut garder une place pour un autre, ou y mettre son chapeau, sous peine de prison. Celui qui résiste à la

garde est estrapadé ; quiconque fait du bruit est mis dehors à l'instant. Si cette loi était exécutée à la lettre, il faudrait un régiment entier pour faire sortir la totalité des spectateurs, à la tête desquels serait M. le gouverneur lui-même, de qui cependant elle émane. Chacun est tenu d'applaudir avec décence, sans s'abandonner jamais à un fanatisme honteux et ridicule. Il est particulièrement défendu de crier *bis*, ou d'exprimer son mécontentement autrement que par le silence, le tout sous peine d'emprisonnement, ou d'autre punition corporelle. On assure en même temps que l'on a pris les mesures les plus efficaces pour arrêter les mutins ; mais c'est une simple menace, qui ne fait peur à personne. — Les cochers de place sont estrapadés sur-le-champ, pour peu qu'un soldat se plaigne d'eux. — Malgré ces ordonnances sévères, tout n'en va pas mieux dans les théâtres d'Italie que dans les nôtres, souvent même c'est beaucoup plus mal.

CHAPITRE CXI.

Mélanges et Remarques.

Ce qui frappe davantage le voyageur à son retour de Naples, c'est le calme et la solitude qui règnent dans toutes les rues de Rome. Pour traverser la rue de Tolède, à Naples, il lui fallait se frayer un passage avec les coudes; à Rome, au contraire, il peut se promener à son aise, même dans les rues les plus étroites; en outre, il n'est pas incommodé par le criaillement insupportable des Napolitains. Il semble que Rome la grande ait été dépeuplée par la peste; ah! c'est la peste du gouvernement des prêtres! On compte dans cette ville cent vingt couvens de moines, et cinquante-un de religieuses. D'abord, ce silence fait un bon effet. On est trop étourdi à Naples par le bruit continuel que l'on entend de toutes parts. On remarque

aussi, avec un grand plaisir, la propreté de la ville. Oui, réellement, Rome comparée à Naples, est extrêmement propre. Celui qui n'a pas visité cette dernière, ne conçoit pas jusqu'où peut aller l'*amour de l'ordure*. On lit sur le mur, en plusieurs endroits : *immondezzaio*, c'est-à-dire un lieu où l'on peut déposer des immondices; et je puis dire que l'on use largement de cette permission. Ces places sont éloignées les unes des autres, mais du moins les intervalles qui les séparent sont propres. A Naples, au contraire, on pourrait écrire sur chaque porte : *immondezzaio*, car la ville entière est un cloaque.

Les femmes du commun portent ici continuellement, pendant l'hiver, un pot à deux anses, dans lequel il y a de la braise allumée. Elles se chauffent les mains, et ne se mettent pas même à la fenêtre sans le placer devant elles. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est

qu'elles appellent ce meuble *un mari* (*marito*). Est-ce un compliment ou une satyre contre leurs époux? C'est ce que je n'ai pu savoir. Peut-être les Romaines ne trouvent-elles que dans ces pots le degré de chaleur qu'elles desireraient dans leurs maris.

Le langage des yeux et celui des signes est en usage dans toute l'Italie, mais c'est à Rome sur-tout qu'il a été poussé à une grande perfection. On peut à cette occasion faire les remarques les plus plaisantes dans les églises et dans les sociétés. Un amant approche rarement de sa maîtresse, mais il sait l'entretenir de loin, et ils ont ensemble des conversations très-animées, sans qu'un profane ou non-initié y comprenne un mot, et même sans qu'il s'aperçoive que l'on se parle. Ainsi, passer la main ouverte sur le menton, puis poser deux doigts sur la bouche, veut dire: « Vous êtes jolie, je vou-

« drais vous parler ». Lorsque la dame répète simplement ce dernier signe, c'est une preuve qu'elle consent à l'entretien; mais si elle y ajoute un petit mouvement de main, cela signifie: « Passe ton chemin, je ne veux pas ». D'autre fois elle se caresse la bouche avec la pointe de l'éventail, puis le laisse tomber; ce qui veut dire: « J'y « consens ». Les dames de qualité s'y prennent encore plus finement; elles s'inclinent légèrement vers le jeune homme qui leur plaît, et se relèvent dès qu'elles ont été remarquées; surtout elles se gardent bien de regarder en même temps l'objet de leur choix; mais dès que le mouvement est fait, elles jettent sur lui un coup-d'œil furtif, et c'est une affaire conclue. — Faire signe de la main signifie, en Allemagne, « Viens ici ». En Italie, ce n'est qu'un simple salut. Un étranger qui ne sait pas cela, s'approche souvent de la personne qui lui fait ce signe, croyant qu'elle veut lui parler. Cette manière

de saluer sied à merveille aux jolies femmes. Faire signe avec la main tournée, veut dire, en Allemagne, « Va-« t-en » ; et en Italie, « Je suis chez « vous dans l'instant ». Déployer doucement l'éventail, et le regarder d'un air rêveur en passant le doigt dessus, signifie : « Ecrivez-moi ». Porter la main tournée sur l'épaule, est comme si l'on disoit : « Va, je ne te crois « pas. »

On joue de temps en temps, sur un des théâtres de Rome, un intermède, dans lequel on a introduit le langage des signes usité par les dames de Rome. La représentation de cette espèce de farce doit être, sous ce rapport, très-intéressante pour l'étranger. Je n'en dirai pas davantage là-dessus, et je laisse aux voyageurs plus jeunes que moi à étudier à fond ce joli langage; seulement je crois devoir observer qu'il fait négliger le langage des yeux, que je trouve infiniment préférable, ou que du moins il nuit infiniment à sa per-

fection. Les Romaines ne font usage que des signes; les belles Allemandes n'emploient que les yeux; mais il me semble qu'elles s'en servent si bien, que près d'elles l'absence des signes n'est pas du tout sensible.

La mendicité est moins insupportable à Rome qu'à Naples; on y trouve cependant aussi des mendians; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils soient aussi déguenillés, aussi éhontés et aussi criards. J'ai vu dans la rue Condotti un gros homme, à la physionomie riante et heureuse, qui se tient là continuellement, et demande l'aumône en souriant gaiement à ceux qui passent. Il est redevable à cette manière originale et nouvelle, de plusieurs riches présens. Quand on ne lui donne rien, il hausse gaiement les épaules, et dit : *Pazienza,* (patience). On prétend qu'il donne tous les ans un bouquet aux mendians de Rome, et je

l'en crois bien capable, à en juger par son air jovial.

La mendicité, dans la classe la plus élevée, est encore ici plus éhontée qu'à Naples, s'il est possible. Il ne suffit pas que les laquais d'un grand chez lequel on a été présenté viennent le lendemain solliciter un pour boire ; mais aussi lorsqu'un étranger a été admis chez un homme de distinction, et que celui-ci lui a rendu sa visite ; la famille du Romain, c'est-à-dire toute sa valetaille, se présente, et demande de l'argent, en récompense de l'honneur insigne que leur maître a fait à l'étranger. Les domestiques sont payés avec une excessive parcimonie ; leurs gages sont presque fondés entièrement sur le casuel, dont ils doivent, dans la plupart des maisons, rendre compte à sa seigneurie, qui daigne partager avec eux !!! Misérable mendicité !!! Il faut qu'un étranger paie ici les gens des grands seigneurs !!! O quelle avilissante, quelle déshonorante coutume !!!

En Allemagne, on voit bien, par-ci, par-là, quelque chose d'à-peu-près semblable, à l'occasion de l'argent des cartes. A Hambourg, par exemple, on est obligé de payer le dîner auquel on a été invité trois fois plus qu'il ne vaut. Quand donc abolira-t-on des abus aussi révoltans?

Ce qu'un étranger a de mieux à faire à Rome, c'est de vivre seul, et de ne point chercher à être admis dans les sociétés, où il ne trouvera que le jeu et l'ennui; à peine entendra-t-il, et très-rarement, un peu de musique. S'il desire voir la princesse Césarini, qui jouit à Rome d'une réputation de beauté égale à celle de madame Récamier, à Paris, il peut se rendre sur le Cours, c'est là que les dames romaines se promènent tous les jours en voiture pendant quelques heures; les voitures s'arrêtent sur la place *di Popolo*, alors les jeunes gens favorisés s'approchent, grimpent sur le marche-pied pour causer avec les belles, qui

leur sourient d'avance. On peut, pendant cette conversation, jouir tout à son aise du plaisir de passer en revue toutes ces beautés faciles.

Les Romains sont tellement acharnés au jeu de lotto, que je m'étonne qu'il n'y ait pas ici d'église consacrée à sainte Fortune. Cependant le peuple révère cette déesse sous d'autres noms. La populace se rassemble en été, vers le milieu de la nuit, aux environs d'une église dont le nom m'est échappé; là on parle avec beaucoup de vivacité, jusqu'à ce que minuit sonne. Au premier coup de cloche, tout le monde se tait; et, au dernier, la troupe se met en mouvement, et s'avance, en priant, vers la porte de l'église, où chacun, avec une ferme croyance et une dévotion entière, supplie S. Janvier de lui accorder du bonheur au lotto.

A Rome, le vol passe pour un vice, mais l'assassinat n'y est pas considéré comme un crime. On a honte de se trouver avec un voleur; mais on plaint un assassin, on l'appelle *poveretto*, et on se prête à le faire évader. A la vérité, le port d'armes y est défendu, mais on y met beaucoup moins de sévérité qu'à Naples; d'où il résulte que les coups de stilet y sont assez fréquens. Cependant, depuis plusieurs années, il n'y a pas d'exemple qu'aucun étranger ait été assassiné. Les Transtevérins (ceux qui habitent au-delà du Tibre) se distinguent toujours par leur audace téméraire et leur férocité. Il n'y a pas long-temps qu'une troupe de ces gens alla boire hors des portes de Rome. Après avoir bu copieusement, ils se partagèrent en plusieurs bandes, dont l'une rentra de bonne heure à la ville, et s'arrêta dans un café, où elle prit des rafraîchissemens; l'autre bande rentra plus tard, vint dans le même café, et en sortit sans saluer les pre-

miers. Ceux-ci se trouvèrent offensés. Des injures on en vint aux voies de fait, aux coups de pierre, aux coups de couteau ; quelques-uns coururent même à leur habitation pour y prendre des fusils. Plusieurs restèrent morts sur la place; les autres furent griévement blessés. Les sbires n'osèrent pas s'en mêler; seulement, quand tout fut redevenu calme, ils se saisirent des instigateurs de la querelle. L'un d'eux, voyant sa maison entourée par les sbires dans le milieu de la nuit, se mit à la fenêtre, et demanda : « Qui « est là-bas? Les suppôts de la justice, « répondit-on. — Attendez un moment, « je vais descendre ». Il descendit en effet, armé de deux pistolets, avec lesquels il tua un garde, blessa un autre, et tomba lui-même sous les coups. On a beau punir les moindres querelles par l'estrapade, rien ne peut contenir ces méchans hommes. Ce supplice me paraît inhumain ; il consiste à lier les bras, et à les élever en l'air en les

tordant et les faisant sortir de la jointure des épaules ; ce qui disloque si horriblement ces membres, que le plus souvent on en perd l'usage pour le reste de sa vie.

Le jeu, si commun à Naples, et qui consiste à se présenter les doigts, est sévèrement défendu ici, sur-tout la nuit, à cause des querelles qui peuvent en résulter. On dit cependant que les Romains y excellent. Un étranger à qui ils ont vu ouvrir la main quatre ou cinq fois seulement, est certain de perdre toujours avec eux ; car, non-seulement ils observent le nombre de doigts qu'il a coutume de lever, mais ils ont le regard si subtil et si exercé, qu'ils distinguent, au plus léger mouvement des muscles, ceux que leur adversaire va présenter ; alors ils calculent d'après cela, avec une rapidité étonnante, le nombre qu'ils doivent présenter eux-mêmes pour gagner.

Vers les fêtes de Noël, les joueurs de cornemuses arrivent en foule du royaume de Naples, et interrompent à Rome, comme à Naples, le sommeil des étrangers. La veille de ce grand jour, les rues offrent un coup-d'œil riant et agréable. Outre les boutiques de joujoux, qui sont inférieures à celles de Berlin, on voit des magasins de comestibles très-bien garnis, et qui présentent un aspect ravissant, quoique bigarré. Comme il est d'usage que l'Italien le plus pauvre mange un coq-d'inde pendant ces fêtes solemnelles, on en voit des milliers, tout plumés, exposés dans les rues, et qui tiennent presque tous un citron dans le bec. La viande de bœuf et de veau est couverte de lames d'or et d'argent en feuilles, ou ornée de rubans. Des saucisses par centaines sont suspendues, les unes près des autres, en forme de guirlandes, entre lesquelles le ricotta blanc, placé dans des cornets de papier, produit un contraste tout-à-fait piquant. Des ci-

trons, piqués sur la pointe d'une pomme de pin, sont dressés en pyramides. A la place des pins qui décorent les marchés dans le nord, on voit ici des lauriers, aux branches desquels on attache des oranges et des citrons. Au total, cela est fort joli à voir.

Pendant la nuit de Noël, il y a beaucoup de bruit dans les rues. Les paysans des environs se rassemblent, dès le soir, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, dont les belles colonnes blanches sont défigurées par des tapisseries en damas rouge. Des milliers de cierges éclairent cette église magnifique; mais, comme ces paysans viennent quelquefois de très-loin, et que la grand'messe ne commence qu'à minuit, l'ennui gagne ces pauvres diables, ils tombent de fatigue et de sommeil, se renversent les uns les autres, se couchent sur les tombeaux et entre les colonnes; ce qui, au milieu de cette illumination brillante, produit des groupes et des tableaux extrêmement pittoresques; aussi

je connais plusieurs artistes qui ne manquent jamais de passer cette nuit dans l'église, et qui la quittent le matin avec la tête remplie d'idées neuves et piquantes. Il y a encore un autre motif qui attire ici les artistes et ceux qui ne le sont pas ; les plus jolies femmes, riches ou pauvres, viennent à la messe de minuit, afin de relever encore leurs charmes par l'éclat de ces milliers de flambeaux. On peut ici étudier les formes, et nouer des intrigues.

Mais quand le son de la cloche se fait entendre, les paysans se réveillent en sursaut, les belles composent leur maintien, et prennent un air dévôt. L'Enfant-Jésus vient de naître, et on l'expose sur le maître-autel, dans un magnifique berceau d'argent, qui est réellement un chef-d'œuvre. Indépendamment de ce bel ouvrage, cette église possède, dit-on, le véritable berceau où naquit le Rédempteur du monde : je n'ai pas eu l'honneur de le voir, mais, sans le connaître, je lui préfère

bien certainement sa copie d'argent. Il y a tout autour une innombrable quantité de cierges allumés, et de chaque côté quatre hommes de la garde suisse du pape, dont le costume fait voir que l'habit d'Arlequin n'est pas oublié en Italie.

Le premier jour de ces fêtes, on voit dans les églises des crêches entourées de poupées, ce qui représente la naissance du Christ. Je les ai toutes vues; c'est vraiment un enfantillage. J'ai entendu, dans une de ces églises, un jeune homme qui racontait au peuple, en termes ampoulés et avec de grands gestes (mais qui parlait si vîte, qu'on pouvait à peine en comprendre deux mots de suite), l'histoire miraculeuse de la grossesse et de la délivrance de Marie. Il y a cependant une de ces crêches qui se fait remarquer tous les ans, et que l'on ne doit pas oublier de voir comme objet d'art. Elle s'appelle *della Regola*, du nom de la rue dans laquelle on la voit. Un

génie pieux, aidé de contributions pieuses, préside chaque année à sa construction; mais réellement elle est si bien représentée, que le meilleur décorateur ne pourrait pas mieux faire. Le tout est fait avec des planches, du liége et des poupées. En avant, est la fameuse étable avec tout ce qui en dépend, mais qui ne fait pas le moindre effet, à cause de la grande proximité. Au contraire, en portant la vue au-delà de l'étable, on aperçoit de charmans paysages, terminés par des montagnes chargées de villes et de villages; plus loin des chaumières, des pâturages, des champs, des rivières, etc. L'illusion est telle, que, malgré mon excellente vue, je ne pouvois croire qu'elle fût produite par l'art. J'aurais juré que j'étais par une fenêtre, d'où je découvrais une campagne ouverte, réellement bornée par des montagnes, et que l'habile mécanicien avait profité de ce lointain pour le faire servir de fond à son tableau. L'artiste, flatté de

mon étonnement, me conduisit sur le toit, et je vis avec combien peu de frais et de place cet enchantement était produit. Le torrent qui me paraissait liquide une minute auparavant, n'était qu'une planche peinte et posée obliquement. Il en était de même des montagnes, qui semblaient être éloignées de plusieurs milles, et qui se trouvaient à deux pas de moi, et appuyées contre une cheminée. C'est un zèle pieux qui a seul engagé l'artiste à créer ce chef-d'œuvre; car il n'en coûte rien pour l'entrée; la garde même, qui nous fit faire place à travers la foule du peuple qui obstruait le passage, refusa le don gratuit que nous voulûmes lui faire; elle nous invita seulement à ôter nos chapeaux.

Le mont *Testaccio* est formé, à ce qu'on prétend, de tous les tessons que, même du temps des Tarquins, les potiers des environs étaient obligés de porter sur le même tas, afin de ne pas salir

les eaux du fleuve. Il est difficile de concevoir comment on a pu élever une montagne aussi considérable, seulement avec des morceaux de terre; cependant le fait est vrai, n'importe de quelle manière il est arrivé. Cette montagne est devenue une curiosité physique, par rapport à la fraîcheur extraordinaire que l'on y sent pendant l'été, et qui est produite, selon toute apparence, par l'air qui s'insinue à travers tous les tessons. Les caves y sont excellentes; aussi, pendant le mois d'octobre, on s'y rend en foule pour boire du vin frais. On y voit des tables en grand nombre, dressées sous les arbres, et entourées de joyeux biberons. Le long du Tibre, on danse la *saltarella*. A la nuit tombante, ceux qui aiment la tranquillité reprennent le chemin de la ville, car alors la confusion augmente et les coups de stilet ne sont pas rares.

Le cimetière des protestans n'est séparé du mont *Testaccio* que par une prairie plantée d'arbres.

La veille de la fête des Rois est célébrée aussi gaiement, par les Romains, que la veille de Noël l'est dans la haute Saxe. Les boutiques de comestibles et de joujoux sont de même très-joliment arrangées, et présidées par une espèce d'épouvantail, propre à effrayer les enfans. Tantôt c'est une poupée avec un masque hideux, et les yeux étincelans; tantôt c'est un homme vivant, masqué, et qui fait toutes sortes de farces. Une autre plaisanterie très-singulière, dont je voudrais bien connaître l'origine, consiste à remplir des bas avec des oranges et autres fruits. Des amans offrent en présent à leurs maîtresses de ces bas ainsi remplis, et qui ne m'ont pas même paru être neufs. Les confiseurs le disputent à ceux de Berlin dans l'élégance et l'arrangement de leurs boutiques, et les surpassent assez souvent, sur-tout dans le choix des sujets qu'ils représentent. A Berlin, on ne voit le plus souvent, en sucre, que des scènes de la *Nymphe du Danube*, ou autre chose semblable; ici,

on voit l'*Incendie de Troie*, la *Mort de Marc-Antoine*, la *Découverte de l'Amérique*, etc., et autres sujets toujours nobles et sublimes, qui occupent un espace de dix à douze pas en longueur, sur deux de largeur, dont la scène est bien peinte, bien éclairée et bien décorée; dont les petites figures, pour la plupart très-bien dessinées, et toujours mises en action, sont toutes parfaitement groupées et placées d'une manière ingénieuse. Que l'on s'imagine quel brouhaha, quel tapage il se fait autour de ces boutiques. Les gens du grand monde viennent aussi voir toutes ces sucreries; mais ils y viennent en voiture, et paroissent s'inquiéter fort peu du peuple qui circule dans les rues en nombre prodigieux, ce qui occasionne souvent une presse dangereuse. Moi-même j'ai fait la même sottise; mais j'avoue que, si j'étois gouverneur de Rome, je ne le souffrirais pas.

L'habitant du nord, qui est accoutumé à un éternel courant d'air, s'étonne

de voir dans les rues de Rome des milliers de lampions qui ne sont abrités par rien, et dont aucun n'est éteint par le vent.

La place d'Espagne, sur laquelle je demeurais, est, en vertu d'une ancienne coutume, sous la police de l'ambassadeur de cette puissance, qui y a son palais. Celui qui a le bonheur de posséder son amitié peut impunément se livrer sur cette place à la débauche la plus honteuse, assassiner même, s'il le veut, enfin, s'abandonner à tous les crimes possibles, sans craindre d'être arrêté; les sbires n'osent mettre la main sur lui, il se moque d'eux, et brave effrontément les menaces des suppôts de la justice. Quand même l'ambassadeur refuse de protéger un criminel, ce joli arrangement donne toujours à celui-ci assez de temps pour qu'il puisse songer à la retraite; car il faut que le rapport des employés de la police passe à la police, qui le remet au gouverneur, qui le sou-

met au ministre d'état, lequel écrit à ce sujet à l'ambassadeur d'Espagne, qui doit lui répondre. On conçoit facilement que, pendant ces allées et venues, le meurtrier a le temps de s'échapper à son aise. Un malheureux fut assassiné en cet endroit, il y a environ deux ans; il mourut sur la place, et son cadavre demeura depuis le matin jusqu'au soir sur le pavé, en attendant que toutes ces insipides formalités eussent permis de l'enlever.

Les filles de joie n'osent faire leur commerce nulle part que là. Comme elles sont également sous la protection de l'Espagne, elles habitent toutes aux environs du palais de l'ambassadeur; aussi la place en fourmille aussitôt qu'il fait nuit. Il est réellement très-comique, mais en même temps de la dernière indécence, de voir le grave Espagnol s'établir le premier défenseur de ces viles prostituées.

Le ministre de l'empereur avait autrefois le même droit sur la place Véni-

tienne ; mais son gouvernement, plus sage, y a renoncé depuis long-temps. N'est-il pas absurde de permettre à des puissances étrangères d'exercer leur propre jurisdiction dans une ville comme celle-ci, et de couvrir de leur inviolabilité le vice et le crime ?

Pie VI a supprimé beaucoup de soi-disant asyles, que les assassins trouvaient dedans et devant les églises, aussi depuis cette époque les meurtres sont devenus infiniment plus rares. Des patrouilles à cheval parcourent la ville depuis le matin jusqu'au soir, pendant les jours de fêtes ; mais cela n'a pas empêché que le jour de l'an, deux hommes n'aient été assassinés près la fontaine de Trevi. « Quand le vin est bon, disent « les Romains, les meurtres sont plus « fréquens. »

A toutes ces horreurs s'allie naturellement une dévotion excessive, et une vénération profonde pour le catholicisme. Avant de commettre un crime,

le meurtrier entend une messe ; quand le coup est fait il va se confesser, et tout est dit, il se croit absous. Pourvu que l'on paie beaucoup de messes au clergé romain, on peut faire tout ce que l'on veut. Le seul crime réputé capital dans cet état est de négliger la messe, aussi le *Manuel des Postes* commence-t-il par l'avis suivant, en forme d'exhortation : « Avant de se mettre en route, le « voyageur doit se confesser, commu- « nier, et se faire dire la messe des morts. « Le jour de son départ il doit entendre « la messe le matin, alors il suffira « qu'avant de monter à cheval ou en « voiture, ou de commencer la route à « pied, il récite un psaume, un cha- « pelet, ou telle autre prière que Dieu « lui inspirera. Enfin, qu'il dise en « chemin, avec un cœur contrit, son « *Confiteor* et l'oraison suivante ». Là, se trouve une longue prière latine, dans laquelle on supplie l'ange Raphaël d'accompagner le voyageur. Vient ensuite le cantique de Zacharie, et un

long *Oremus*, également en latin, dans lequel on rappelle à Dieu qu'il a fait traverser la mer Rouge à pied sec aux Israëlites ; qu'il a dirigé les trois rois de l'orient vers la crêche ; qu'il a fait sortir Abraham de la Chaldée, et on le prie de tenir lieu, au voyageur, de parasol pendant l'été, de parapluie dans les orages, de manteau pendant l'hiver, de guide dans les déserts, de bâton dans les chemins périlleux, et enfin de port dans le naufrage.

Indépendamment de ces platitudes, ce *Manuel de Poste* est le plus mauvais, le plus misérable de toute l'Europe, car à peine indique-t-il juste quelques stations ; il est du reste rempli d'avis et d'observations concernant les pays étrangers, le tout rédigé de la manière du monde la plus ridicule ; j'en donne pour exemple ce qu'on y lit sur les monnaies russes. « On frappe dans ce pays une monnaie « d'argent de forme ovale, et que l'on « nomme *copia* (il a sûrement voulu « dire copeck), dont il faut soixante-

« quatre pour un écu d'Allemagne. Une « autre monnaie s'appelle *denga*, quatre « valent une *copia*; dix *copia* valent une « *geuina* ». Quel Russe reconnaîtrait là la monnaie de son pays? — Il est dit plus loin, que les écus d'Allemagne ont cours à Moscow, ce qui est faux. — « En Allemagne, lit-on dans un autre « endroit, il n'y a qu'une espèce de « monnaie d'or, connue sous le nom « de *ducats de Hongrie*, et point d'au- « tres pièces d'argent que les écus, les « florins et les fufenzini ». (Je pense qu'il veut entendre par là les pièces de quinze.)

On croit généralement que la vie est plus chère à Rome qu'à Naples; j'ai précisément trouvé le contraire, quoique j'aie habité l'auberge la plus renommée et la plus courue. Les logemens sont d'un tiers meilleur marché à Rome: il en est de même des voitures. La table est à-peu-près du même prix dans les deux villes. Les valets de louage sont

des fripons ici comme là. Les objets de luxe sont plus chers à Rome, et ne sont pas, en général, d'un aussi bon goût qu'à Naples. A Rome on se procure plus facilement, et à meilleur prix, du vin ordinaire, passablement bon, car on ne paie l'excellent vin de Florence que huit gros la bouteille (à-peu-près trente sous). Les légumes y ont beaucoup de saveur. Je n'ai mangé nulle part des choux, des broccolis, du choux-rave, et sur-tout des oignons, aussi délicieux. Le pain pourrait être meilleur. On fait venir le macaroni de Naples, parce qu'on prétend que nulle part on ne le fait aussi bien; cependant toutes les fabriques ne sont pas également bonnes; j'en ai trouvé souvent qui était graveleux. On y voit les mêmes espèces de poissons de mer, et en très-grande abondance; seulement il n'est pas aussi frais, parce qu'on le tire des ports voisins. De toutes les viandes la volaille est celle que l'on préfère; mais on n'y mange point d'oies. On rape ordinairement du

fromage sur la soupe. Le fameux fromage de fleurs (*caseo di fiore*) est, n'en déplaise à son joli nom, un mets très-insipide. Quand il est frais il ressemble à du fromage de chèvre; il se peut qu'il devienne meilleur en vieillissant. Sans contredit, le meilleur fromage de l'Italie, et peut-être de l'Europe, est le *Strachino* de Milan. Le sucre et le café sont fort chers. Une livre de café coûte dix-huit gros (plus de trois francs). Je payais tous les jours un écu et demi (plus de six francs) pour trois tasses de café avec quelques tartines.

C'est une opinion généralement répandue dans le nord, et j'ai cru moi-même que les anciens Romains possédaient un secret particulier pour faire le mortier, et que c'est à cela sur-tout que l'on devait attribuer l'extrême solidité des monumens construits par eux. On pense aussi que ce secret est perdu depuis long-temps; mais c'est une erreur. Les Romains faisaient le mortier de la

même manière que nous, mais leur sable est d'une qualité très-supérieure au nôtre. Dans le nord, il faut garantir les nouveaux murs de l'humidité; ici, c'est précisément le contraire. Pour donner à une muraille la plus grande solidité, on l'arrose très-souvent; alors, elle ne forme plus, pour ainsi dire, qu'une seule pierre. Aussi quand elle se dégrade, elle ne tombe pas par petits morceaux, mais par pans, comme un quartier de roche. C'est pour cela qu'on exporte très-loin ce sable, dont on leste les vaisseaux. Les anciens Romains possédaient à la vérité l'art presque merveilleux, et qui est tout-à-fait oublié aujourd'hui, de bâtir avec des pierres carrées, ajustées les unes auprès des autres, sans mortier. Quelques connaisseurs prétendent que non-seulement ces pierres étaient taillées, mais qu'on leur donnait une espece de poli, pour rendre leur adhérence plus parfaite.

Qu'aucun voyageur ne néglige d'assister à une parade de la garde du Pape, car il est réellement impossible de rien voir de plus plaisant en ce genre. Environ trois cents hommes, vêtus de sarreaux jaunes, et rangés comme il leur plaît, se placent vis-à-vis de la colonne Antonine; ils ont des fusils, qu'ils portent aussi comme bon leur semble. Les musiciens essaient leurs instrumens, chacun joue l'air qui lui convient. Les officiers se promènent sur la place, tous sont vêtus à leur fantaisie. Parmi ceux qui sont de service, l'un est en uniforme, l'autre en redingote; l'un porte son sabre par-dessus son habit, l'autre par-dessous: les uns sont en bottes, les autres en guêtres; l'adjudant avait des pantalons, des bas blancs, et des souliers avec des boucles d'argent. Enfin l'exercice commence, c'est-à-dire que ces trois cents hommes brandillent leurs fusils à tort et à travers, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. C'est bien pis quand on marche; réellement c'est à faire pitié. On ne voit

pas deux pieds se lever en même temps; chaque rang courbé, l'un en avant, l'autre en arrière, présente un spectacle vraiment comique. En outre, les musiciens et les soldats semblent se disputer à qui rompra mieux la mesure. Il est fort heureux qu'il n'y ait sur cette colonne qu'un saint qui ne connaît rien aux marches ni aux évolutions militaires, car si le brave Antonin y était encore, il aurait depuis long-temps jeté la colonne sur la tête de ces piteux soldats.

A tous les tyrans futurs qui liront mon livre.

Je leur donne avis qu'à Rome et dans toute la contrée environnante, le jurement le plus effroyable, la plus affreuse imprécation dont on se serve, consiste dans ces mots : *per il corpo di Nerone!* (par le corps de Néron).

J'ai vu mille fois la sainte Vierge représentée debout sur un croissant; chaque fois j'ai demandé ce que cela signifie, et chaque fois on m'a répondu que c'est le symbole de la chasteté. Mais pourquoi le croissant est-il le symbole de la chasteté? c'est ce que personne n'a pu me dire. J'ai cherché d'après cela à me créer une supposition, et je pense que les chrétiens, peu riches en inventions, ont, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, emprunté aux païens la demi-lune de la chaste Diane. Mais pour indiquer le triomphe du christianisme, ils l'ont placée sous les pieds de la Vierge, après l'avoir ôtée de dessus la tête de la divinité païenne.

Que celui qui en sait davantage veuille bien me l'apprendre.

L'arc de triomphe de Constantin est entièrement déterré, et lorsque je suis parti, on travaillait déja à l'entourer d'une balustrade et d'un mur, comme

on l'a fait pour celui de Septime-Sévère. On a nettoyé quelques colonnes pour savoir avec quoi elles étaient faites, c'est du *giallo antico*. En général, on s'accorde à dire ici que la peine qu'on a prise de déterrer ce monument est à-peu-près perdue.

On voit dans le palais Spada une statue colossale de Pompée ; c'est la même près de laquelle Jules César fut assassiné. Pendant le séjour des Français à Rome, ils s'avisèrent de faire jouer, sur l'un des grands théâtres, la *Mort de César* de Voltaire, et pour rendre l'illusion plus complète, ils firent transporter, à force de bras, cette statue sur la scène. On se plaint, et avec raison, de ce qu'elle a beaucoup souffert dans cette promenade.

L'imprimerie de la propagande, à Rome, se vante de posséder l'alphabet

de toutes les langues connues; à l'appui de cette prétention, elle vend un livre qui contient, à ce qu'elle dit, les preuves de ce qu'elle avance. Mais si toutes les preuves qu'elle donne sont aussi mauvaises que l'alphabet allemand (qu'il est cependant très-facile de se procurer), elle n'aura pas grand succès. Un savant Danois qui réside à Rome, a eu dernièrement toutes les peines du monde à faire imprimer un ouvrage dans la langue des Cophtes, il lui a fallu corriger jusqu'à vingt fois la même chose avant d'obtenir un résultat passable. Cette prétendue richesse de langues n'est donc qu'une fanfaronnade à laquelle on ne doit point ajouter foi.

CHAPITRE CXII.

Miracle récemment arrivé à Rome.

Il existe à Rome une église dont je n'ai pas encore parlé, et que l'on nomme *Santa Maria in Cosmedin.* Elle a été bâtie, dit-on, en l'an 271, et était connue alors sous le nom de *Bocca della Verita* (Bouche de la Vérité), parce qu'on avait placé dans le vestibule un grand masque rond avec une bouche énorme. On assure que les Romains étaient autrefois dans l'usage de mettre leur main dans cette bouche pour augmenter encore la validité des sermens qu'ils avaient faits, et quand ils étaient parjures ou avaient l'intention de le devenir, la bouche se fermait, et leur coupait la main. Elle ne mord plus personne aujourd'hui, mais cette église possède une image miraculeuse de la Vierge, et qui est, dit-on, de la plus

haute antiquité. C'est une figure noire peinte sur un fond d'or. On dit que c'est un chef-d'œuvre à mettre au-dessus de tout ce qui a été produit par les hommes. C'est du moins ce qu'ont attesté par écrit, il y a cent ans, deux grands peintres, Ghezzi et Lamberti; aussi les prêtres soutiennent-ils que ce portrait à été peint du vivant de la sainte Vierge, ou qu'elle est apparue à quelque artiste saint, tel que S. Luc, qui l'a dessinée d'après nature. L'inscription qu'on lit au-dessus est évidemment moderne, mais les prêtres se tirent d'affaire en disant qu'elle a été faite long-temps après. On dit que ce trésor a échappé à la terrible iconomachie qui a eu lieu dans tout l'orient, et qu'il a été, par suite, transporté à Rome, où il a fait une quantité de miracles, et est demeuré intact, malgré les inondations et les tremblemens de terre. On cite comme un événement miraculeux ce qui est arrivé le 5 juin 1672. On avait oublié d'ouvrir, selon l'usage établi pour toutes

les grandes fêtes, la porte de la petite armoire dans laquelle est renfermée cette image ; mais lorsqu'on chanta le *Gloria in excelsis*, et qu'on en fut à ces mots : *adoramus te*, la Madone se souvint qu'elle avait un rôle à jouer ce jour là ; tout-à-coup les portes de l'armoire s'ouvrirent avec un grand fracas, à telles enseignes qu'elles renversèrent deux vases remplis de fleurs qu'on avait placés en devant pour fêter la soi-disant Vierge. Un saint effroi s'empara de l'assemblée, et les prêtres ne manquèrent pas de dresser et de publier la relation de ce grand miracle. Depuis lors, la Madone noire, un peu courroucée, a bien employé son intercession auprès de Dieu en faveur des fidèles, mais elle n'a plus daigné faire de ces miracles fameux qui commandent l'admiration, et qui sur-tout sont d'une aussi grande utilité que celui dont je viens de parler.

Voulez-vous savoir ce qu'elle a fait en 1802, au commencement du siècle le plus éclairé ? Le voici. Une religieuse,

Annunziata Marcelli, âgée de vingt-sept ans, tomba dangereusement malade au mois de septembre; elle avait un ulcère à la poitrine, une toux violente, un crachement de sang, etc., enfin elle était dans un état tellement désespéré, que les médecins l'avaient abandonnée, après lui avoir fait administrer le saint viatique. Son confesseur lui donne une image de la sainte Vierge *in cosmedin;* elle l'applique, en guise d'emplâtre, sur sa poitrine. Mais n'en éprouvant aucun soulagement, elle fait revenir ce même confesseur, le 17 mars 1803, et le prie de lui apporter un peu d'huile de la lampe qui brûle toujours devant cette précieuse relique. A l'instant même elle éprouve par tout le corps une commotion extraordinaire. Le 19 mars on lui apporte l'huile; elle en frotte l'endroit malade, et met l'image par-dessus. D'abord elle ressent les mêmes douleurs qu'auparavant, le vomissement continue même; mais enfin elle s'endort légèrement, et pendant son sommeil la sainte

Vierge lui apparaît au pied de son lit, et dans la même attitude qu'on la représente à l'église. Touchée par la prière fervente de la malade, Marie pose la main sur son enflure, et, admirez!... soudain la malade ouvre les yeux, se jette à bas du lit, se prosterne contre terre, reste trois quarts-d'heure en extase, et se trouve tout-à-fait bien en revenant à elle. Le même jour, 20 mars au matin, cette femme, qui pouvait à peine se mouvoir la veille, va d'un pas ferme et assuré à l'église de sa libératrice, pour lui rendre ses actions de grace; elle reste agenouillée pendant plusieurs heures, sans en être incommodée le moins du monde. Puis elle revient à pied à son couvent, où elle mange avec un appétit dévorant les mets accoutumés, et remplit toutes ses fonctions comme si elle n'avait jamais ressenti le moindre mal. Le lendemain, elle va visiter le cardinal protecteur de son couvent, et parcourt encore plusieurs églises sans ressentir la plus légère incommodité. Enfin

sa santé s'est améliorée au point que la chère sœur est aujourd'hui d'un embonpoint presque effrayant.

Cette histoire miraculeuse est attestée, 1° par la religieuse elle-même; 2° par la supérieure et ses ouailles, qui toutes ont soigné la malade; 3° par le directeur; 4° enfin par deux médecins savans et renommés. Le gouvernement a permis que le tout fût imprimé sur d'assez vilain papier, et orné d'une mauvaise gravure en bois, représentant la nonne, gisante dans son lit, au moment où la Madone applique la main sur son mal, en guise d'emplâtre. C'est de cette relation édifiante que j'ai extrait ce qu'on vient de lire.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans tout cela est sans contredit le témoignage des deux médecins, dont le premier se nomme Buciolotti, et l'autre Morichini, qui est en outre professeur de chimie, et du chirurgien nommé Deci. Voici comme ils racontent ce fait : « La « nonne, douée d'un tempérament

« phlegmatique et mélancolique, eut,
« dans le mois de septembre 1802, un
« vomissement tellement fort, que nous
« ne pûmes ordonner le quinquina ;
« d'où il resulta que la fièvre résista à
« tous les remèdes toniques et anodins que
« nous administrâmes, et dans lesquels
« entrait de l'opium, appliqué tant in-
« térieurement qu'extérieurement. En-
« fin la fièvre céda ; mais bientôt après
« il se manifesta, au côté gauche de l'épi-
« gastre, une enflure qui augmenta con-
« tinuellement, et devint extrêmement
« douloureuse au toucher. La peau ne
« changea point de couleur, et tout an-
« nonçait que le siége de l'ulcère était
« dans les intestins. Tous les émolliens
« possibles furent employés, mais sans
« effet, de même que les gommes, sels
« et savons, qui furent administrés in-
« térieurement ; mais, attendu que ces
« remèdes provoquaient encore le vo-
« missement avec plus de violence, il
« s'y mêla un sang noir et écumeux,
« ce qui mit la malade dans un état tel-

« lement critique, qu'on résolut enfin « de ne plus prescrire aucun remède. « Vers le soir, il survenait une toux sèche « et opiniâtre, accompagnée d'une grosse « fièvre ; la malade s'affaiblissait de plus « en plus : tout semblait annoncer sa « destruction prochaine ; l'enflure n'a- « vait pas changé. La malade se trou- « vait encore dans cet état le 19 mars « au matin ; mais le 21 !... quel chan- « gement merveilleux et inattendu !... « Il ne restait plus aucune trace de l'en- « flure, la toux avait cessé, le vomis- « sement s'était arrêté, la malade avait « recouvré toutes ses forces. Elle pou- « vait faire un long trajet à pied, mon- « ter et descendre les escaliers sans se- « cours et sans fatigue aucune ». Ces habiles docteurs terminent en disant « que malgré les recherches et les obser- « vations les plus scrupuleuses, ils n'ont « pu découvrir la moindre trace d'une « crise opérée soit par les urines, soit par « les selles, soit par les règles, d'où il « s'ensuit évidemment que cette guérison

« subite ne doit et ne peut en aucune « manière être attribuée à un moyen « naturel, mais seulement à l'interces- « sion de la sainte Vierge. »

On s'imagine bien que les prêtres de cette église n'ont pas manqué de tirer parti de ce prétendu miracle. Les fidèles crédules accoururent en foule. Pendant trois jours on célébra des services solemnels; enfin, le troisième jour, sa sainteté, accompagnée de vingt cardinaux, daigna officier pontificalement, et donner la bénédiction dans cette église.

Un prêtre composa sur-le-champ un petit livre, intitulé : *Notizie historiche, dell' antichissima e Miraculosa Immagine*, etc. Je l'ai sous les yeux, et vais en transcrire la dernière phrase. « De- « puis cette époque, l'image miraculeuse « est exposée à la vénération publique; « elle est visitée, louée et adorée à cha- « que instant du jour et de la nuit par « des milliers de fidèles, qui se confes- « sent, communient, font dire des mes- « ses, achètent la petite image, et cher-

« chent à se procurer un peu d'huile de
« la lampe qui brûle toujours devant la
« Vierge sainte, et en cela ils font bien,
« car on trouve ici une source intaris-
« sable de bienfaits corporels et spiri-
« tuels, que Dieu puisse laisser couler
« ainsi (dans notre bourse) jusqu'à
« l'éternité ! *Amen.* »

CHAPITRE CXIII.

Entre Rome et Bologne.

Je repassai par la même porte par laquelle, trois mois auparavant, j'étais entré pour la première fois dans Rome, avec la plus vive émotion; mais cette fois mon cœur était soulagé. J'étais satisfait de tourner le dos à cette capitale du monde. Je traversai le pont Milvius, aujourd'hui *Ponte-Molle*, qui fut détruit dans une grande bataille de Constantin contre le tyran Maxence, et qu'un pape fit rebâtir ensuite. Une vieille tour rappelle le souvenir de Bélisaire, qui la fit construire pour défendre le passage du Tibre contre les Goths: c'est de là que Maxence se jeta dans le fleuve, et termina sa vie, dont les actions furent peut-être peintes avec des couleurs trop noires par les chrétiens. De là on suit

la voie Flaminienne, au bord de laquelle on voyait jadis un grand nombre de mausolées superbes.

CHAPITRE CXIV.

Citta Castellana.

C'EST une misérable ville qui n'est intéressante que par les souvenirs de l'antiquité qu'elle rappelle. C'est-là qu'était autrefois la ville de Véies ; c'est le lieu qu'habitaient les Véiens, dont les actions seraient peut-être aussi célèbres que celles des Romains, s'ils avaient eu, comme eux, des historiens pour les transmettre à la postérité. Ils combattirent les Romains pendant trois siècles pour conserver leur liberté. C'est devant leurs murailles que succombèrent les trois cents nobles Fabiens, qui sortirent seuls de Rome pour illustrer leur race par une grande action. Furius Camillus soumit à la fin ce peuple guerrier. Leurs descendans sont aujourd'hui (suivant le dire de Folkmann) de misérables mendians qui habitent des

cavernes. Probablement ils auront bâti depuis son voyage des maisons, qui, à la vérité, ne sont que de mauvaises huttes, mais qui ne ressemblent nullement à des cavernes.

CHAPITRE CXV.

Narni.

CETTE ville est dans une situation romantique, sur le revers d'une haute montagne. Un peu avant d'y arriver, on passe au bord d'un précipice, qui présente à la vue des pointes de rochers nus et hérissés, qui paraissent être l'entrée d'une caverne tellement obscure et profonde, que je m'étonne que les anciens n'aient pas placé là l'entrée de leur enfer. Un Orphée qui paraîtrait au milieu de ces rochers semblerait en effet vouloir pénétrer dans le sombre royaume de Pluton. Les anciens habitans de Narni étaient un peuple vaillant et déterminé. Les Romains eurent beaucoup de peine à conquérir leur montagne; ils affamèrent la ville; alors ces braves immolèrent leurs femmes, leurs enfans, et se tuèrent ensuite eux-mêmes, de manière

que les vainqueurs n'entrèrent qu'en frémissant dans cette cité déserte, où ils ne trouvèrent que des cadavres. C'est pour cela qu'on nomme cette ville *Nequinum*, (de *nequitia hominum*, méchanceté des hommes). Si un pareil fait s'était passé dans une ville des Romains, leurs historiens n'auraient pas manqué de l'élever jusqu'aux nues.

Près de Narni, mais en deçà de la ville, on voit les ruines d'un pont bâti par Auguste, pour réunir deux montagnes, et rendre la route de Dérugra plus courte et plus commode. On ne peut aller là qu'à pied, et par un chemin extrêmement difficile. Je ne conseille à aucune dame de se laisser entraîner par la curiosité; car il n'y a rien à y voir. Il n'y a plus qu'une seule grande arche sur la rive droite, les restes d'une autre sur la rive gauche, et les débris d'une ou deux autres au milieu du torrent. Ce pont était construit en pierres carrées: ce devait être un ouvrage magnifique. — On va d'ici à Terni, en suivant une vallée agréable.

Quelques voyageurs prétendent qu'on y fauche l'herbe une fois l'année; mais je n'en crois rien, par la raison qu'il n'y a point d'herbe. On ne voit d'ici à Terni que des champs de bled, bordés de mûriers et de treilles de raisin. Cet aspect est très-monotone. Cela pouvait être différent du temps de Pline; car c'est lui que l'on prend pour garant de toutes ces assertions.

CHAPITRE CXVI.

Terni.

TERNI est la patrie de Tacite, et le lieu où s'opère une merveille de la nature. Les cascatelles de Tivoli sont agréables ; mais la chute d'eau de Terni offre un spectacle grand et majestueux. Ailleurs, Tacite aurait peut-être été un poète ; ici, il a dû être historien, et son style a dû être simple, énergique, fort comme ces rochers. Ce serait peut-être ici le cas de faire plusieurs remarques sur l'influence qu'ont les premières impressions qu'éprouve un écrivain sur le choix des objets auxquels il consacre pour toujours sa plume ; cela me conduirait peut-être à une digression intéressante, mais non pas à la chute d'eau de Terni, ou du moins cela ne m'y conduirait que par un détour que je veux épargner au lecteur. A peine

descendu de voiture, je demandai des chevaux de poste; car il y a bien encore un mille d'Allemagne pour arriver à cette cascade. On peut y aller à cheval ou dans un petit cabriolet à deux roues, dans lequel deux personnes peuvent être assises, si cela leur convient; car on est si serré et si souvent jeté l'un contre l'autre, que deux personnes qui seraient ennemies devraient, ou se pardonner mutuellement, ou se battre. Au contraire, je souhaiterais à un amant d'avoir le bonheur de faire cette route avec sa belle maîtresse; elle serait perdue. Nous traversâmes d'abord une forêt d'oliviers, dont on recueillait alors les fruits mûrs (nous étions au milieu du mois de janvier); elle était par conséquent remplie d'hommes qui travaillaient. Au bout de cette forêt, nous arrivâmes à un village appelé *Papinia*, près duquel on aperçoit une montagne élevée. Vers le sommet de cette montagne, nous vîmes de loin un petit sentier qui ne nous parut praticable que

pour les gens de pied; mais le postillon nous consola, en nous assurant qu'il conduisait journellement du monde par ce chemin étroit dans sa voiture légère. Nous le trouvâmes effectivement plus large et plus commode qu'il ne nous avait paru dans le lointain. On n'évite cependant de tomber dans le précipice qu'au moyen de quelques mauvais murs construits dans quelques endroits; mais on ne se fait pas d'idée de la manière ferme et sûre avec laquelle les chevaux parcourent ces chemins. Nous rencontrâmes une foule de paysans à cheval, qui passaient tout près du précipice, et qui, pendant un espace, peut-être de trois cents toises, étaient tellement sur le bord, qu'il n'y avait pas l'épaisseur d'un brin de paille entre eux et l'abyme, et cependant ces hommes continuaient leur route avec autant de sécurité et d'indifférence que s'ils se fussent promenés dans un parc. Ils auraient pu très-aisément passer dans le milieu de la route; mais ils n'y faisaient pas même atten-

tion, et ne soutenoient seulement pas leurs chevaux, qui paraissaient choisir de préférence l'endroit où le chemin était le plus dangereux. O pouvoir de l'habitude ! le courage ne va pas plus loin que la connaissance du danger. Enfin, nous avons franchi la montagne escarpée, et nous nous trouvons dans une plaine assez étendue, qui fut témoin, il il y a cinq ans, d'un combat non sanglant, entre les Français et les Napolitains. Les premiers n'étaient que de huit cents, et les derniers au nombre de quatre mille ; cependant ils prirent la fuite, comme par-tout ailleurs, sans redouter l'ombre irritée de Tacite. Les gens du pays croient que ce fut une trahison, parce que le général napolitain avait fait quelque temps auparavant une convention avec les Français ; mais je crois plutôt que c'est la nature qui a trahi les Napolitains, en ne mettant pas la moindre étincelle de courage dans leurs corps robustes. Autrefois cet emplacement était orné de vignes ; mais les

Français les ont arrachées pour placer leur petit camp. D'ici, nous continuâmes notre chemin par différens détours entre des bosquets de lauriers et un terrain humide ; car, quoique la cascade soit encore éloignée d'un quart de lieue, sa vapeur vient jusqu'ici. Nous entendions déja depuis une heure le bruit de sa chute. Je conseille à tout voyageur qui ira voir cette cascade de dire à son guide de le conduire sans faire aucun détour à la petite maison appelée *Casin*, qui est bâtie vis-à-vis, sur la pointe d'un rocher isolé; car ces maudits conducteurs veulent toujours avoir beaucoup de choses à vous montrer : ils font donc voir aux étrangers une partie de la cascade, tantôt ici, tantôt là; et non-seulement ils ennuient le voyageur, mais ils affaiblissent encore l'effet total de la perspective. Il faisait une belle journée ; mais le temps était des plus froids qu'on puisse avoir en Italie; il avait même un peu gelé, et la vapeur de la cascade tombant à terre était

devenue de la glace ; de sorte qu'on ne pouvait marcher qu'avec beaucoup de peine et de danger. Le danger à part, notre marche était très-comique ; car nos deux conducteurs étaient obligés d'étendre leurs manteaux devant nous, sur le chemin, qui était comme un miroir, afin que nous puissions avancer d'un pas assuré. Etions-nous arrivés à l'extrémité des deux manteaux, il fallait nous arrêter jusqu'à ce que l'on eût reporté en avant le premier manteau ; ainsi de suite. Enfin, nous atteignîmes le but ; nous nous arrêtâmes dans une petite maison ouverte de tous côtés, ayant de l'eau jusqu'à la cheville, et pénétrés jusqu'aux os par le brouillard épais de la cascade ; mais qui pourrait penser ici, dans les dix premières minutes qu'on s'y trouve, à quelque gêne que ce soit ! et qui pourrait se résoudre à entreprendre de donner la description de ce spectacle, vingt-quatre heures après en avoir été le témoin ! Le Velino tout entier se précipite d'une hauteur

de deux cents pieds, sur des pointes de rochers ; il est impossible de décrire ou de peindre cette chute d'eau. L'œil fixé sur cet objet, on regarde, on n'entend rien ; la place que l'on occupe tremble sans cesse ; la crainte saisit le spectateur, et le fait trembler lui-même. Un spectacle unique et charmant attache le curieux dans cet endroit : il y voit l'arc-en-ciel ; mais non, ce n'est point un arc, c'est un cercle tout entier. Oui, réellement on voit un cercle presque entier briller des couleurs de l'arc-en-ciel sur la chute d'eau. Il y manque tout au plus un segment d'un douzième à sa base : c'est comme un enchantement. On est tellement habitué à ne voir qu'un demi-cercle, même dans les plus beaux arcs-en-ciel, qu'on ne revient pas de l'étonnement qu'inspire la vue de celui-ci. Et quelles couleurs ! Iris n'a jamais peint le firmament de cette manière ; toutes ces couleurs sont brûlantes ; c'est un feu d'artifice au milieu de l'eau, et la nature semble se

plaire à surprendre nos faibles esprits par de nouveaux enchantemens ; elle fait paraître tout-à-coup de nouveaux cercles à droite et à gauche : on en voit jusqu'à quatre à-la-fois, et ceux de côté sont encore coloriés aussi vivement que le plus bel arc-en-ciel ordinaire. Vraiment, la cascade de Terni est belle ; mais l'arc-en-ciel de Terni est infiniment plus beau ; et si je pouvais jamais me persuader que ce météore fût un signe d'alliance entre Dieu et les hommes, ce serait à coup-sûr en cet endroit. J'ai quitté ce lieu, pénétré du plus vif enthousiasme ; tant que je vivrai, j'en conserverai un souvenir enchanteur. C'est le troisième objet en Italie qui ne s'effacera pas de ma mémoire ; le Vésuve vomissant des flammes ; Pompéia ressuscitée, et l'arc-en-ciel de Terni. Celui qui ne verrait pas autre chose de l'Italie, serait satisfait de ce qu'il y aurait vu. — Je conseillerai au voyageur de se pourvoir d'un parapluie ; car autrement il sera mouillé jusqu'aux os,

dans un espace d'une demi-lieue à-peu-près, quoiqu'il fasse le plus beau temps du monde. — De cet endroit, nous allâmes à pied jusqu'au haut de la montagne, pour y jouir de la plus belle vue possible. Mais nos jouissances furent diminuées par les récits de notre guide; c'était un pauvre homme de Papinia, qui gagnait péniblement sa vie à faire ce métier, ou à faire la récolte des olives, ou bien à travailler à la vigne pour autrui. D'après ce qu'il nous dit, tous les habitans de ce village sont aussi pauvres que lui.

On prétend avoir découvert à Terni les restes d'un temple du Soleil, et je m'y fis conduire. C'est un petit bâtiment rond, qui porte bien au-dehors quelques traces de l'antiquité; mais je soutiendrais volontiers que ces petites pierres carrées ne sont pas du temps des Romains. Il a été changé dans l'intérieur en une église mesquine et maussade. Sur la place de Terni, Folkmann prétend avoir trouvé, au-dessous d'une horloge, une inscription

que je n'y ai point vue. Je la donnerai cependant ici, autant parce qu'elle est intéressante, que parce qu'elle fournit une nouvelle preuve que notre langue allemande peut atteindre, et quelquefois même surpasser, la précision de la langue latine. *Hora, dies et vita fugit, manet unica virtus.* L'heure, le jour et la vie s'écoulent, la vertu seule reste.

CHAPITRE CXVII.

Spolette.

Si Pline a dit la vérité, cette ville est habitée par le peuple le plus ancien de toute l'Italie. C'était aussi un peuple vaillant; car il repoussa jadis Annibal, qui était venu camper devant ses murs. La porte par laquelle les habitans firent leur sortie s'appelle encore aujourd'hui la *Porte de la Fuite*, (*Porta Fugæ*). Les habitans actuels s'en glorifient encore; car, lorsque je demandai où était la Porte de la Fuite, les gens du peuple me racontèrent très-éloquemment la belle action de leurs ancêtres. On voit à Spolette des débris de l'antiquité, que l'on croit être un temple de Diane; il est situé hors de la ville; il est bien conservé; l'on y voit, entre autres ornemens, des grappes de raisin. Le voyageur qui va vers Rome s'arrêtera plus long-temps ici, et y montrera plus de

curiosité que moi, qui revenais de la métropole du monde, où j'avais admiré les plus belles ruines. Ce fut par le même motif que je n'eus pas la curiosité d'aller voir dans l'église quelques peintures du Guerchin et d'Annibal Carrache; peut-être, d'ailleurs, les Français les ont-ils enlevées. Folkmann rapporte qu'on trouve dans les environs de Spolette un fossile ou bois incombustible. J'ai interrogé là-dessus plusieurs habitans, qui m'ont dit n'en avoir aucune connaissance. En revanche, il est certain qu'on fait de très-bon vin à Spolette, et qu'il est très-agréable à boire.

Le chemin qui conduit à Foligno est romantique; on aperçoit, entre autres, une ville qui est bâtie sur une montagne, exactement comme on représente la tour de Babylone (*); une rue se trouve au-dessus de l'autre, et la circonférence diminue toujours, jusqu'au

(*) On a surement voulu dire *la tour de Babel*.

sommet de la montagne. — On dit généralement que la route par Bologne et Ancône est plus commode que celle par Florence; je ne suis pas de cet avis. On rencontre assez fréquemment ici des montagnes, pour le passage desquelles on est obligé de faire atteler des bœufs à sa voiture; ce qui n'arrive jamais sur l'autre route. Les montagnes doivent donc être plus escarpées sur le premier chemin. Peut-être aussi est-ce la coutume du pays d'atteler des bœufs; car j'ai monté et descendu à pied les montagnes en différens endroits, pour ne rien perdre de tous les beaux points de vue, et je n'ai pas remarqué qu'elles fussent plus escarpées sur une route que sur l'autre. Quand on arrive dans le voisinage de ces postes à bœufs, le postillon sort de sa poche une grosse coquille, d'où il tire des sons très-forts, que l'on entend de très-loin. A en juger d'après les descriptions des anciens, cet instrument doit avoir beaucoup d'analogie avec la *tuba* des Romains.—On doit

conseiller à celui qui veut être bientôt hors des Apennins, de prendre cette route (quoiqu'en la suivant on fasse un assez grand détour); car, de ce côté, on ne voyage dans les montagnes que pendant deux ou trois jours au plus; tandis que de l'autre, on emploie au moins le double de temps pour traverser les Apennins; mais aussi on ne jouit pas de la belle vue de Florence, qui est un lieu de repos bien précieux. Ces deux routes sont bonnes quand on est une fois habitué à aller en voiture près des précipices, dont on n'est point garanti par des murs ni des parapets. La plupart des auberges sont très-mauvaises; celles sur la route par Ancône le sont un peu moins. Ce qu'il y a de plus désagréable quand on voyage en Italie pendant l'hiver, c'est qu'on a froid partout; car, quoique le plus grand froid ne passe pas deux degrés, et que par conséquent un habitant des pays du nord le supporte aisément en plein air, cependant il est aussi fort dans les mai-

sons que dans les caves, et malheureusement on ne fait rien pour s'en garantir. Il y a, à la vérité, des cheminées par-tout; mais elles fument ordinairement d'une manière tellement insupportable, que l'on est fort content de laisser éteindre le feu; en outre, il n'y a pas une seule porte qui joigne; on peut tout au plus les fermer au verrou, mais ensuite on ne peut entrer ni sortir. Celui qui veut tenir sa porte fermée doit donc mettre le verrou, et avoir un domestique qui le tire toutes les fois qu'on veut ouvrir la porte. Malgré cette précaution incommode, on est toujours tourmenté par le vent; car, non-seulement les portes fermées sont remplies de fentes et de trous, par lesquels pénètre cet ennemi de la santé, mais aussi il n'y a pas une fenêtre qui ne laisse un libre passage à l'air. Que l'on ajoute à cela que les chambres sont pavées en pierres, qu'il n'y a point de cheminées dans les appartemens où l'on couche, et qu'il y fait très-froid,

et l'on concevra aisément qu'un voyage d'hiver en Russie, où l'on a une si grande quantité de neige, est beaucoup plus supportable que celui de l'Italie, où l'on traverse des campagnes vertes, et où l'on fait la récolte des olives. C'est bien le cas de dire *Tout ce qui reluit n'est pas or.* Si l'on veut voyager ici commodément, il faut se pourvoir de pelisses et de souliers fourrés, non pour s'en servir au dehors, mais dans les appartemens. Il faut aussi remplir la cave de sa voiture de bon vin, car on en trouve rarement de supportable. Il faut avoir avec soi du café, du sucre, des tasses, de la bougie, des mouchettes, de l'encre, des plumes, etc.; car on ne trouve rien de tout cela, ou bien ce que l'on peut se procurer est si mauvais, qu'on ne peut pas s'en servir. Je conseille même au voyageur de se pourvoir d'un soufflet, car on ne trouve nulle part ce meuble si indispensable pour une cheminée, et c'est quelquefois faute d'en avoir qu'on ne peut pas faire brûler le

feu. Dans plusieurs endroits, les couteaux, et sur-tout les fourchettes, sont rares. Quelque éloge que j'aie fait de la manière agréable dont on voyage avec les voiturins, je dois borner mes louanges à ceux de Florence, et avertir au contraire qu'on se garde de ceux de Rome. Par l'entremise de mon hôte, qui me paraissait être un honnête homme, j'avais fait une convention avec le plus fameux voiturin de Rome pour me conduire en dix jours à Bologne, avec quatre bons mulets, et il s'était engagé à payer la couchée, comme c'est l'usage. Le jour de mon départ, lorsque je montai en voiture, de grand matin, et que j'entendis le son des clochettes des mulets, je ne doutai point que ma voiture ne fût attelée de ces animaux; mais quand il fit jour, je vis que c'étaient des chevaux, et non des montures à longues oreilles. Les chevaux ne vont pas bien dans les montagnes; c'était donc déja une tromperie. Aussi, dès la seconde journée, nous fûmes une ou deux fois

en danger de nous rompre le cou, les chevaux n'étant pas en état de bien traîner la voiture dans les montagnes. Comme l'un de ces chevaux ne put pas aller, et que, par la faute du voiturin, je fus obligé de rester dans une très-mauvaise auberge, je le payai pour deux jours, et je le renvoyai. Dans son dépit, il se plaignit qu'il avait été obligé de donner dix *scudi* (environ quinze écus d'Allemagne) à mon honnête aubergiste, et il exigea que je les lui rendisse. Cet aubergiste s'appelle *Sarminto*, et tient une auberge excellente, mais fort chère, sur la place d'Espagne. Il est extrêmement attentif pour procurer aux étrangers ce dont ils ont besoin, mais il en tire, comme on le voit par ce petit échantillon, un très-grand profit. Lorsque je demandai au camérier, à Terni, pourquoi il nous avait si mal servis, tandis que j'avais été si bien traité quand j'étais avec des voiturins de Florence, il me répondit que les Florentins étaient les seuls qui ne chicanaient pas les voya-

geurs qu'ils conduisaient, et qu'ils payaient volontiers six, sept et même huit *paul* (à-peu-près un écu d'Allemagne) par tête, tandis que ceux de Rome voulaient à peine en donner trois ou quatre. Cela me donna le mot de l'énigme. Je pris des chevaux de poste, je fus obligé de disputer quelquefois, je dépensai plus d'argent, mais j'allai une fois plus vîte, et je fus servi par-tout aussi bien qu'il était possible. Pour citer encore un exemple de l'audace avec laquelle les aubergistes italiens pillent les voyageurs, je dirai que je fus obligé de payer dix *scudi* (quinze écus d'Allemagne) pour un mauvais souper pour trois personnes, et un misérable gîte pour la nuit. Les maîtres de postes sont aussi très-avides, et cherchent à tromper le voyageur; on ne passe guère de poste sans qu'on cherche à vous faire payer un cheval de plus que vous n'en devez. Je me hâte, après cette petite digression, de continuer ma route.

En allant de Serra Valta à Ponte la

Trave, on trouve dans un lieu montueux, désert et sauvage, près d'un pont, une croix plantée sur la fosse d'une comtesse espagnole qui fut assassinée dans cet endroit, il y a un an ou deux. Cette bonne dame avait fait voir qu'elle avait beaucoup d'or et de bijoux. Son propre courier s'était lié d'amitié avec le maître de la dernière poste, à Valcimara (les coquins sympathisent promptement); ils trouvèrent bien vîte un troisième compagnon, pour attendre la malheureuse comtesse dans ce lieu sauvage; elle se fit escorter par deux dragons, mais l'un d'eux fut tué, l'autre prit la fuite, et l'infortunée fut tirée de sa voiture, et lâchement assassinée. La vengeance de la justice fut prompte; les trois malfaiteurs furent arrêtés, jugés, et écartelés; leurs membres furent exposés sur trois arbres, dans le lieu qui avait été le théâtre de leur crime. Ils y sont encore; c'est un spectacle effrayant. Il est naturel que l'on fasse là-dessus des contes de revenans. Suivant les uns,

trois spectres sanglans viennent soupirer à minuit sous les trois arbres ; un moment après, ils avancent lentement vers le pont, et s'arrêtent devant la croix. Alors une femme en blanc sort de la fosse, d'un air majestueux, et vient sur le pont ; les trois spectres sanglans tombent à ses genoux, en soupirant profondément, et en joignant les mains ; mais la femme blanche passe sans faire attention à eux, et aussitôt les trois spectres se changent en trois feux qui brûlent et pétillent pendant l'heure de minuit, à la fin de laquelle ils s'éteignent subitement. Le fantôme blanc arrive de l'autre côté du pont, se change en un nuage rose, qui s'élève peu-à-peu, et qui, avant de se dissiper totalement dans l'air, éclaire quelques instans le sommet de la montagne des couleurs de l'aurore. Lorsque le fantôme rose disparaît, un vent impétueux souffle dans la vallée déserte, les os s'entrechoquent sur les trois arbres, et toute l'apparition de ces spectres s'évanouit. Pas-

sons vîte à des objets plus gais.

C'est une chose risible de voir dans un espace de cent vingt milles, des bandes de cent et deux cents coqs-d'Inde que l'on conduit à Rome, et qui vont aussi vîte que les meilleurs piétons. Un seul homme suffit pour retenir dans l'ordre cette troupe bien disciplinée. Il se sert pour cela, d'un long roseau ; on sait que les roseaux sont extrêmement hauts en Italie ; il le prend par le milieu, et se place au milieu de la route, qu'il barre entièrement derrière ses voyageurs. S'il rencontre dans les Apennins (où il y a ordinairement un précipice d'un côté de la route ; et des rochers escarpés de l'autre) des voitures auxquelles il doive céder la place, il pousse de la même manière son peuple volatile sur les rochers, où il le tient tranquille et en ordre jusqu'à ce que la voiture soit passée, et pendant ce temps il souhaite toutes sortes de prospérités aux voyageurs. On ne conçoit pas comment un profit médiocre peut payer les peines

et la perte du temps d'un voyage si long et si ennuyeux ; car quand même ces voyageurs emplumés ne feraient pas de longues journées, ils n'arrivent certainement pas à Rome aussi gras qu'ils sont partis de chez eux ; et il faut donc les empâter de nouveau, afin qu'ils deviennent dignes d'être servis sur la table des prélats et des cardinaux.

C'est aussi de la même manière que l'on conduit à Rome, des troupeaux considérables de cochons gras, qui sont noirs comme ceux que j'ai vus à Naples.

CHAPITRE CXVIII.

Lorette.

Et moi aussi j'ai fait un pélerinage à Notre-Dame de Lorette, j'ai été dans la maison dans laquelle elle.... n'a pas demeuré. Chacun sait que des anges ont pris la peine d'enlever très-délicatement cette maison à Jérusalem, et de la transporter sur leurs ailes, en Dalmatie. Mais comme apparemment le pays ne leur convint pas, ils ne s'y arrêtèrent qu'un moment, et après avoir pris quelques rafraîchissemens, reprirent la maisonnette, la transportèrent en passant par-dessus la mer Adriatique, et la posèrent d'abord à l'ombre d'une forêt; mais comme on y commit quelques désordres, les anges choisirent encore un autre emplacement; car il y a probablement dans le ciel des postes aux anges, comme il y a des postes aux chevaux sur la terre. Ce dernier voyage des

anges amena heureusement la petite maison à Lorette, où elle est restée jusqu'à ce jour. Il serait à desirer que ces bons anges aient eu plus d'attention pour les pélerins et pour les voyageurs, et qu'ils aient pensé que tous les hommes n'ayant pas des ailes comme eux, pas même les ailes de la foi, il leur serait très-difficile, ainsi qu'à leurs enfans, de gravir et de descendre cette montagne escarpée.

Quand on est en haut, on est récompensé de sa peine; car Lorette est une jolie petite ville, qui diffère des autres cités d'Italie que j'ai vues en ce que les rues en sont larges et alignées. Nous y trouvâmes une assez bonne auberge, une cheminée qui n fumait pas trop fort, et, ce qui m'étonna singulièrement, pour la première fois, un loquet à la porte. Nous dormîmes très-bien, sous la protection de la Madone, et nous nous empressâmes le lendemain matin d'aller visiter sa demeure. Dans toutes les rues

par lesquelles nous passâmes, on trouvait des milliers de croix et de chapelets à acheter ; on les fabrique ici en verre et en pierres de toute sortes de couleurs, on les remue ensuite dans l'écuelle à soupe de Marie, après quoi un prêtre les bénit. Les chanoines qui ont l'honneur de servir ici Marie, avec des morceaux de petit-gris sur les épaules, demeurent dans un grand bâtiment qui communique à l'église par une galerie large et ouverte. Il y a dans cette galerie des troupes de mendians, qui, ne pouvant rien demander à la Madone, essaient seulement si les voyageurs seront plus miséricordieux que la sainte Vierge. A chaque pas, une vilaine main décharnée s'avance, ou vous présente un vieux chapeau bien gras.

Tout près de l'église, est une statue en bronze, du pape Sixte Quint. La physionomie de ce rusé vieillard est tout-à-fait expressive, c'est bien celle qu'il avait dans le conclave lorsqu'il trompa

tous les cardinaux en feignant d'être attaqué d'une toux violente.—Quoiqu'il fût encore de bonne heure, nous trouvâmes dans l'église des fidèles à genoux, et la plupart des autels était occupée par des prêtres babillards. Nous approchâmes aussitôt de la *santa casa ;* c'est un petit bâtiment carré dans le milieu de l'église, que l'on ne prendrait réellement pas pour la demeure de la femme d'un pauvre charpentier ; car il est orné de tous côtés de bas-reliefs en marbre, entre lesquels on peut distinguer l'histoire attendrissante de la translation pénible de cette maison. On y monte par plusieurs degrés de marbre, et l'on entre par des portes d'airain. Les anges ont eux-mêmes apporté une de ces portes, qu'on n'ouvre jamais ; en revanche, on y voit un bas-relief représentant la flagellation de Jésus-Christ. Cependant je défie qui que ce soit de deviner que ce petit morceau de métal uni ait jamais représenté Jésus-Christ, les fidèles l'ayant rendu rond et informe, à force de le baiser.

On voit avec la même surprise les degrés et le pavé de marbre qui sont presque aussi profondément sillonnés qu'un champ nouvellement labouré. Ce sont les genoux des fidèles qui ont fait ces sillons. Si l'on voulait calculer combien de millions de baisers et combien de millions de genoux il a fallu pour unir ce métal et pour imprimer ces sillons, il y aurait de quoi pleurer (si l'on pouvait s'empêcher de rire) du ridicule aveuglement des hommes qui remplissent la courte durée de leur vie par de semblables absurdités.

Nous considérâmes d'abord la cuisine de la sainte Vierge, qui se trouve maintenant derrière l'autel. Cet autel était probablement le foyer; car on n'aperçoit rien qui puisse faire présumer que c'était une cuisine, si ce n'est la Madone elle-même, dont le visage est si noir, que l'on s'aperçoit bien qu'elle doit s'être trouvée souvent à la fumée de la cuisine, comme une bonne femme de ménage.

On sait que dans la dernière guerre, elle a fait une petite excursion avec les Français, à qui elle a tellement plu, qu'ils l'ont envoyée à Paris, où on lui a ôté ses ornemens superflus, et d'où enfin on l'a renvoyée, il n'y a pas long-temps, toute nue à Rome. Le souverain pontife a rougi de sa nudité virginale, il l'a fait rhabiller à neuf depuis les pieds jusqu'à la tête, et l'a fait orner de toutes sortes de parures, parce que l'on sait combien cela plaît, même aux saintes dames. Elle a maintenant deux bagues de brillans qui ne sont pas d'un grand prix, beaucoup de perles fines fabriquées à Rome, et des pierreries de verre qui font un bel effet à la lumière.

Je quittai la cuisine pour aller faire aussi une visite à la Madone dans sa chambre à coucher. Elle consiste en un petit emplacement entouré de murs et voûté; il sert maintenant de chapelle, et nous le trouvâmes rempli

de gens à genoux. Dans le fond est une petite fenêtre grillée par laquelle est entré l'ange de l'annonciation, qui devait être bien sec et bien efflanqué, car la fenêtre est très-petite. Au reste, la maçonnerie est d'une architecture qui fait deviner son peu d'antiquité. Toute cette mascarade paraît avoir été faite depuis trois ou quatre siècles au plus. Il est probable que la petite maison était alors une chapelle, qui devint trop petite pour les habitans, et que l'on voulut par ce motif bâtir autour une plus grande église, mais sans détruire la chapelle avant que l'église ne fût construite. Quand elle fut achevée, et que l'on voulut y mettre des reliques, quelque fin matois a pensé sans doute que l'on ne pouvait pas en avoir de plus précieuses et à meilleur marché, qu'en faisant passer la vieille chapelle pour la maison de la sainte Vierge. Il n'y avait pas de doute qu'on trouverait des fidèles crédules, et réellement on en a trouvé. Les Turcs ar-

rachèrent autrefois les entrailles à un de ces fidèles, et lui ordonnèrent, en se moquant, de les porter lui-même à Lorette. Aussitôt ce bon chrétien en fit un paquet, qu'il prit sous son bras, puis il vint courageusement jusqu'ici. Le voyage ne lui coûta rien, car n'ayant point d'entrailles, il n'eut pas besoin de boire ni de manger. Aussitôt après son arrivée, il se plaça dans une tombe qu'il se choisit lui-même, et l'on a immortalisé ce miracle dans un tableau. Les Français l'ont respecté, ils l'ont laissé ici, et ont pris en place un tableau de Raphaël. Il est encore resté quelques autres bonnes peintures, qui ne sont cependant pas des originaux (à ce que dit Folkmann), mais des copies en mosaïque, qui seraient certainement aussi belles que les originaux, si elles n'étaient pas de deux morceaux mal unis ensemble.

Je vis plusieurs de ces prêtres imprudens assis dans leur confessional, chacun avait à la main, une petite baguette

avec laquelle il frappait sur la tête de ses pénitens. Je demandai pourquoi, et j'appris que ces coups sur la tête sont un privilége particulier et très-précieux des prêtres d'à-présent, par lequel ils sont investis seuls du droit de remettre les péchés. Comme ils possèdent outre cela une cave immense, qui est garnie d'une si grande quantité de tonneaux que je n'ai pu les compter, et qui sont tous remplis de bon vin, il faut espérer que ces messieurs ne viennent jamais au confessional en sortant de la cave, car autrement le jeu du coup de baguette pourrait devenir très-désagréable pour les pénitens.

Ce qui est peut-être plus remarquable que tout ce que j'ai décrit jusqu'ici, c'est une collection de plus de trois cents vases, qui ne sont que d'argile de Faenza, et dont les formes grossières font deviner l'ancienneté, mais qui ont tous des dessins de Raphaël, et dont plusieurs (tels que les douze Apôtres) sont peints par lui. Il

confectionna cet ouvrage, unique en son genre, pour son prince, le duc d'Urbin. Ce dernier envoya tous ces vases à la pharmacie de la sainte Vierge à Lorette où ils sont conservés dans une galerie, et où ils n'ont jamais été employés à aucun usage. Je demandai au garçon apothicaire qui nous les montra comment il se faisait que les Français ne les avaient pas emportés, et il répondit, sans hésiter, que c'était par miracle qu'ils les avaient oubliés. C'est en effet le seul des miracles arrivés à Lorette auquel j'ajoute foi. Ces vases sont de différentes grandeurs, c'est un mélange singulier. Les peintures représentent des sujets, tantôt de l'histoire de la Bible, tantôt de celle des dieux du paganisme. Dans le nombre de ces derniers, il y en a qui me paraissent très-équivoques, et que je ne crois pas avoir été traités par Raphaël : entre autres, l'union d'Europe avec le Taureau, qui est dans le fait une peinture très-lascive. Il y a aussi une Vénus sans voile, et d'autres qui sont peintes d'une

manière si peu décente, que je m'étonne que la sainte Vierge n'ait pas jeté ce présent à la tête de celui qui le lui faisait.

Après nous être abondamment pourvus de chapelets, nous continuâmes notre route par un chemin affreux, que je place, sans hésiter, à côté des routes de la Saxe, et nous arrivâmes à Ancône.

CHAPITRE CXIX.

Ancône.

Ce port est devenu célèbre dans la dernière guerre, par le séjour qu'y ont fait les Français, les Autrichiens, les Russes, et même les Turcs. Sa situation sur la mer Adriatique ressemble à celle de Naples, et offre des points de vue très-agréables. Ancône est une belle et grande ville, environnée de montagnes, sur le sommet desquelles il y a des châteaux dans des situations très-pittoresques. Nous allâmes bien vîte voir l'arc de triomphe de Trajan, qui fut érigé à cet empereur parce qu'il avait rétabli le port à ses dépens. Cet arc n'est pas très-grand, mais il est beaucoup mieux conservé que ceux de Constantin et de Septime Sévère, à Rome. Le temps ne l'a pas noirci comme ces derniers; le marbre blanc est seulement devenu gris; ses huit

colonnes cannelées, d'ordre corinthien, sont tout-à-fait intactes. On voit à n'en pas douter, qu'il y avait beaucoup d'ornemens, et même des festons en bronze; les barbares n'ont pas pris le temps de les enlever tout-à-fait; mais ils les ont brisés de manière qu'on voit encore les traces du métal. L'inscription du milieu est lisible en grande partie; celles des deux côtés, qui sont à l'honneur de l'épouse et de la sœur de Trajan, sont plus lisibles encore. — Nous vîmes, entre autres, dans le port, quatre bâtimens marchands anglais qui avaient été pris par des corsaires français, et qui étaient alors en vente. — La salle de la bourse, à Ancône, est fort belle; il y a grand nombre de vendeurs et d'acheteurs. — J'aurais été volontiers au théâtre, quoiqu'il soit dans un quartier très-sale, et qu'il ait plutôt l'air d'un magasin de marée que d'une salle de spectacle; mais malheureusement le bouffon était malade, et n'était par conséquent pas disposé à jouer son rôle. —

Je me suis informé d'une espèce de coquillage qui, au rapport de Folkmann, a la propriété d'éclairer dans l'obscurité. J'ai bien trouvé de ces coquillages, et l'on m'en a fait une fort bonne soupe; mais personne ne savait rien de la propriété qu'on leur attribue, pas même les pêcheurs qui les avaient pris. Malgré cela, j'en remplis une assiette, que je mis dans ma chambre; mais je m'étais flatté en vain d'épargner ma lampe de nuit. Je dois donc mettre ces moules dans la classe du bois incombustible de Spolette. — Près d'Ancône, il n'y a plus de ces hautes montagnes escarpées, que jusque-là il faut franchir entre chaque ville; car, au lieu de changer de chevaux au bas de la montagne, et d'en faire le tour (ce qui serait très-avantageux pour les voyageurs, leurs voitures et les chevaux de poste), on a préféré de placer des stations de poste sur le sommet d'un rocher, où l'on ne peut conduire les voitures qu'avec des bœufs. C'est une belle occa-

sion pour exercer le noble métier du pillage, auquel ces montagnes donnent un prétexte spécieux. Je gagerais que le voyageur, en Italie, qui laisserait atteler sans difficulté autant de chevaux que les maîtres de poste voudraient en mettre à sa voiture, en aurait à la fin vingt et même plus, si toutefois il y en avait ce nombre à l'écurie. Dans les Apennins, où les montagnes sont élevées, le pillage est supportable; plus on approche du plat-pays, plus il devient insoutenable. Derrière Ancône, il y a encore une colline à passer, et l'on attela huit chevaux à ma voiture, tandis que quatre auraient suffi. La route par la plaine s'éloigne maintenant de la mer Adriatique, passe par Sinigaglia (où l'on ne peut pas rétablir la foire qui était autrefois si célèbre) et Fano, où, pendant qu'on attelait ma voiture, j'allai voir les restes de l'arc de triomphe de Constantin. Il consistait originairement en trois arcs, au-dessus desquels il y en avait sept autres petits qui étaient d'un

goût digne de Constantin, et qui devaient ressembler tout-à-fait aux fenêtres d'une maison brûlée. Le grand arc du milieu subsiste encore, avec quelques débris qui sont autour. Le reste a été détruit dans une guerre, il y a à-peu-près trois siècles et demi; mais on a sagement sculpté sur les murs d'une église voisine, le plan de ce monument, comme il subsistait alors, avec toutes ses inscriptions. L'une d'elles nous apprend qu'on a élevé cet arc de triomphe à l'empereur, parce qu'il a entouré la ville de murailles. — Au retour, j'eus la curiosité de voir le théâtre de Fano. En le considérant à l'extérieur, j'aurais juré que c'était une vieille église gothique; car, au-dessus de l'entrée, on voit trois évêques sculptés en pierre, et, sur le toit, une tour ou clocher qui donne à cet édifice l'apparence d'une église; mon guide m'assura cependant qu'il n'avait jamais servi à d'autre usage qu'à celui auquel il est employé maintenant. Je trouvai l'intérieur très-

vaste, trop vaste même pour Fano, mais, du reste, aussi gothique que l'extérieur. — Quand je revins, je m'aperçus qu'on avait attelé à ma voiture deux chevaux de plus qu'auparavant. Le maître de poste voulut me prouver, par des réglemens imprimés, qu'il en avait le droit; mais il ne savait pas lire. Je les lus moi-même, et je n'y vis pas un mot qui pût justifier ses prétentions; malgré cela, il soutint hardiment qu'il avait raison. Pour mettre fin à ce brigandage, qui se renouvelait continuellement, je pris le parti d'aller chez le gouverneur de la ville, pour lui raconter comment les voyageurs étaient traités en Italie. Je trouvai dans ce gouverneur un vieillard très-affable, qui me reçut honnêtement; il s'informa de l'affaire, lut les réglemens, donna une mercuriale au maître de poste, et m'engagea à envoyer chez lui si l'on me faisait encore la moindre difficulté, me promettant de faire un exemple. Il témoigna en même temps combien il

était fâché qu'un voyageur éprouvât de pareilles vexations dans son gouvernement. De cette manière, j'éloignai de moi, pour quelque temps, ces sangsues avides; mais je n'ai pas voulu taire cette anecdote, qui fait honneur à la justice romaine, car j'ai très-peu de choses à vanter dans ce pays. Le maître de poste disait cependant, en grommelant, que c'était le sort des petits poissons d'être avalés par les gros; et par ce proverbe, qui n'est que trop vrai, il aurait presque excité des remords dans mon ame, si le beau chemin parfaitement uni qui conduit de Fano à Pésaro ne m'avait convaincu bientôt après que lui-même était le poisson vorace.

Je ne puis quitter cette route, par laquelle je passai un dimanche, sans faire l'observation que les gens de la campagne, et sur-tout les femmes, sont d'une figure très-agréable entre Ancône et Pésaro. J'ai trouvé ici tant de belles femmes, que je conseillerais à un prince qui desirerait avoir une

belle race d'hommes de faire venir des colons de ce pays. Un autre objet qui attira mon attention fut une quantité de chasseurs, ou plutôt de braconniers, qui rôdaient près de la route. La chasse est libre dans les états du pape; ce qui est une faveur très-impolitique; car, outre que l'on détruit le gibier, cela habitue les Italiens, déja paresseux, à un plaisir qui (je le sais par expérience) entraîne facilement trop loin celui qui en est amateur. Enfin, il n'est pas prudent de mettre des armes offensives entre les mains des Italiens; on sait qu'ils n'en abusent que trop souvent.

CHAPITRE CXX.

Pésaro.

C'est une jolie petite ville, autrefois Pisaurum, colonie des Romains, fondée, si je ne me trompe, par Marc-Antoine. On trouvoit ci-devant des traces de cette antiquité dans le *Palazzo publico*, où l'on avait rassemblé beaucoup de monumens anciens, et d'inscriptions, que la révolution a dispersés ou anéantis. Il ne reste plus qu'un palais, qui offre encore à l'antiquaire de véritables trésors, qui en effet vaudraient bien la peine qu'un curieux s'arrêtât quelque temps à Pésaro, pour faire connaître à l'Europe ces monumens, dont elle ignore l'existence. Ce palais est celui d'un certain *Olivieri de Abbate*, d'une ancienne famille de Pisaurum, qui se donne lui-même le titre de chevalier de Pisaurum (*Eques Pi-*

saurensis). C'était un antiquaire, aussi riche que savant; il a pris les plus grands soins pour recueillir les antiquités de son pays; il en a formé un muséum et une bibliothèque, qu'il a déclarés inaliénables par son testament, et qu'il a légués au public de cette ville, sans aucun intérêt pécuniaire. Bénie soit la cendre de cet homme! J'ai aussi visité l'église où repose le corps de ce savant généreux. Ses héritiers (du nom de Machirelli) lui ont élevé un tombeau en marbre, sur lequel ce brave chevalier verserait des larmes amères, s'il pouvoit le voir; car c'est un détestable ouvrage, une réunion bizarre et ridicule d'objets qui ont tous rapport à l'amour du défunt pour les sciences. Mais son esprit respire encore dans son palais; les murs des vestibules sont revêtus de fragmens de bas-reliefs antiques, d'inscriptions, de débris de monumens, de colonnes, etc. Tous ces morceaux ont été trouvés aux environs; car cet ami de son pays s'est

borné à cet objet. Sur les antiquités païennes, on a écrit le mot *Pisaurensia;* celles qui sont plus modernes sont indiquées par le mot *Christiania.* La plupart des inscriptions sont en grec. Les murailles du grand escalier sont ornées de la même manière. Le fragment d'un bas-relief placé dans le mur m'a particulièrement frappé. C'est une figure assise (la tête manque), dont les pieds sont appuyés sur un lion, sous lequel est un serpent. Le muséum doit être très-précieux. Malheureusement je ne l'ai pas vu, parce que le directeur n'était pas chez lui. Je me borne donc à engager les savans qui voyageront dans ce pays à visiter ce trésor caché, que beaucoup d'entre eux ne connaissent pas. On voit aussi dans ce palais une collection de peintures, mais qui n'est pas très-intéressante. Une des salles a été peinte par un certain *Lazzarino,* mort depuis peu. Il était natif de Pésaro: c'est pour cette raison que ses compatriotes le vantent autant; car je m'at-

tendais à voir des chefs-d'œuvre, tant j'entendis parler de lui avec respect; mais mon espoir fut trompé. Plusieurs églises possèdent de lui des tableaux que, pour faire plaisir aux bons habitans de Pésaro, je fus obligé de voir et de louer. Son meilleur ouvrage est une Annonciation de la Vierge Marie, qui se distingue des autres morceaux de ce genre, en ce que l'ange apparaît en présence de plusieurs personnes, qui toutes le voient, et qui sont remplies de crainte et d'étonnement. Du moins cette composition est décente. Je vis dans une église un saint enfant qui ne m'était pas encore connu; c'est un jeune garçon nommé *Simon*; qui, ayant été pris par les Juifs, fut tenaillé, et ensuite étranglé. Cette histoire cruelle, et certainement de pure invention, n'est pas mal représentée. Les Juifs tiennent cet enfant nu au milieu d'eux, et le martyrisent avec un plaisir barbare. D'après cela, il a été reconnu pour le protecteur, le défenseur des enfans (*In-*

fantium protector et defensor). Les magistrats ne devraient pas tolérer de semblables peintures, qui augmentent la haine injuste et violente des catholiques contre les Juifs. Combien il serait facile qu'un fanatique, exalté par cette peinture, devînt le meurtrier d'un enfant juif! Je me rappelle à cette occasion qu'à Ancône, les Juifs ne sont pas obligés, comme autrefois, de porter à leurs chapeaux un morceau de drap rouge. Cette coutume insensée, dont Folkmann fait mention, est abolie depuis long-temps.

J'ai été voir aussi le théâtre de Pésaro. On donnait un opéra buffa, dont je ne puis rien dire, sinon que les chanteurs étaient aussi mauvais que la musique : le public, satisfait, prodigait cependant ses applaudissemens. La bourse à cheveux du bouffon était passablement comique. On avait annoncé deux ballets; je n'ai vu que le premier ; c'était un mélange turc, une

aventure banale du serrail, dont les décorations, les costumes et la danse étaient au-dessous du médiocre. Il n'y eut que la première danseuse qui me fit plaisir, et qui deviendra certainement un très-bon sujet. La pauvre fille avait à peine quatorze ans; mais vraisemblablement elle sortait de maladie, ce qui l'avait fait croître beaucoup depuis peu; car ses grands bras sortaient de ses vêtemens, devenus trop courts; elle était enfin si longue et si maigre, que je ne pus m'empêcher de rire en la voyant. — La salle est passablement grande, mais trop étroite en proportion. Quatre rangs de loges, garnies de draperie de différentes couleurs, contiennent les spectateurs. — Notre équipage était encore plus plaisant que l'opéra-comique; car, faute d'autres chevaux, nous vînmes au spectacle avec ceux de la poste. Une calèche de poste, dont les harnois n'étaient que de simples courroies, nous servait de voiture;

elle était attelée de deux chevaux, dont l'un était monté par le postillon ; le laquais de louage était assis sur le siége du cocher, une lanterne à la main. Nous arrivâmes ainsi au théâtre au grand galop, et chacun s'enfuit avec effroi dès qu'on nous aperçut.

Il y a Pésaro plusieurs fabriques, et des établissemens pour l'éducation des vers à soie, dans lesquels on consomme beaucoup de bois. On a assez mal choisi l'emplacement de toutes ces fabriques, puisque le pays est totalement dénué de bois, et qu'on est obligé de le tirer de la Dalmatie. On peut se figurer d'après cela combien cet article est rare et cher ici.

Je ne peux quitter cette ville sans parler encore de Lucien Bonaparte, qui s'est montré ici, comme par-tout ailleurs, bon époux, tendre père, et par conséquent homme de bien. Il n'avait pas le projet de s'arrêter ; mais son épouse se sentant sur le point d'accou-

cher, il loua aussitôt une auberge entière pour trois mois, et fit venir de la campagne plus de soixante jeunes femmes pour trouver une bonne nourrice. La plupart de ces paysanes fournirent la preuve que les mœurs de la campagne ne sont pas encore corrompues, même en Italie. Lucien ne voulait pas choisir une nourrice sans une visite préalable du médecin, et ces paysanes avaient tant de pudeur, qu'elles ne voulurent pas se soumettre à cette visite. L'une d'elles, qui lui convenait mieux que les autres, voulut outre cela ne pas quitter son mari, quoiqu'on lui offrît deux *scudi* par jour (environ trois écus d'Allemagne), et deux habillemens par mois. Cette anecdote m'a fait plaisir et m'a surpris. Heureusement Lucien n'eut pas besoin de nourrice; sa femme se rétablit, et il la conduisit en bonne santé jusqu'à Milan. — Il ne faut plus chercher les belles peintures qui ornaient autrefois Pésaro. Les Fran-

çais ont fait émigrer tous les tableaux de Raphaël et du Guide, et n'ont touché à aucun de ceux de Lazzarini, sous le prétexte honnête qu'ils ne voulaient pas faire de peine à un peintre vivant. Au moins, c'est le motif qui console les habitans de Pésaro, de ce qu'on a négligé ainsi leur favori.

Non loin de Cattolica, on arrive enfin aux frontières des états du Pape; car il faut bien appeler toujours ces domaines *des états*, quoiqu'on les ait beaucoup diminués. Le voyageur a le cœur serré en pensant que le bonheur manque aux habitans de ce beau pays, qui est gouverné par des souverains oisifs, et habité par des sujets paresseux. Si j'osais faire quelques reproches au héros du jour, ce serait de n'avoir pas, quand cela était en son pouvoir, étouffé, comme un autre Hercule, cet hydre qui porte au loin la sécheresse dans le cœur de l'homme, comme dans ses possessions; mais il se contenta de

le dompter, et de l'apprivoiser tellement, qu'il lui apporta la couronne. Tous les héros n'aspirent pas au plus haut degré de gloire.

CHAPITRE CXXI.

Rimini.

C'ÉTAIT jadis une ville célèbre, et l'on y entre encore par un arc de triomphe passablement bien conservé, qui fut érigé là, je ne sais trop pourquoi, par l'empereur Auguste. Sur la place est un piédestal, que l'on estimait beaucoup autrefois, parce qu'on lui attribuait l'honneur d'avoir supporté le Jupiter Olympien, qui était l'ouvrage de Phidias. Lorsque Jules César, bravant le sénat, passa le Rubicon, il monta sur cette pierre, harangua ses soldats, et les conduisit de là à Rome. Une ancienne inscription dit que c'est bien réellement sur cette pierre que César se plaça; et quoique je ne regarde pas cela comme certain, j'y ai cependant ajouté foi, au moins aussi long-temps que je l'ai considérée, et

que mon imagination m'y a fait voir ce grand homme.

J'ai cherché près de l'église de Saint-François, et dans l'église même, le tombeau d'un philosophe de Byzance, Thémistius, qui fut un commentateur d'Aristote. Pandolphe Malatesta, général Vénitien, seigneur de Rimini, grand amateur des sciences, a, dit-on, rapporté de la Grèce les restes de ce philosophe, après la conquête de Sparte. Malheureusement je n'en ai rien pu trouver : c'est peut-être l'ignorance du sacristain qui en est cause. Mais j'ai vu le tombeau de ce Malatesta, et ses cendres ont été pour moi un objet remarquable, non pas à cause de la conquête de Sparte, mais parce que cela m'a donné la preuve que le vif amour des sciences n'adoucit pas toujours les esprits, comme on a coutume de le croire. Les savans ne sont ordinairement doux et humains que parce qu'ils n'ont pas la puissance en main. Ont-ils une fois le pouvoir ? ils sont souvent plus cruels que le des-

pote le plus ignorant. Ce Malatesta, par exemple, fit empoisonner ses deux femmes, et fit étrangler la troisième. Il est probable qu'elles lui ont été infidèles parce qu'il ne savait pas se faire aimer; car l'art de rendre les femmes fidèles consiste à leur paraître toujours aimable. Au reste, le seigneur de Rimini n'a pas regardé comme un déshonneur ce petit inconvénient que l'on éprouve tous les jours, car il est encore question, dans une inscription, des cornes qu'il portait; et l'on a y ajouté malignement que bien d'autres en portent sans s'en venger. Folkmann entre là-dessus dans une sainte colère, et dit que de semblables observations sont bien peu décentes dans une église. Quelques bas-reliefs sur la tombe de Malatesta paraissent mériter d'être conservés. On pourrait appeler cette église, *l'Eglise des Bas-Reliefs;* car je n'en ai jamais vu un aussi grand nombre rassemblé dans un édifice. Elle est soutenue par quatre pilastres carrés, dont les quatre

côtés sont revêtus, du haut en bas, de ces bas-reliefs. J'ai remarqué qu'il se trouve dans le nombre plusieurs traits de la mythologie des païens. Tous sont en marbre blanc, ce qui tranche singulièrement vers le sommet de ces pilastres, où l'on ne voit que les chevrons de la charpente. Je desirerais qu'un autre voyageur eût plus de temps que moi pour examiner cette église remarquable.

Il y a à Rimini une forte garnison française, que l'on fait monter à sept mille hommes. Le couvent près de l'église de Saint-François sert de caserne à un bataillon. J'eus une conversation avec une sentinelle, et je vis encore une fois quelle différence immense il y a entre l'imagination d'un soldat français, et celle de quelque autre soldat que ce soit dans le monde. La politesse avec laquelle il me parla, sa manière de s'énoncer, son jugement, tout en lui était au-dessus de son état. Il fut très-content de rencontrer un Prussien,

car il avait été plusieurs mois prisonnier en Prusse, et se louait beaucoup de la manière dont il avait été traité à Stettin et à Magdebourg. Il ajoutait qu'il était maintenant dans un misérable pays, où il n'y avait que des mendians et des vauriens. Lorsque je lui rappelai que le climat était superbe, et le vin à bon marché, il me dit que le soldat s'accoutumait à tout; qu'il aimait beaucoup la bierre de Prusse, et que le bas prix du vin n'était point à desirer, parce qu'il portait à des excès. Je me serais entretenu volontiers plus long-temps avec ce brave homme, qui parlait avec tant de respect de notre digne roi, et avec tant de reconnaissance de l'hospitalité des Brandebourgeois; mais le temps me pressait. — En retournant à mon auberge, je remarquai encore la statue en bronze d'un pape, ce qui me confirma de plus en plus dans mon opinion, qu'un tel épouvantail est un ornement de mauvais goût pour la plus belle place. On voit encore quelques arbres

de la liberté; mais ils sont très-mutilés; les étendards sont en lambeaux, et le temps a même exercé ses ravages sur les bonnets. Ce sont cependant encore les monumens les mieux conservés de la liberté cisalpine.

Je n'ai rien à dire de Césène, sinon que c'est ce lieu qui a donné naissance au dernier pape et à celui d'aujourd'hui. Les neveux du pape actuel étaient, suivant ce que nous dit notre hôte, de pauvres diables que personne ne connaissait; mais depuis l'élévation de leur oncle, ils vont en voiture, et sont très-respectés. — Je vis ici, pour la première fois, des gens du peuple masqués, courir dans les rues; cela est très-drôle. Tous ces costumes de masques ne sont imités que de la classe du peuple; ce sont des boulangers, des marchands de légumes, des conducteurs d'ours, etc. Sur douze masques, il y avait au moins dix femmes qui tenaient presque toutes un balai à la main, et qui couraient gaiement dans la boue.

En général, l'activité du peuple dans la république Cisalpine, est surprenante. Les champs sont par-tout bien cultivés, et couverts du matin au soir de gens laborieux. On remarque aussi qu'on s'est avancé vers le nord ; car on cesse de voir des orangers dès qu'on a quitté Rome. Bientôt aussi l'on n'aperçoit plus de lauriers, ni de chênes verds. L'olivier devient plus rare ; le peuplier et le mûrier prennent sa place. On cherche en vain l'aloës. On remarque que la tournure des habitans commence à se rapprocher de celle des Allemands ; ils ne s'enveloppent plus de vêtemens bruns, mêlés de pièces rouges; ils ne portent plus ces capuchons pointus, au moyen desquels les Romains et les Napolitains ressemblent aux Samoïedes.

Avant d'arriver à Bologne, le voyageur passe encore par deux belles et grandes villes, Faenza et Imola. Comme je n'ai fait que les traverser, je ne puis en rien dire, sinon qu'il y a toujours

des arbres de liberté, ainsi qu'une soi-disant Vierge, qui porte une petite couronne comme les autres.

CHAPITRE CXXII.

Bologne.

C'est une grande ville, bâtie si régulièrement, qu'elle en est monotone. Presque toutes les rues sont bordées de chaque côté par des arcades supportées par des pilastres et des colonnes, ce qui est extrêmement commode pour les piétons, que cela garantit tout-à-fait du mauvais temps: aussi n'y voit-on que fort peu de voitures; mais par cette même raison, les boutiques et les rez-de-chaussées sont très-obscurs; et puis cela n'est point agréable pour l'étranger, qui cherche en vain des maisons, et n'aperçoit que des arcades. La rage de ne faire par-tout que des voûtes possède à tel point les habitans de Bologne, que, non contens de bâtir toutes leurs maisons sur des arcades, ils ont construit, il y a environ cent cinquante ans, un

chemin voûté qui conduit de la ville à une Madone placée sur une montagne, distante de deux grands milles, et pour la construction duquel il a fallu tailler dans le roc escarpé. Et qu'on n'aille pas imaginer que le gouvernement soit entré pour quelque chose dans cette entreprise : c'est le peuple, ce peuple archipieux, qui a fait seul les frais considérables de cette dispendieuse construction. Les riches firent élever, au prorata de leur fortune, une ou plusieurs arcades ; les pauvres, au contraire, se réunirent, se cotisèrent. Aucun état, aucune corporation ne s'y refusa. A cette excessive piété, se joignit, comme de coutume, la vanité : on inscrivit sous chaque voûte le nom de celui ou de ceux qui avaient contribué à sa construction ; et comme chacun sait, les hommes n'aiment rien tant que de voir leurs noms inscrits sur la pierre, n'importe en quel endroit. C'est pour cela qu'on lit encore aujourd'hui sous ces voûtes les noms des soldats de tout un

régiment de cavalerie, des musiciens d'une chapelle, de la corporation des épiciers, de plusieurs laquais, etc., qui tous ont cru s'immortaliser, comme fondateurs de cet utile monument; personne n'a voulu être oublié. Quelques-uns ont orné leur arcade de méchantes peintures; car il a été permis à chacun de disposer de cet emplacement comme d'une loge au spectacle; ensorte qu'il est rare de voir deux arcades de suite qui se ressemblent à l'intérieur, et qu'il se trouve réellement, à travers tous ces ornemens, des choses bizarres et originales. Un riche dévot, par exemple, qui a cru, en construisant trois arcades, gagner trois degrés pour arriver au ciel, a voué la première à la Sainte-Vierge avant la conception; la seconde pendant sa grossesse, et la troisième après l'enfantement. Chacune, bien pavée, a environ une toise et demie de long, sur autant de large. Cette route singulière a été restaurée et planchéiée à neuf, il y a quelques années; mais les habitans

n'ont pu résister à cette rage qui les possède, et ils ont de nouveau barbouillé les murailles d'une manière impitoyable; ce qui a provoqué une ordonnance sévère, placée dans l'endroit le plus apparent, et par laquelle il est expressément défendu de griffonner, et de salir ainsi un lieu qui appartient exclusivement à la Sainte-Vierge; mais, jusqu'à présent, cet avis n'a pas produit grand effet : cette manie est une espèce de péché originel, dont les hommes ne seront jamais délivrés. Malgré la piété des habitans de Bologne, on se doute bien cependant que le nombre des zélés n'a pu être assez considérable pour remplir en arcades cette immense étendue de terrain; aussi a-t-on été obligé d'en construire un certain nombre aux dépens du trésor public; et maintenant on lit sur plusieurs, au lieu du nom du fondateur, ces mots : *Da vendere* (*A vendre!*) Pour cent cinquante ou deux cents écus, une bonne ame peut donc se procurer le rare mérite d'avoir contribué à

la construction de ce monument, d'une utilité majeure. En effet, qu'elle est consolante cette idée, que deux cents pélerins fainéans, ou voyageurs désœuvrés, pourront, par un temps de pluie, faire quatre ou cinq pas sous cette voûte sans se mouiller les pieds!... Fût-il jamais une plus douce récompense pour un si léger sacrifice! A la vérité, on aurait pu fonder, avec tout cet argent, un très-bel hospice; mais aurait-on le bonheur d'y posséder l'image enfumée d'une Vierge miraculeuse, peinte par le fameux S. Luc? — Les étrangers hérétiques faisaient naguère ce pélerinage pour admirer un beau tableau du Guide; mais, grace à l'obligeante attention des Français, ils n'auront plus cette peine à l'avenir. — La ville est remplie de ces arcades, que les prêtres ont barbouillées de toutes sortes de prétendus miracles; réellement on ne peut se défendre d'un sentiment de pitié pour ce pauvre peuple, qui ne saurait lever les yeux sans voir des objets propres à lui bouleverser la cervelle.

Pour se distraire de toutes ces niaiseries, que l'on se hâte d'entrer dans une riche et belle manufacture, où des milliers de fuseaux, chargés d'une soie étincelante, remplissent d'immenses ateliers, qui occupent trois étages, et sont mis en mouvement par un filet d'eau, qui, bien ménagé, fait tourner jour et nuit une seule roue, au moyen de laquelle agit cet ingénieux mécanisme. Là, on sera réjoui par la vue de cinquante pauvres enfans qui courent continuellement pour renouer les fils cassés ou qui se détachent; on sera émerveillé de la simplicité de ce mécanisme, quand on verra que par le plus léger attouchement du doigt cette machine immense s'arrête à l'instant, et que par une pression, pour ainsi dire imperceptible, elle est aussitôt remise en activité: cela fait du bien, de voir le travail aussi étroitement uni à l'industrie.

Je ne sais si l'on en pourrait dire autant de l'université de Bologne, si fameuse autrefois. Il fut un temps où il y

avait douze mille étudians, et où l'on ne pouvait passer pour savant si l'on n'avait point étudié à Bologne. Jadis on nommait cette ville la mère des sciences, l'institutrice des nations, le berceau des lois. On lisait sur les anciennes monnaies : *Petrus ubique pater, legumque Bononia mater.* On raconte aujourd'hui avec orgueil, qu'un roi de Danemarck, qui vivait dans le quinzième siècle, refusa de monter sur le trône qui lui était destiné, et qu'il déclara qu'il se croirait assez honoré s'il lui était permis de s'asseoir parmi les plus savans du monde. Ces temps sont passés ; cependant, on trouve encore ici les moyens de s'instruire. J'ai rencontré un bon nombre d'étudians dans les corridors de cet immense bâtiment ; j'ai vu dans la bibliothèque, que l'on dit contenir cent quarante mille volumes, vingt ou trente personnes qui, malgré la rigueur de la saison, feuilletaient avec les doigts gelés, et s'occupaient à faire des extraits. On trouve

ici tout ce qui peut contribuer à faciliter l'étude des sciences ; un cabinet d'histoire naturelle et de minéralogie ; une collection considérable d'instrumens de physique, de préparations anatomiques, de vases et d'inscriptions antiques. Il est vrai que les Français ont emporté ce qu'il y avait de mieux; car ils ne respectent pas plus Minerve que la Vierge. Les portraits de tous les savans morts ou vivans sont suspendus dans l'escalier, entre autres, celui de Galvani ; la plupart sont de main de maître. La plus grande merveille de cette université est, sans contredit, le professeur Mezzofanti : cet homme est réellement un prodige. Sans avoir été plus loin que Vérone, il parle et écrit couramment, et presque sans faute, vingt langues différentes, et en comprend en outre trois autres qu'il ne parle pas.

La cathédrale est un bâtiment majestueux, dans le style gothique. Son plus bel ornement est un méridien tracé par le célèbre Cassini en 1653, et qui a cent

soixante-dix-huit pieds. On conserve ici, avec le plus grand soin, le crâne de S. Petrone. Il est enfermé sous trois serrures, dont les clefs sont confiées au plus ancien sénateur, au doyen des chanoines, et au plus âgé de la famille Aldrovandi. Or, comme il m'eût fallu déranger tous ces grands seigneurs pour voir une tête de mort, je m'en suis abstenu volontiers. Charles-Quint fut couronné dans cette église par Clément VII. Les chanoines jouissent de plusieurs prérogatives, comme de porter sur l'épaule un petit morceau de peau d'écureuil gris, et de faire grace tous les ans, au jour de la fête de leur saint, à un criminel condamné à mort.

Il y a là deux tours singulièrement inclinées, et qui méritent d'être vues. Quand on n'est point fait à ce coup-d'œil, on craint à tous momens qu'elles ne tombent sur la tête de ceux qui les regardent. La tradition populaire raconte que deux architectes étant amoureux d'une jeune personne que le père ne voulait donner qu'au

plus habile, l'un construisit une tour oblique, et que l'autre pour l'emporter sur son rival, en fit élever à côté une pareille, mais beaucoup plus penchée que l'autre. La vérité est, comme il arrive souvent, plus extraordinaire que la fable; car que deux amans aient fait une telle folie, je ne vois là rien qui ne soit dans l'ordre des choses possibles; mais que deux seigneurs très-riches aient cru ne pouvoir mieux signaler leur magnificence qu'en faisant bâtir, il y a sept cents ans, ces monumens tout-à-fait inutiles et ridicules; voilà ce qui est réellement inconcevable. Quoi qu'il en soit, ces hommes imbécilles ont atteint le but que sans doute ils s'étaient proposé; ils se sont immortalisés; aujourd'hui même les deux tours ne sont connues que sous les noms d'*Asinelli* et *Gariscadi*. Bien plus, le Dante leur a fait l'honneur d'en parler dans son poëme.

Toutes les églises de Bologne étaient riches en curiosités avant que les Français les eussent enlevées; il y en a ce-

pendant encore quelques-unes qui méritent d'être vues : de ce nombre est celle de Saint-Dominique. C'est là que repose le Guide, et près de lui Elisabeth Sirani, artiste célèbre. Les Français n'ont pas respecté le tombeau de ce grand maître ; les tableaux qui l'ornaient ont tous disparu.

Des artistes fameux ont prodigué leurs talens pour le tombeau de S. Dominique. Deux anges qui soutiennent des flambeaux sont de la main de Michel-Ange. — On voit dans l'église Saint-Paul, la Décolation de cet apôtre, en marbre blanc, et de grandeur colossale, par Algardi, qui est, à juste titre, regardé comme un des meilleurs sculpteurs de son temps. Dans l'église Saint-Salvator reposent les cendres d'un ami, d'un compagnon d'enfance, de Charles-Quint, d'un Montmorency, dont la famille se glorifie de descendre des premiers barons chrétiens. Il était venu au couronnement de l'empereur, et mourut ici.

Cette église possède aussi un tableau qui m'a paru excellent; il est de *Gherini.*

Les églises de Bologne ont été obligées d'envoyer à Paris une quarantaine de tableaux choisis. Les palais ont été respectés, comme propriétés particulières; c'est pour cela qu'on y trouve encore quelques trésors d'art. Je place en tête la galerie du palais Sampini, où l'on admire un tableau du Guide, représentant S. Pierre et S. Paul; une Madone, par del Sarto; l'Enlèvement de Proserpine, par l'Albane; une femme avec deux enfans sur son sein, par Wandick: on la nomme *la Nourrice;* mais bien certainement elle est mère. Une Marie qui tient dans ses bras un Christ mort, par le vieux Bellini, maître du Titien, m'a fait la plus grande impression. Cette femme, à demi-morte, ne se distingue du cadavre de son fils que par son œil éteint et obscurci par les larmes. Elle tient sa bouche sur la sienne, comme pour recevoir son dernier soupir, ou l'exhaler avec lui. C'est un morceau di-

vin, et je ne crains pas d'avancer que si le Titien a surpassé son maître dans tout ce qui tient à l'art, il ne l'a jamais égalé pour le sentiment. On sait que les trois Carrache ont fondé une école à Bologne ; ils se sont immortalisés par une quantité de chefs-d'œuvre que l'on voit dans ce palais, mais sur-tout par un plafond à fresque qui représente les travaux d'Hercule. C'est par rapport à ce plafond que l'on conserve cette galerie au rez-de-chaussée, quoique le jour ne soit pas favorable. Les connaisseurs admirent là un superbe Crucifix d'ivoire, par Jean de Bologne.

Le palais Zambeccari renferme aussi une collection nombreuse de tableaux; mais le choix n'en est pas excellent. En arrivant de Rome et de Naples, on a vu tant de chefs-d'œuvre en ce genre, que l'on devient nécessairement indifférent pour tout ce qui n'est pas réellement beau, et ce qu'on a de mieux à faire alors est de n'en rien dire. Le lecteur voudra bien

m'excuser si je passe sous silence les autres palais, en grand nombre, que l'on voit à Bologne. — Le palais Caprara possédait autrefois, entre autres choses rares et curieuses, une très-belle collection d'armes turques, que le maréchal Enée Caprara avait conquises ; mais ce qu'il y avait de mieux a été vendu dernièrement au vice-roi Melzi. — J'aurais visité très-volontiers l'église de Sainte-Christine, parce qu'on y voit deux très-belles statues de Guido-Reni, que je n'avais jamais entendu citer comme statuaire ; mais par malheur elle était fermée, et il m'a fallu, vu le peu de temps que j'ai séjourné dans cette ville, renoncer à satisfaire ce desir.

Bologne paraît être très-pauvre en habitans. Dans certaines rues à peine rencontre-t-on par-ci par-là un individu. Néanmois on y compte plusieurs grands théâtres. L'opéra de cette année n'est pas mauvais ; il peut même se vanter de

posséder un danseur bien préférable, à mon avis, du côté du talent, à ce Beaulieu que j'ai vu à Naples; mais quant à la suffisance, ils n'avaient pas de reproches à se faire, car il n'y a pas dans le monde d'êtres plus orgueilleux et plus insolens que les soi-disant premiers danseurs. Comme les comédiens italiens sont perpétuellement ambulans, et qu'ils restent à peine un an dans une même ville, on ne peut porter aucun jugement stable sur les théâtres d'Italie. Ce qui est vrai aujourd'hui ne l'est plus au bout de quelques semaines. Sous un certain rapport, le public gagne à ces changemens continuels; mais d'un autre côté, il ne peut jamais y avoir d'ensemble dans aucune troupe.

La librairie est plus florissante à Bologne que nulle part en Italie, ce qui à la lettre ne signifie pas grand'chose, car dans beaucoup d'autres villes, on ne s'en occupe pas du tout. Mais on trouve à Bologne, non-seulement tout ce que l'on imprime dans le pays, ce qui se

réduit à un très-petit nombre d'ouvrages, mais aussi des traductions de différentes langues, et sur-tout des auteurs classiques français. J'ai compté sept à huit libraires dans une seule rue.

J'ai vainement cherché dans toute l'Italie ces réunions aimables auxquelles j'ai été si souvent invité en France par des affiches, où chacun peut se livrer librement à ses goûts et à ses desirs, où l'on parle à son voisin comme à un ancien ami, et où l'on s'épanche pour la première fois comme si l'on avait toujours vécu ensemble. On ne voit ici que des invitations pieuses (*invito sacro*), pour se rendre dans l'une ou l'autre église, ou pour aller adorer l'image miraculeuse d'une Madone qui guérit de la fièvre. La sainte canaille vante ici sa marchandise, tout comme un directeur de comédiens ambulans exalte le mérite de sa mauvaise troupe. J'ai vu affichée, à l'occasion de la première messe d'un jeune prêtre, une invitation souverainement ridicule, et que j'aurais tran-

scrite avec bien du plaisir, si je n'en avais pas été empêché par les importunités des prisonniers qui gémissaient tout près de moi. Ces malheureux sont derrière des grilles de fer sans fenêtres ; ils passent à travers les barreaux ou de petites corbeilles ou des chapeaux qu'ils suspendent à des ficelles, en implorant la compassion des passans, mais sur-tout des étrangers, qu'ils savent parfaitement distinguer au premier coup-d'œil. Quand on ne leur donne rien, ils vous accablent d'injures. Par-tout en Italie, j'ai vu de semblables prisons, et par-tout elles ont servi à me prouver que l'amour n'est pas éteint par les crimes, à moins qu'ils n'aient été commis contre l'amour; car tant que dure la journée, ces tristes asyles sont environnés de femmes qui guettent un moment favorable pour adresser à leurs maris ou à leurs amans, un coup-d'œil expressif ou une parole consolante.

Je ne quitterai pas Bologne sans parler encore une fois de l'intrépide et in-

génieux Zambeccari. Déja, lors de mon premier séjour dans cette ville, j'avais vivement desiré de le connaître; mais les suites funestes de sa malheureuse ascension le retenaient sur son lit de douleur. Maintenant il est rétabli, et j'ai pu satisfaire mon desir. C'est un homme dont la physionomie annonce bien tout ce qu'il a fait depuis long-temps. Ses yeux sont des pensées. Il a eu la bonté de me raconter lui-même, et dans les moindres circonstances, son voyage aérien à jamais mémorable. J'ai vu la lampe (de son invention) au moyen de laquelle il peut descendre et s'élever à volonté. Il est incontestable que dès que l'aéronaute aura réussi à se placer, à une certaine élévation, en équilibre avec l'air environnant, il lui suffira de la plus légère force pour donner à sa machine une direction horizontale. Cette force réside essentiellement dans les rames légères adaptées au ballon, et Zambeccari a suffisamment prouvé, au commencement de sa première ascension, que sa théorie est bien

fondée. Des témoins oculaires m'ont assuré que deux fois il avait établi sa direction vers des tours qu'il avait indiquées, pour revenir ensuite au point de départ, et que chaque fois il avait tenu parole, moyennant une très-petite dépense de force. J'ai appris, avec infiniment d'intérêt, qu'il possède une jeune femme et des enfans chéris. Que l'on se figure l'effroi, le désespoir de ces infortunés, quand, après que son compagnon Andreoli l'eut quitté si inconsidérément, ils virent cet époux et père, s'élever à perte de vue, et disparaître au-delà des nuages dans une machine embrasée, et couvert lui-même du feu qui s'attachait à ses vêtemens ! Son génie inventif a trouvé le moyen d'empêcher qu'un semblable malheur se renouvelât. Dans le cas où un pareil accident lui arriverait, il a imaginé un mécanisme fort simple, au moyen duquel la lampe conserve son équilibre, et l'esprit-de-vin brûlant ne peut plus se répandre, quand même le ballon serait lancé con-

tre des arbres ou tout autre corps solide.

A la vérité, j'avais lu dans les journaux beaucoup de détails sur sa première ascension ; mais le récit qu'il m'en a fait lui-même m'a vivement intéressé, d'autant plus que j'ai appris par-là des particularités que je n'avais trouvées nulle part. C'est lui qui va parler.

« J'ai servi autrefois dans la marine « russe. En 1787, je fus pris par les « Turcs, et je languis jusqu'en 1790, « au bagne de Constantinople. Dans « cet asyle du malheur et de l'oisiveté, « je méditai profondément sur l'art « aérostatique, et je conçus dès-lors « ma nouvelle théorie, que je fis impri- « mer, et que je mis en pratique à Lon- « dres, pour la première fois. A mon « retour dans mon pays, je soumis mon « ouvrage à l'examen de nos deux meil- « leurs mathématiciens, Saladini et Can- « terzani ; ils le jugèrent digne d'être ap- « puyé par le gouvernement, duquel « j'obtins une avance de huit mille livres « (de Milan). Je confectionnai une

« machine telle que je l'avais conçue,
« et je fixai mon ascension au 4 septem-
« bre. Des obstacles et des difficultés de
« toute espèce m'avaient épuisé, et je
« voyais s'évanouir mes espérances.
« Malgré cela, je me reposais sur quel-
« ques amis, et le 3 septembre à minuit,
« je fis transporter ma machine dans le
« lieu destiné pour l'ascension. J'étais res-
« té chez moi pour prendre un peu de re-
« pos qui m'était bien nécessaire, et mon
« frère s'était chargé de m'avertir lors-
« que tout serait prêt ; mais je ne pus
« dormir, et vers six heures du matin
« personne n'étant venu m'appeler, l'im-
« patience me poussa hors de la maison.
« Rien n'était prêt ; les choses n'étaient
« faites qu'à moitié ; on avait prodigué
« inutilement la plus grande partie de
« l'acide vitriolique. L'humidité de la
« nuit, et la vive ardeur du soleil qui
« s'était montré le matin, avaient fait
« un tel effet sur le vernis, que le filet
« s'était fortement collé après le ballon. Il
« me fallut employer trois jours à le

« détacher, et malgré toutes les précau-
« tions imaginables, il ne fut pas possi-
« ble d'en venir à bout sans faire des
« milliers de trous, et sans déchirer le
« globe de tous les côtés. Je ne vous dirai
« pas ce que j'éprouvai de peines et
« d'humiliations, en me voyant ainsi
« exposé à la risée de mes ennemis, et
« au mécontentement vivement mani-
« festé d'une foule innombrable de
« spectateurs.

« Je fus donc obligé de remettre mon
« expérience au 5 octobre; mais mes
« finances étant épuisées, je n'avais au-
« cun moyen de faire face à cette nou-
« velle dépense, et pas un ami ne vint
« à mon secours. Enfin, le gouver-
« nement eut la bonté de m'accorder, à
« valoir sur mes revenus, une somme
« de mille écus, dont le remboursement
« fut rigoureusement exigé de ma fa-
« mille, dans le moment même où l'on
« me faisait, à Venise, l'amputation des
« doigts de la main gauche. Cependant
« j'avais pris un engagement envers le

« public, et je ne pouvais retarder le « spectacle annoncé, plus de temps que « n'en exigeaient les réparations de mon « ballon. Mais il plut si fort les 5 et 6 « octobre, qu'il était indispensable de « demander un nouveau délai. Enfin le « 7, le temps parut s'élever un peu, « quoique toutes les probabilités fussent « contraires ; l'ignorance, le fanatisme « et.... (ici, il s'arrêta et ne voulut pas « s'expliquer plus clairement), me for- « cèrent d'effectuer mon ascension quoi- « que tous les principes que j'avais établis « moi-même dussent me faire augurer « un résultat peu favorable. Les prépa- « ratifs exigeaient au moins douze « heures, et comme il me fut impos- « sible de les commencer avant une « heure après midi, la nuit survint « lorsque j'étais à peine à moitié, et je « me vis près d'être encore frustré des « fruits que j'attendais de mon expé- « rience. Je n'avais que cinq jeunes « gens pour m'aider ; huit autres, que « j'avais instruits et qui m'avaient pro-

« mis leur assistance, s'étaient laissés « séduire, et m'avaient manqué de pa- « role. Cela, joint au mauvais temps, « fut cause que la force ascendante du « ballon n'augmentait pas en propor- « tion de la consommation des matières « employées à le remplir. Alors mon « ame s'obscurcit, je regardai mes huit « mille écus comme perdus, et ils le « sont réellement ! Il ne me reste plus « à perdre que l'honneur. Exténué de « fatigue, n'ayant rien pris de toute la « journée, le fiel sur les lèvres et le dé- « sespoir dans l'ame, je m'enlevai à « minuit, sans autre espoir que la per- « suasion où j'étais que mon globe, qui « avait beaucoup souffert dans ces dif- « férens transports, ne pourrait me por- « ter bien loin. Andreoli et Grassetti « m'accompagnaient. D'abord je voulus « planer en me tenant à l'ancre jusqu'à « ce qu'il fît jour, mais je remarquai « bientôt une tendance vers la chute, « que j'attribuai à une évaporation d'air « inflammable, occasionnée sans doute

« par les déchiremens du filet dont j'ai « parlé plus haut, et qui probablement « n'avaient pas été bien réparés. Dès lors « je me flattai de descendre sans dan- « ger non loin de Bologne. Nous nous « élevâmes lentement, et planâmes très- « long-temps sur la ville ; mais soudain « nous montâmes avec une rapidité in- « concevable, et un vent fort du sud- « ouest nous porta en un instant hors « de la vue des spectateurs.

« La lampe, qui était destinée à aug- « menter la force ascendante, nous de- « vint inutile. Nous ne pouvions ob- « server l'état du baromètre qu'à la « faible lueur d'une lanterne, et très- « imparfaitement. Le froid insuppor- « table qui régnait dans la région élevée « où nous nous trouvions, l'épuisement « où m'avait mis le défaut de nourri- « ture depuis plus de vingt-quatre heures, « le chagrin qui accablait mon ame, « tout cela réuni m'occasionna une dé- « faillance totale, et je tombai sur le « bas de la galerie dans une espèce de

« sommeil semblable à la mort. Il en « arriva autant à mon compagnon Gras- « setti. Andreoli fut le seul qui resta « éveillé et bien portant ; sans doute « parce qu'il avait l'estomac bien garni « et qu'il avait bu du rhum en abon- « dance. A la vérité il souffrait aussi « beaucoup du froid, qui était excessif, et « fit pendant long-temps de vains efforts « pour me réveiller. Enfin, il réussit à me « remettre sur les pieds, mais mes idées « étaient confuses ; je lui demandai, « comme si je fusse sorti d'un rêve : « Qu'y a-t-il de nouveau ? Où allons- « nous ? quelle heure est-il ? d'où vient « le vent ?

« Il était deux heures. La boussole « était à bas, par conséquent elle nous « devenait inutile ; la bougie qui était « dans notre lanterne ne pouvait brû- « ler dans un air aussi raréfié, sa lu- « mière s'affaiblissait de plus en plus, « et finit par s'éteindre. Nous descen- « dîmes lentement à travers une couche « épaisse de nuages blanchâtres ; et lors-

« que nous fûmes au-dessous, Andreoli
« entendit un bruit sourd et presque
« imperceptible, qu'il reconnut bientôt
« pour être le mugissement des vagues
« dans le lointain. Il m'annonça aussi-
« tôt avec effroi cette nouvelle. J'écoutai,
« et ne tardai pas à me convaincre qu'il
« avait dit la vérité. Il était indispensa-
« ble d'avoir de la lumière, pour exa-
« miner, par l'état du baromètre, à
« quelle hauteur nous nous trouvions,
« et pour prendre nos mesures en con-
« séquence. A force de secouer Grassetti
« nous parvînmes à le réveiller un peu.
« Andreoli brisa cinq mèches phospho-
« riques sans qu'une seule prît feu.
« Cependant nous réussîmes, avec infi-
« niment de peine, et à l'aide du briquet,
« à rallumer la lanterne. Il était trois
« heures du matin. Le bruit des vagues,
« qui se brisaient l'une contre l'autre, se
« faisait entendre de plus en plus, et je
« reconnus bientôt la surface de la mer
« violemment agitée. Je me saisis bien
« vîte d'un gros sac de lest ; mais au

« moment où j'allais le jeter, la galerie
« s'enfonçait déja, et nous nous trouvâ-
« mes tous dans l'eau. Dans le premier
« moment d'effroi, nous jetâmes loin
« de nous tout ce qui pouvait alléger la
« machine ; notre lest, tous les instru-
« mens, une partie de nos vêtemens,
« notre argent, et jusqu'aux rames,
« dont une s'était brisée non loin de
« Bologne. Comme, malgré tout cela, la
« machine ne s'élevait pas, nous jetâ-
« mes aussi notre lampe à la mer ; après
« avoir arraché, coupé tout ce qui nous
« parut ne pas être d'une indispensable
« nécessité, le globe, ainsi allégé, re-
« monta tout d'un coup, mais avec une
« telle rapidité, et à une si prodigieuse
« élévation, que nous avions de la peine
« à nous entendre, même en criant ; je
« me trouvai mal, et il me prit un
« vomissement considérable. Grassetti
« saigna du nez : nous avions tous
« deux la respiration courte et la poi-
« trine oppressée. Comme nous étions
« trempés jusqu'aux os, au moment

« où la machine nous avait trans-
« portés dans ces hautes régions, le
« froid nous saisit rapidement, et nous
« fûmes couverts, en un instant, d'une
« couche de glace. Je n'ai pu me rendre
« compte de la raison pour laquelle
« la lune, qui était dans son dernier
« quartier, se trouva en ligne parallèle
« avec nous, et nous parut rouge comme
« du sang. Après avoir parcouru pen-
« dant une demi-heure ces régions im-
« menses, et avoir été portés à une hau-
« teur incommensurable, la machine
« recommença à descendre lentement,
« et nous retombâmes encore une fois
« dans la mer. Il était environ quatre
« heures du matin. Je ne puis dé-
« terminer précisément à quelle dis-
« tance de la terre-ferme se fit notre
« chute, la nuit était trop obscure, la
« mer trop houleuse, et nous-mêmes
« dans une situation d'esprit qui nous
« rendait incapables de faire des obser-
« vations. Ce devait être dans le milieu
« de la mer Adriatique, c'est-à-dire à-

« peu-près dans la direction de Rimini.
« Quoique notre chute se fût faite dou-
« cement, la galerie s'était enfoncée ;
« nous avions la moitié du corps dans
« l'eau, et souvent nous étions entière-
« ment couverts par les vagues. Le bal-
« lon s'étant relâché de plus de moitié,
« par suite de toutes ces variations et
« de ces événemens, il donnait prise
« au vent, qui pouvait s'y engouffrer
« comme dans une voile, en sorte que
« nous fûmes ainsi traînés et ballottés,
« pendant plusieurs heures, au gré des
« flots agités. Au point du jour, nous
« nous orientâmes, et nous nous trouvâ-
« mes vis-à-vis de Pésaro, à quatre
« milles environ de la côte. Nous nous
« flattions d'y aborder heureusement,
« lorsqu'un vent de terre nous repoussa
« avec violence vers la pleine mer. Il
« était grand jour, et nous ne voyions
« autour de nous que l'eau, le ciel, et
« une mort inévitable. A la vérité notre
« bonne étoile nous envoya bien quel-
« ques bâtimens ; mais du plus loin

« qu'ils apercevaient cette machine « flottante, et qui brillait sur l'eau, « ils étaient saisis d'épouvante, et fai- « saient force de voiles pour s'éloigner « de nous. Nous n'avions donc plus « d'autre espoir que d'aborder sur « les côtes de la Dalmatie, qui étaient « bien loin vis-à-vis de nous. Hélas ! « cette espérance était très-faible, et « nous aurions indubitablement été en- « gloutis par les vagues, si le ciel, qui « voulait notre délivrance, n'eût dirigé « vers nous un navigateur, qui, plus « instruit sans doute que ceux qui nous « avaient fui, reconnut notre machine « pour un ballon, et nous envoya bien « vîte sa chaloupe. Ses matelots nous « jetèrent un gros cable, que nous atta- « châmes à la galerie, et au moyen du- « quel on nous hissa, exténués et mou- « rans. Le ballon, ainsi allégé, ne tarda « pas à s'élever encore dans les airs, « malgré tous les efforts des mariniers, « qui voulaient l'attirer à eux. La cha- « loupe était fortement secouée; le dan-

« ger devenait très-imminent, et les « matelots se hâtèrent de couper la corde. « Aussitôt le globe remonta avec une « rapidité incroyable, et se perdit dans « les nuages, où il disparut tout-à-fait « à notre vue. Il était huit heures du « matin quand nous arrivâmes à bord du « vaisseau; Grassetti était comme mort, « à peine donnait-il encore quelques « signes de vie. J'avais les mains mu- « tilées; le froid, la faim et ces angois- « ses horribles m'avaient totalement « épuisé. Le brave marin qui comman- « dait ce navire fit tout ce qui dépen- « dit de lui pour nous restaurer. Il nous « conduisit heureusement au port de « Ferada, d'où l'on nous transporta « à Pola, où nous fûmes accueillis de « la manière la plus affectueuse, et où « un habile chirurgien fit l'amputation « de mes doigts. »

Zambeccari termina là son intéressante narration, et je ne doute nullement qu'elle ne fasse autant de plaisir à mes lecteurs que j'en ai ressenti moi-

même à l'entendre. Je lui demandai quel moment lui avait paru le plus affreux dans ses deux voyages. Il me répondit que c'était celui où il s'était trouvé dans l'eau jusqu'à la poitrine, lorsque les vagues s'entre-choquant au-dessus de sa tête, il avait été obligé de se boucher les oreilles, et de fermer la bouche et les yeux ; lorsqu'ensuite la nacelle s'enfonçant toujours de plus en plus, et la mort lui semblant inévitable, il avait aperçu un petit bâtiment qui cinglait de leur côté ; mais qui, effrayé à l'aspect du ballon, s'était éloigné à force de voiles, et l'avait replongé par sa fuite dans une angoisse épouvantable, et mille fois plus cruelle que le trépas. En effet, il eut long-temps la mort devant les yeux, mais il n'éprouva rien d'aussi déchirant que l'instant où s'évanouit sa plus chère espérance. — Quel homme, d'après des résultats aussi affligeans, ne serait pas dégoûté de tenter de nouvelles expériences ? Eh bien ! Zambeccari brûlant de l'amour

des sciences, a le courage de projeter encore un troisième voyage; tous ses desirs, tous ses vœux tendent à se voir en état de réaliser ses desseins téméraires; il n'est point mû par un vil intérêt, cette belle ame est étrangère à la cupidité. Ce n'est pas là ce Garnerin, dont on parle par-tout comme il le mérit; il ne demande que l'avance de ses frais, et la ferait lui-même s'il était assez riche pour cela. Il se plaint avec une juste amertume de la conduite de ses compatriotes; ils n'ont rien fait pour lui, absolument rien. Il se flatte que le roi de Prusse ou l'empereur de Russie, l'académie de Berlin ou celle de Pétersbourg, l'appelleront, et lui procureront enfin les moyens de satisfaire son unique ambition. Il est prêt à partir au premier avis qui lui sera donné, et soumet à l'examen le plus sévère ses machines, sa théorie et les instrumens qu'il a inventés pour la direction des ballons; quant à moi, je crois que la dépense modique que cela pourrait

occasionner serait compensée par un résultat complètement heureux. Il s'est informé avec beaucoup d'empressement de Robertson, dont il a ouï vanter les connaissances et les procédés, et il desirerait très-vivement s'associer à lui. Puissent ses projets se réaliser ! Puisse le nord prouver en cette occasion que, si le sud fait éclore des plantes plus savoureuses et des fleurs plus agréables, il sait réchauffer et nourrir les talens et le génie !

Le rapport, fait par ordre du conseil des premiers professeurs de physique et de mathématiques de Bologne, et imprimé le 9 novembre 1804, prouve que Zambeccari n'est ni un charlatan ni un homme cupide, et que sa théorie n'a rien de chimérique. Les rapporteurs ont montré qu'ils savaient non-seulement apprécier les talens, mais justifier aussi la confiance du gouvernement. Ils commencent par un détail historique de tout ce qui est arrivé d'intéressant pour la science aéro-

statique, depuis Montgolfier jusqu'aujourd'hui ; ils établissent les lois physiques que l'on va lire, et desquelles doit dépendre nécessairement la direction des ballons.

« Quand un globe qui n'est pas tout-
« à-fait rempli se place dans une partie
« quelconque de l'atmosphère, où il se
« trouve en équilibre parfait avec elle,
« comme, par exemple, près de la su-
« perficie de la terre, il en résulte qu'il
« doit conserver cet équilibre dans cha-
« que endroit de la même atmosphère
« aussi long-temps que son volume n'a
« pas augmenté. Ils appellent cela un
« équilibre réciproque, parce qu'il
« consiste particulièrement dans cette
« circonstance que le volume du bal-
« lon se dilate dans une proportion
« inverse de la densité de l'air qui
« l'environne, dans quelque élévation
« que ce soit. » Ils avouent que cette loi a été découverte et prouvée par Zambeccari. Ils parlent ensuite de la lampe; ils combattent les craintes mal fondées

de ses compagnons, qui croyaient très-dangereux de rapprocher ainsi le feu de l'air inflammable; ils louent beaucoup la manière dont, au moyen de cette lampe, il s'élevait, descendait et demeurait en place, sans employer ni gaz ni soupape, et sans le secours du lest. Ils font aussi mention des rames, dont Zambeccari a prouvé la force motrice dans une nacelle qu'il avait fait suspendre dans une église, et par le moyen desquelles il se mouvait en tout sens et à volonté; ils confirment également que, dans sa dernière ascension, Zambeccari a plané long-temps sur Bologne, qu'il s'est élevé et qu'il a descendu à volonté, et qu'il a décrit comme un demi cercle autour de la ville, en allant du sud à l'est et au nord, seulement au moyen de ses flammes, et sans employer le secours du lest ni d'aucune autre force artificielle. Enfin, ils terminent en disant que la théorie de Zambeccari est suffisamment et complètement prouvée par l'expérience; et que le malheur,

purement accidentel, arrivé à cet intrépide navigateur, ne peut nuire en aucune manière à sa réputation, ni au mérite de son invention. Ce rapport est signé par Saladini, professeur public de mathématiques ; Canterzani, professeur de physique, et Avanzini, aussi professeur de mathématique.

Il n'est donc pas ici question d'un spectacle populaire et frivole, tel que celui que présente un Garnerin, en exposant aux regards de la foule madame son épouse en négligé blanc, mais d'une découverte nouvelle, appuyée de preuves suffisantes, examinée et discutée par des savans, et très-importante, non-seulement pour les sciences, mais aussi peut-être pour l'histoire du monde.

CHAPITRE CXXIII.

Modène.

C'est une très-ancienne ville, qui fut assiégée, quarante ans avant la naissance de Jesus-Christ, par Brutus, le meurtrier de César. Un an après, se livra sous ses murs cette fameuse bataille dans laquelle les deux consuls, Hirtius et Pansa, furent battus par Antoine. Aujourd'hui elle est si déserte, que l'on pourrait presque croire que ce siége et cette bataille sont des événemens récemment arrivés, si l'arbre de la liberté, que l'on voit sur la grande place, ne donnait le mot de l'énigme. On est attendri jusqu'aux larmes en voyant cette grande ville, dans laquelle il paraît n'y avoir rien de florissant, si ce n'est le laurier (en fer blanc) que la déesse de la liberté (en bois) tient dans la main. Autrefois c'était ici

la résidence d'un duc riche; son palais magnifique était rempli d'objets d'art, et de raretés en tout genre; maintenant ce duc est mort, sa famille est morte; les richesses des arts ont disparu, et ce palais superbe est habité par un préfet de la république cisalpine.

Notre laquais de louage, bon diable, voulut absolument nous montrer quelque chose de remarquable. Nous le laissâmes faire. D'abord il nous conduisit dans une écurie, seul reste de l'antique magnificence du duc; on s'en sert encore aujourd'hui conformément à sa destination primitive, c'est-à-dire qu'il y a encore des chevaux, mais non pas cent deux, comme du temps du duc. Nous ne pûmes nous empêcher de rire; cependant nous suivîmes notre homme. Il voulait nous montrer un jardin botanique : je lui observai qu'en hiver il y aurait peu de choses à voir, mais il soutint le contraire, en disant que tout ce qu'il y avait de rare et de curieux était conservé dans de très-belles serres

chaudes. Or il faut savoir qu'en Italie une serre chaude est une chose fort rare, et c'est pour cela que je pardonne à cet homme la peine inutile qu'il nous fit prendre ; car nous ne trouvâmes là qu'une très-petite serre chaude, dans laquelle on conserve, pendant l'hiver, quelques plantes très-communes. Vraiment chaque gentilhomme d'Allemagne, pour peu qu'il soit à son aise, en a une au moins aussi belle à sa campagne. — Alors notre conducteur, un peu embarrassé, nous conduisit, pour nous dédommager, à l'académie des arts ; s'il eût dit une école de dessin, nous n'aurions pas été trompés. Lorsque Modène possédait encore de nombreux chefs-d'œuvre, elle pouvait se mesurer avec les plus grandes villes de l'Italie, et son académie méritait ce titre; mais aujourd'hui que les Français ont enlevé soixante-dix-sept tableaux et tous les trésors d'art qu'ils y ont trouvés, il n'y a plus là qu'une école où l'on dessine assez-bien, d'après des modèles vivans.

Le local est grand et beau; on y voit de belles armoires vides, dans lesquelles on conservait jadis une très-belle collection de médailles. On voit encore les enfoncemens ronds dans lesquels les médailles étaient placées. On montre toutes sortes de bagatelles, que le vainqueur généreux a laissées aux vaincus. Cependant cet établissement possède encore une chose rare et très-intéressante; c'est le crâne du Corrège, qui est conservé sous un verre, comme celui de Raphaël dans l'académie de Saint-Luc à Rome. Les inscriptions emphatiques n'ont pas été épargnées ici plus qu'à Rome. Ce crâne respectable m'a fourni matière à toutes sortes de réflexions, et à des questions que je ne saurais résoudre. Par exemple, ne pourrait-on pas en tirer l'aveu tacite que le matérialisme est une croyance innée dans l'homme? que, malgré tout ce qu'on lui apprend sur l'ame, il regarde toujours la tête comme l'organe de la raison ? de plus, comme le crâne

d'un homme célèbre inspire à tout le monde, sans exception, un si grand intérêt, n'est-il pas étonnant que l'on en conserve si peu, et qu'excepté ces deux académies de peinture et le docteur Gall, personne n'ait eu l'idée de soustraire ce reste précieux d'un homme distingué au sein ténébreux de la terre? Pourquoi sont-ce justement les peintres qui ont eu cette idée, en Italie surtout, où la plus épaisse superstition et maint autre obstacle devaient s'y opposer? Pourquoi n'orne-t-on pas les bibliothèques avec les crânes des grands écrivains et des poètes, les arsenaux avec ceux des héros, et les trônes avec ceux des bons princes? Cependant je retire cette dernière proposition, parce que le champ de la flatterie est déja assez vaste.

Dans une des salles de l'école de dessin sont placées beaucoup de copies des meilleures antiques. Au milieu d'elles est un squelette, qui a sans doute appartenu à un géant, car il surpasse en

hauteur deux statues colossales qui sont à ses côtés. On dit que c'est celui d'un officier autrichien tué dans une bataille contre Macdonald; je n'ai pu savoir son nom. Dans la soi-disant galerie des tableaux, il n'y en a qu'un de mérite; c'est un Christ, par Guido Reni; comme il était double, les Français eurent encore la générosité de ne prendre que le meilleur, et de laisser l'autre. — Pour honorer la mémoire du Tasse, je me suis fait montrer, dans une église, le seau enlevé, qui jadis donna lieu à une guerre sanglante entre Modène et Bologne, et au poëme immortel du Tasse. Il est conservé dans une chambre obscure de la tour; on est obligé d'y grimper par un méchant escalier; et que voit-on? Un seau ordinaire, garni de fer, et qui ne diffère en rien des autres; en vérité, ce n'est que le souvenir qu'on y attache qui le rend intéressant. Je fus forcé, à cette occasion, d'être le témoin, dans l'église, d'un spectacle révoltant. Comme

c'était la fête de S. Antoine, les pieux Modenois arrivaient en foule pour se prosterner devant un autel. Un prêtre donnait à chacun la bénédiction, avec une petite image qu'il lui faisait baiser, et qu'il essuyait chaque fois avec un petit chiffon. Ce prêtre était suivi d'un autre, qui portait un plat d'argent, sur lequel on mettait le paiement de ce baiser dégoûtant. Les catholiques ont encore d'autres coutumes semblables, qui ne sont propres qu'à saigner les bourses, et à propager des maladies contagieuses. Il n'y avait jadis aucune église à Modène qui n'offrît quelque beau tableau; maintenant on peut s'épargner la peine de les visiter, j'ai déja dit pourquoi.

Le théâtre de Modène est singulièrement construit. Jamais je n'en ai vu de semblable. La scène occupe tout le côté large de la salle, et les cinq rangs de loges qui l'entourent forment un hexagone tout-à-fait irrégulier. Cependant il m'a paru que l'on voit bien par-tout;

mais les décorations bigarrées des loges, qui toutes sont pourvues de rideaux, dont chacun est d'une couleur différente, offraient un aspect désagréable. L'opéra Buffa n'était pas mauvais; le ballet (le même que j'ai vu déja à Rome) était du moins mieux exécuté; c'était bien dommage seulement que la première danseuse ne consistât uniquement qu'en bras et en jambes; à chaque pas, selon la louable coutume de l'art de la danse d'aujourd'hui, elle étendait en avant une de ses jambes d'araignée, et le spectateur reculait involontairement, afin d'avoir de la place pour applaudir.

CHAPITRE CXXIV.

Les Eaux de Modène.

C'EST une chose très-remarquable que cette ville tout entière repose sur des rivières souterraines, qui roulent leurs ondes inépuisables à une profondeur de soixante-huit pieds. Celui qui a besoin ici d'un puits, fait creuser par-tout où il lui plaît. La première couche de terre, de quatorze pieds d'épaisseur, consiste d'abord en toutes sortes de pierres, et enfin on rencontre des anciennes rues pavées, et des maisons d'architecture romaine; ce qui prouve que l'ancienne Modène fut engloutie par un tremblement de terre, ou peut-être couverte par deux montagnes qui s'écroulèrent, à ce que dit l'histoire. La seconde couche, aussi de quatorze pieds d'épaisseur, est composée, en partie, de terre remplie de

plantes, dans laquelle se trouvent des branches, des troncs d'arbres, et des arbres entiers, qui, quoique pourris, sont cependant encore très-faciles à reconnaître. Aucun de ces arbres ne porte la moindre trace qui indique qu'il ait été touché par le fer; ce qui fait présumer qu'il y avait ici une forêt dans un temps où les hommes ne connaissaient pas encore ce métal, et que cette ancienne ville a été bâtie ensuite sur ce sol. La troisième couche, de onze pieds, est tout-à-fait différente; elle est formée de l'argile la plus blanche et la plus belle, mêlée de coquillages et de toutes sortes de plantes et de productions marines. Ici était autrefois le fond de la mer; ici fourmillèrent jadis des poissons, jusqu'à ce que les vagues firent place à la forêt, les poissons aux bêtes féroces, et que celles-ci furent chassées à leur tour par les hommes. Combien n'a-t-il pas fallu de milliers d'années pour opérer ces divers changemens? Ici, l'esprit humain se perd dans les

abymes mystérieux de la nature, qui crée et qui détruit éternellement. — Le sol qui suit n'a que deux pieds d'épaisseur ; c'est une terre marécageuse ; mêlée de roseaux pourris, et d'autres plantes aquatiques. Après cela, on perce encore une couche de onze pieds, semblable à l'avant-dernière, et composée d'argile blanche et de productions de la mer. Elle est suivie par une autre couche de terre marécageuse de deux pieds d'épaisseur, et qui repose à son tour sur de l'argile épaisse de sept pieds. Suit maintenant la dernière couche de terre marécageuse ; elle a pour base du gravier, du gros sable et des cailloux ; ce qui, joint à un grand bruit souterrain, annonce la proximité des eaux. Quand on est arrivé là, tous les ouvriers se font remonter ; il n'en reste qu'un, qui, au moyen d'un vilebrequin, fait un trou dans la couche de cinq pieds, composée de sable et de gravier ; mais à peine a-t-il fini, qu'il donne aussitôt le signal pour être hissé

à son tour. Quelque vîtesse que l'on mette à remonter cet homme, il est néanmoins baigné des pieds jusqu'à la tête avant d'en sortir; car l'eau, qui jaillit d'abord à côté de l'outil, s'élève ensuite avec une telle force, qu'elle lance des cailloux de quatre onces. Dans le même instant, toutes les fontaines des environs cessent de couler, jusqu'à ce que le nouveau puits ait pris son niveau. Telle est en abregé l'histoire des eaux de Modène, qui, dans une profondeur de soixante-huit pieds, et inépuisables dans chaque saison, pourvoient non-seulement la ville et la campagne, mais se réunissent ensuite en un canal navigable qui se jette dans le Pô. Des savans ont attribué l'origine et l'abondance de ces eaux à la mer, qui, selon eux, filtre jusqu'ici par des voies souterraines. Au contraire, l'abbé Téta, à Naples, cherche à prouver que ce torrent souterrain reçoit son affluence des lacs que l'on trouve sur les Alpes et dans les Apennins; il a publié à ce

sujet une brochure, que peuvent lire ceux qui voudront s'instruire davantage sur cette matière. Rammazini, dans lequel Folkmann a puisé les matériaux de sa relation, est moins authentique.

CHAPITRE CXXV.

Mantoue.

Tout le monde connaît la position désagréable de cette forteresse, qui a joué un si grand rôle dans la dernière guerre. Par mille sinuosités formées par toutes sortes d'ouvrages extérieurs, qui s'étendent fort loin, on serpente, à travers des marais, sur une vaste plaine où l'œil ne rencontre aucun arbre. On ne se sent pas trop gaiement disposé en passant sous la porte. La ville elle-même ne contribue en rien à égayer l'ame. En vain espère-t-on être dédommagé par la vue du monument qui a été érigé nouvellement, avec beaucoup de pompe, en l'honneur de Virgile, qui était natif de Mantoue. Grand Dieu! quel persifflage contre ce grand poète! Son buste est placé si haut, qu'à peine on en distingue les traits. Quatre cygnes

en fer-blanc, couverts de plâtre, supportent une colonne; déja le plâtre s'est détaché à plusieurs endroits, et ces cygnes ont l'air d'avoir été plumés. Sur un grand piédestal carré, on lit quatre inscriptions, dont l'une, consacrée à l'immortel Virgile de Mantoue, paraît n'avoir été faite que pour avoir occasion de placer les trois autres. La seconde est conçue en ces termes : « L'an IX « de la liberté, lorsque Brune était « général et Bonaparte consul ». — La troisième : « Les citoyens reconnais- « sans, au général Miollis le Mécène (!) ». — La quatrième, enfin, a été gravée en l'honneur de MM. les administrateurs. Il est clair que le bon Virgile a été forcé de morceler, autant que possible, son immortalité, pour en donner à chacun une petite portion; quant à lui, on n'en parle, à proprement dire, qu'en passant. La place sur laquelle est construit ce bel ouvrage est grande, mais entourée de maisons mesquines. Bref, tout cela n'est rien moins qu'un monu-

ment à la gloire de Virgile; j'y vois bien plutôt un monument de la vanité française, qui ne se contente pas toujours de cygnes en fer-blanc et recouverts en plâtre. — Il y a ici une imprimerie qui porte le titre pompeux d'*Imprimerie de Virgile*, et d'où il ne sort que des affiches de comédie.

Que l'on ne passe pas devant l'église de Saint-André sans la voir, car elle est très-belle; on y conserve le sang du Christ dans une phiole, mais on ne le montre que dans les temps de calamités publiques, auxquelles il n'apporte aucun soulagement. — La cathédrale est belle aussi; mais elle est bâtie dans un style infiniment moins majestueux que celui qui distingue l'église de S.-André. Ce que sont devenus les bons tableaux de cette église, tout le monde le sait. Celui qui veut se faire une idée juste et prompte d'une assemblée ennuyeuse n'a qu'à regarder la coupole de la cathédrale, où Dieu le père est peint au milieu de ses chers petits anges, qui le

contemplent. — Mantoue est la dernière ville où l'on voit suspendus, devant toutes les églises, ces chiffons de toile cirée, qui ressemblent aux enseignes des merciers à la foire de Leipsick; et par lesquels on est poliment invité de prier pour les ames fraîchement parties pour le purgatoire. — Le vieux château des Gonzague est très-vaste, et appartient maintenant à la nation. — C'est ici que j'ai vu, pour la première fois en Italie, la comédie en masques; je m'en réjouissais, car j'ai toujours aimé le bon Arlequin; mais malheureusement il était détestable. On donna aussi la *Serva Padrona*, cette charmante farce que j'avais vu représenter, il y a plus de vingt ans, à Pétersbourg, par madame Doria (jeune et belle alors, étincelante de diamans, souveraine toute-puissante du ministre tout-puissant Besborodko). — Hélas! quel triste changement! cette même Doria, aujourd'hui vieille, laide, pauvre, joua ici le même rôle! peu s'en

fallut que cet aspect, qui me rappelait tant de souvenirs, ne m'arrachât des larmes. Les fonctionnaires de cette république m'ont donné une preuve évidente et par écrit de leur savoir et de leur habileté dans la lecture, car ils ont changé mon nom, qui était écrit très-distinctement sur mon passeport, en celui de *Bomiguno Alessandro ;* cela prouve bien qu'ils ne connaissent pas une lettre.

A mon premier passage par cette ville, j'y trouvai des nègres en garnison, qu'on avait parqués pour les laisser mourir tranquillement l'un après l'autre. Leur nombre a tant diminué, qu'on a jugé mieux de transférer la scène de leur mortalité en Piémont. Le misérable reste de ce régiment tant vanté ne consistait plus à peine que dans quelques centaines d'hommes.

CHAPITRE CXXVI.

Vérone.

C'EST une ville grande, et singulièrement bâtie, habitée par quarante-cinq mille ames, et divisée par l'Adige, en deux parties inégales. Les Français ont pris pour eux la plus grande et la meilleure, et ont laissé la plus petite à l'Autriche. Le pont sur l'Adige est garni d'employés des douanes et de sentinelles des deux nations ; l'étranger est jeté de mains en mains, semblable à un volant, jusqu'à ce qu'il tombe, ou sur le sol de la liberté, où personne n'ose proférer une parole sans la permission des Français; ou de l'autre côté, pour s'approcher des montagnes du Tirol, seule contrée où il y ait encore de véritables hommes. — Quand on arrive à Vérone sans avoir été auparavant à Rome, on voit les antiquités romaines

que cette ville possède avec plus d'intérêt que dans le cas contraire ; car alors, on a vu tant d'objets grands et sublimes, que toutes les ruines que l'on rencontre après ne font qu'une faible impression.

L'amphithéâtre de Vérone est célèbre, et mérite de l'être, mais que l'on se garde bien de le comparer au Colisée. Il y a ici de soi-disant conservateurs, qui sont obligés de veiller sur ces respectables débris. Il me semble que MM. les conservateurs ont fait trop peu et trop ; trop peu, parce qu'ils ont permis que toutes les arcades extérieures soient remplies d'ateliers de forgerons, de serruriers, etc., de chantiers et de magasins de foin, ce qui nuit beaucoup à l'effet ; trop, parce qu'ils ont rétabli dans l'intérieur tout l'amphithéâtre, ce qui empêche, par conséquent, que l'on puisse distinguer l'antique d'avec le moderne. Le tout paraît aussi neuf et aussi propre que s'il venait d'être achevé tout-à-l'heure. L'admirateur le plus ardent

sentira refroidir son enthousiasme, en jetant un regard sur les loges destinées aux magistrats, et qui sont profanées par une inscription moderne, portant que le pape Pie VI a donné ici la bénédiction.

Outre cet amphithéâtre, demi-antique et demi-moderne, il y a encore quelques ruines, des murs, des arcades, des portes, etc., mais qui méritent à peine qu'on en parle. Les palais et les églises renferment autant de curiosités que les Français ont jugé à propos d'en laisser, c'est-à-dire très-peu. Le muséum, fondé par le célèbre Maffei, possède encore beaucoup d'antiquités précieuses, et des inscriptions piquantes; mais un de ses plus beaux ornemens, un testament en langue grecque, gravé sur pierre (duquel j'ai parlé dans mes *Souvenirs de Paris*), n'y est plus, ainsi qu'un Diomède. Une tête d'Antonin le Pieux (n° 162.) ressemble d'une manière frappante à l'empereur des Français. J'ai parcouru ce muséum, Maffei

à la main, et j'ai eu plus de cinquante fois l'occasion de renouveler cette remarque, que souvent les antiquaires ne voient que ce qu'ils veulent voir ; j'ai noté plusieurs exemples, mais le lecteur, n'ayant pas les bas-reliefs sous les yeux, trouverait peu de plaisir à de semblables observations. Vraiment, on passe ici quelques heures fort agréables, car il y a près de six cents de ces inscriptions intéressantes, et il faudrait un séjour de six mois pour épuiser tout-à-fait cette jouissance.

Le théâtre de Vérone est, sous tous les rapports, le meilleur que j'aie vu en Italie. Cependant, l'Opéra-Buffa était assez médiocre lorsque je passai la première fois par cette ville, et je ne saurais indiquer aucun chanteur qui mérite d'être distingué. On donna *Due Nozze ed un sol Marito*, avec une jolie musique de Guglielmi, dont surtout les morceaux d'ensemble sont d'un bel effet. Les paroles m'ont paru, comme à l'ordinaire, dépourvues de bon

sens ; c'est ce qui me fait croire qu'elles seront bientôt traduites en allemand. Le ballet intitulé *le Festin de Pierre*, très-joli ouvrage, de la composition du maître de ballets Luzzi, fut fort bien exécuté. Sa fille, charmante personne de quatorze ans, brillera bientôt parmi les premières danseuses. Le théâtre est grand et beau. J'ai compté quatorze ou quinze trous dans le rideau. Du reste, on ne fait pas plus de cas de l'illusion ici que par-tout ailleurs en Italie ; des hommes viennent enlever les décorations avant la fin des scènes, et l'allumeur fait ses affaires pendant la représentation tout comme il lui plaît. Des grenadiers français étaient en faction, et composaient la plus grande partie des spectateurs. — Lors de mon dernier séjour à Vérone, je trouvai le ballet et l'opéra améliorés ; on donna la *Capricciosa pentita*, avec une excellente musique de Fioravanti. La prima donna, Ceccarelli, était, à la vérité, peu séduisante, et le ténor, Campitelli, très-mé-

diocre, mais les deux bouffons, Guglielmini et Bartolucci, se distinguaient avantageusement. Le maître de ballets actuel est Angiolini. Il est vrai que le ballet intitulé *Abdul, ou le Turc généreux* ne roulait que sur une anecdote très-rebattue, mais il était au moins intelligible, et l'exécution annonçait des connaissances, du goût, et du travail. La première danseuse, Guglielminetti, n'est pas excellente ; en revanche, Gaetano et Anna Diani sont un couple charmant, qui fait déja grand plaisir, et qui un jour excitera l'enthousiasme. Les décorations, à-peu-près les meilleures que j'aie vues en Italie, étaient du nommé *Pienti*.

CHAPITRE CXXVII.

Entre Vérone et Vienne.

La fièvre jaune a rendu, s'il est possible, les Autrichiens encore plus difficultueux. Il y a des stations de poste où l'on ne peut faire une demi-lieue sans exhiber ses passe-ports et certificats de santé. Le voyageur perd de cette manière plus d'une heure précieuse. Je ne saurais que louer les mesures sévères que l'on prend contre cette maladie affreuse; mais quand elles ne sont d'aucune utilité, même lorsqu'on les a doublées ou triplées, alors je les crois tout-à-fait superflues. Celui qui a trompé une sentinelle trompe aussi les autres. Un général a fait la proposition de dépouiller de leurs habits, même de leur chemise, tous ceux qui viendraient de Livourne, pour les brûler, et de leur en donner de nouveaux, aux frais de l'empereur. Je

doute que cette proposition soit acceptée. Je fus forcé de m'arrêter quelques jours à Trente, par rapport à la quantité considérable de neige qui était tombée, ce qui est très-rare dans ces contrées. Cette ville, où l'on ne combattait autrefois qu'avec des armes spirituelles, est destinée maintenant à devenir un rendez-vous de guerriers mondains; on est sur le point d'en faire une forteresse. Comme elle est entourée de hautes montagnes, je ne conçois pas trop pourquoi on la fortifie; il faut croire que messieurs les ingénieurs en savent plus que moi là-dessus. La construction doit durer dix ans, et coûtera des sommes immenses. Beaucoup de propriétaires qui perdent leurs vignes en gémissent déja. Une commission s'occupe maintenant d'estimer les propriétés : on sait que de telles estimations ne sont jamais au préjudice de l'estimateur ; et supposé que l'on paie réellement la valeur du bien, peut-on payer aussi le plaisir que le propriétaire trouvait dans sa propriété, peut-être la seule

et dernière jouissance qu'il puisse avoir dans ce monde ? C'est toujours une nécessité dure ; d'autant plus que les habitans ne paraissent pas en être très-convaincus. J'aime à m'entretenir avec toute sorte de gens, c'est pour cela que je conversai sur ce sujet avec un artisan de Brixen (qui, située de la même manière, sera également changée en forteresse) ; c'était un homme fort sensé, qui raisonnait bien. « Quant à moi, me dit-il, je n'en suis pas fâché, j'y gagnerai peut-être aussi une petite somme ; mais.... — Mais ? — Eh bien ! monsieur ? — Eh bien ? — Où prendre tout cet argent ? Cette monnaie que voilà (et que je lui avais donnée pour paiement) est très-mauvaise, à la vérité ; mais nous n'avons pas même assez de celle-là. Une seule des pierres de taille nécessaires à la construction de la forteresse doit coûter, pour arriver à sa destination, au moins trente florins ; je me fais fort de le prouver, et cela me fait croire que l'on y regardera à deux fois. — Mais la

grande utilité d'une telle forteresse en cas de besoin ! — Voilà précisément ce que je ne vois pas. J'ai toujours entendu vanter si prodigieusement cette fameuse Mantoue, que je croyais que le diable même ne la prendrait pas ; eh bien ! n'a-t-elle pas été prise, et même lorsqu'on s'en doutait le moins ? N'en a-t-il pas été de même pour Luxembourg » ? — Je ne pus rien opposer à ces argumens *ad hominem*, et je suis tenté de croire le général avec lequel je parlai la veille sur cette matière n'aurait pas été moins embarrassé à ma place. Du reste, ma bonne opinion des Tiroliens s'est beaucoup fortifiée par ma conversation avec ce brave artisan.

On a, dit-on, nouvellement projeté et soumis au monarque un plan dont l'exécution serait sans contredit beaucoup plus avantageuse pour le Tirol que la construction de deux forteresses. On veut donner un cours direct à l'Adige, qui, entre Botzen et Trente, et même plus haut, forme mille détours, ce

qui changerait en terres labourables les marais situés maintenant entre ces sinuosités. Le Tirol récolte dans ce moment si peu de bled, qu'il peut à peine se nourrir lui-même pendant quatre mois de l'année, et qu'il lui faut pour les huit autres mois tirer sa subsistance de la Bavière et de l'Italie. Il y a une si grande quantité de ces marais, qu'en les fertilisant, ils fourniront pour toute l'année le grain nécessaire à la consommation du pays. Ce bienfait est si important, que l'exécution de ce projet suffirait seule pour immortaliser le nom de François II. — Il est vrai qu'il y a des gens, comme cela arrive ordinairement, qui font des objections et qui considèrent la chose sous un point de vue tout différent. Ces marais, disent-ils, produisent une espèce de jonc qui sert de litière dans les étables; ainsi, où la prendre à l'avenir? — Je pense que le bled donnerait assez de paille. L'autre objection, que le bled ne viendrait jamais dans ce sol marécageux,

me paraît plus importante; la plus forte est celle que le Tirol ayant à peine les bras suffisans pour la culture de la vigne, ne peut en employer à l'agriculture. — Je me contente de parler de cette matière comme d'un objet historique, je ne suis pas en état d'en juger.

Je ne puis quitter ce cher pays et ses francs et loyaux habitans sans rappeler encore une fois ses charmes nombreux et variés, dont l'hiver même n'a pu le priver tout-à-fait. Ah ! que l'on est agréablement ému en sortant de cette Italie monotone et peuplée des rebuts de la race humaine, lorsqu'on revoit ces montagnes magnifiques, et que l'on peut serrer la main aux hommes affables, bons et sensés qui les habitent! Je n'irai plus en Italie, mais puissé-je n'avoir pas été pour la dernière fois dans le Tirol!

La route qui descend de Brixen dans la Carinthie est encore plus intéressante pour l'observateur que celle d'Inspruck, qui est plus passagère, et où, par con-

séquent, les hommes sont plus policés ou gâtés, par-ci par-là, à force d'éducation. Ici, au contraire, on ne voit que la nature la plus pure. Les habitans regardent l'étranger avec l'ingénuité et la curiosité des enfans, ils le suivent partout, et cherchent toujours quelque occupation qui les rapproche de lui. Souvent ils se rendent importuns à force de prévenances; mais il est impossible de s'en fâcher, car on voit qu'ils font réellement tous leurs efforts pour se rendre agréables, et satisfaire le voyageur. Telle est l'espèce d'hommes qui habite la ci-devant principauté de Brixen, vallée étroite, arrosée par l'Eisach, et qui est parsemée de petites villes et de jolis villages, où l'étranger jouit d'un spectacle riant de la propreté qui règne au-dedans et au-dehors des maisons, et où il voit la joie et la santé peintes sur tous les visages. Le commerce principal de ce peuple heureux consiste en bétail; la culture des vignes a cessé, le climat est trop dur; car cette vallée est située très-

haut, et les vents froids y ont un libre passage. A Niederdorf, par exemple, on dit : « Nous avons neuf mois d'hiver, « et du froid le reste de l'année ». Ce peuple pasteur me semble encore plus brave et moins gâté que ses voisins les vignerons. Quel parti n'aurait-on pas pu tirer d'eux dans la dernière guerre! Avec quel courage ils attendaient les Français ! A Branneken, à deux postes de Brixen, les habitans ne surent l'arrivée de l'ennemi que lorsqu'il était presque déja devant les portes de la ville. Ils envoyèrent aussitôt auprès du général Spork, qui n'était pas loin, avec un corps d'armée, et lui offrirent leurs bras s'il voulait venir les seconder. Le général le promit ; plus de quatre mille paysans se rassemblent et prennent les armes, font du pain pour les Autrichiens, fournissent du vin, en attendant le commandant ; mais il ne vint pas. Il leur fit dire que des ordres l'obligeaient de se retirer par-dessus les montagnes, ce qui parut incompréhensible à

ces braves gens ; eux qui connaissaient si bien leurs montagnes, savaient qu'il est impossible de les franchir, pendant le printemps, et sur-tout avec des canons. Ils étaient étrangement surpris qu'on aimât mieux les jeter dans l'eau que de les leur amener ; ils prétendent encore aujourd'hui que s'ils avaient été organisés et commandés, aucun Français ne leur aurait échappé. Quiconque a vu le pays et ses habitans ne peut en douter. Cette réponse les indigna ; malgré cela ils ne perdirent pas courage. Tous les fonctionnaires se retirèrent, et abandonnèrent ce bon peuple. — Si dans ce temps-là un homme doué par la nature d'une ame guerrière s'était élevé parmi eux, il aurait pu donner une toute autre tournure aux affaires politiques, et s'acquérir une grande réputation. Cependant leurs forces étaient et restaient dispersées, et même dans cet état, ils imposaient encore aux Français. Dans un petit bourg, une troupe de ces habitans dé-

fendit si vaillamment l'entrée, que les Français furent obligés de se retirer. Un village même, sur le sommet d'un rocher, résolut de ne pas laisser monter les ennemis. Hommes et femmes prirent les armes, les enfans roulèrent de grosses pierres dans le précipice ; les Français, étonnés, passèrent outre. Lorsqu'ils s'approchèrent de Branneken, les pâtres se retirèrent dans les montagnes, allumèrent plus de cent feux, et inspirèrent une telle frayeur à l'ennemi, qu'il accorda à cette petite ville ouverte une capitulation qu'il a fidèlement observée. C'est à leur courage seul que ces braves gens sont redevables de la conservation de leurs biens. *Paysan* était pour les Français un mot de terreur qui très-souvent les a tenus en respect.

Les Tiroliens trahissent, dans ces contrées plus qu'ailleurs, leur esprit enfantin, par le plaisir qu'ils prennent à peindre sur leurs maisons ou à exposer sur les grandes routes toutes sortes d'histoires, dans lesquelles do-

mine une espèce de naïveté comique ; même quand ils représentent des sujets religieux. J'ai vu, par exemple, un tableau sur lequel deux hommes sont à genoux devant un crucifix; derrière eux on voit deux jolies filles aux fenêtres. Des bouches des premiers sortent des cœurs, l'un se dirige vers la croix, mais se détourne au milieu du chemin, et voltige vers les jeunes filles. — Ils sont grands amateurs des images, et, semblables aux Romains, qui accueillaient volontiers des divinités étrangères, ils ne refusent l'accès à aucun saint, de quelque pays qu'il vienne ; car j'ai vu ici le S. Pierre d'Alcantara, qui, Dieu sait comment, s'est égaré jusque dans le Tirol.

Puisse cet aimable peuple ne pas être gâté par l'imposture des prêtres! Des tentatives ont été déja faites; car j'ai vu, près de Windel, une grande croix, au bas de laquelle était écrit que le pape accorde, à quiconque vient réciter devant cette croix trois *pater* et trois *ave*, sept

années d'indulgence, à laquelle il peut faire aussi participer les pauvres ames du purgatoire. — Maudite race! ces harpies ne peuvent-elles donc épargner un peuple qui est beaucoup trop pauvre pour désaltérer la soif d'or qui les domine? Je compte cependant beaucoup sur la droiture et le bon naturel des Tiroliens. Si les prêtres osent pousser trop loin leurs extravagances, je parie qu'on les chassera du pays.

Il tombe ordinairement beaucoup de neige dans ces vallées. Lors de mon passage, il fallut mettre ma voiture sur un traîneau, et je fus obligé de m'arrêter à plusieurs endroits pendant des jours entiers, pour attendre qu'on eût ouvert le chemin, rendu impraticable par la neige tombée jusqu'à hauteur d'homme, et par les avalanches qui, par-ci par-là, avaient roulé du haut des montagnes sur la grande route. Une de ces avalanches avait renversé une maison et tué un homme. Les dispositions faites pour rétablir la

communication interrompue sont excellentes; des milliers de paysans sortent aussitôt avec des bêches pour débarrasser les chemins. Dans un espace de plusieurs milles, où hier encore la malle de la poste aux lettres fut portée par six hommes à travers la neige, au risque de leur vie, je pouvais passer aujourd'hui commodément avec une voiture, et j'ai rencontré des traîneaux innombrables chargés de marchandises. C'est un plaisir indicible de voir la bonne volonté et le zèle avec lesquels le Tirolien se charge de ce travail vraiment pénible. Dans l'innombrable quantité de ces braves gens que j'ai vus travailler sur le grand chemin, dans un espace de huit à neuf milles d'Allemagne, je n'ai remarqué aucun signe de mécontentement, et pas un n'est venu me demander la moindre chose. En Italie, j'aurais trouvé autant de mendians que d'ouvriers. Ces Tiroliens étaient tous gais et polis; ils me crièrent: *Bon jour, ou Dieu soit loué*, avec cordialité et décence. Il m'aidè-

rent volontiers par-tout où je pouvais avoir besoin de leur secours, sans rien demander, quoiqu'ils en auraient eu le droit; ils ôtaient simplement leurs chapeaux verts en nous souhaitant un bon voyage, et se remettaient gaiement à l'ouvrage. Vraiment, si Raynal avait parcouru ce pays, il en aurait été aussi enchanté que de l'Inde, lorsqu'il y trouva (sur la côte de Coromandel, si je ne me trompe) une nation dans l'état d'innocence.

Lientz est la dernière petite ville frontière du Tirol. — Les habitans ont également donné des preuves de leur courage contre les Français; ils se plaignent aussi du général Spork, qui les a abandonnés quoiqu'il fût à la tête d'un corps de onze mille hommes. Il voulait se retirer pardessus les montagnes; on lui représenta que cela était impossible; qu'il n'y avait pas même de sentier pour un cheval de selle, mais en vain; il les traita même avec dureté, entreprit la marche; mais il fut obligé d'y renon-

cer, et d'abandonner ses canons. « Si le « général, disent ces braves gens, avait « voulu agir de concert avec nous, nous « aurions porté et enfoui les pièces dans « quelque lieu où il est sûr que l'enne- « mi ne les aurait pas trouvées; par ce « moyen elles auraient été conservées « pour notre monarque. »

Il serait à desirer qu'un habile historien passât quelques mois dans le Tirol, il aurait l'occasion de recueillir les éclaircissemens les plus singuliers sur une guerre dont les événemens isolés devront paraître incompréhensibles à la postérité. Il apprendrait avec une grande surprise que le militaire montra continuellement une espèce de haine contre ces pauvres paysans, et qu'on alla jusqu'à donner au brave général Laudon le sobriquet de *dieu des paysans*, parce qu'il est le seul qui ait sû profiter du courage et de l'énergie des Tiroliens, et qui n'ait pas dédaigné de combattre à leur tête.

A Lientz, je trouvai des comédiens

ambulans qui représentaient précisément une de mes pièces. Ce n'est pas là le seul honneur qu'ils me firent, car ils avaient donné la veille, sous mon nom, une pièce dont je ne suis point l'auteur; elle est intitulée *Amour et Pauvreté*. Je fais malheureusement assez souvent l'expérience que l'on me charge des péchés d'autrui, tandis que j'ai assez des miens (à ce que disent les critiques).

Encore un trait pour finir le portrait des braves Tiroliens : c'est une anecdote qui m'est arrivée sur les frontières de ce bon pays. Le traîneau sur lequel était ma voiture, cassa non loin de Lientz; nous étions enfoncés dans la neige, et il était impossible de continuer notre chemin sans un nouveau traîneau. A-peu-près à un quart de lieue derrière nous étaient quelques maisons; j'y envoyai au hasard notre postillon, pour voir s'il pourrait trouver ce qu'il nous fallait. Il revint avec un traîneau presque neuf, qu'une paysane

lui avait donné. Comme j'ai toujours observé dans tous les pays que j'ai parcourus (le fond de la Russie et la Sibérie exceptés), que l'homme n'aime que trop à profiter du malheur de son prochain, je m'attendais à une demande qui surpasserait dix fois la valeur du traîneau. Mais quelle fut ma surprise, lorsque, sur ma demande, le postillon me répliqua : « Si monsieur « ne se sert du traîneau que jusqu'à la « poste prochaine, la femme n'exige « rien, mais s'il veut le garder tout-à-« fait, il le fera taxer par le charron, « dans le premier village. »

La Carinthie paraît aussi un bon pays, mais il s'en faut bien qu'elle vaille le Tirol. Les Carinthiens sont obligés de faire des corvées; les Tiroliens, au contraire, sont payés de leurs travaux; c'est pour cela que j'ai trouvé leurs grandes routes bien entretenues; et même de bons chemins larges, frayés à travers la neige, à hauteur d'homme. En Carinthie, au contraire, où il n'y

avait pas tant de neige, à beaucoup près, les routes étaient très-négligées. Dans les villages, je vis de gros tas de branches de pin, dont le paysan se sert en guise de litière dans les étables. Triste et pauvre ressource! Sous le rapport moral, j'ai été frappé de ce qu'en Carinthie presque toutes les fenêtres sont garnies de grillages de fer. Cette précaution paraît superflue dans le Tirol.

La dernière poste avant Klagenfurth est très-agréable. On chemine le long d'un lac, à travers des collines couvertes de bois. Klagenfurth, la capitale de la Carinthie, est une jolie ville bien bâtie, dont la place est singulièrement ornée, car, à côté d'une Marie-Thérèse en plomb, on voit Hercule, et un serpent énorme qui ouvre la gueule comme pour l'avaler. Mon laquais de louage m'assura que ce dragon était le signe distinctif de la ville, et que cet Hercule (qu'il nomma réellement ainsi) avait été prisonnier à Mariazell, et

avait obtenu sa grace sous la condition de combattre le dragon. — Il y a ici un très-joli théâtre, appartenant aux Etats, dont le directeur, nommé *Schautroch*, paraît être un homme très-sensé, en même temps qu'il est un comédien distingué.

Une jeune femme enceinte et d'une imagination vive ne doit pas voyager dans la Carinthie, car on y voit partout des figures hideuses, avec trois ou quatre écrouelles : c'est vraiment une rareté de n'en voir qu'une seule; car presque généralement ces gens en ont tout le cou garni. J'avertis les voyageurs de ne pas loger à Klagenfurth, dans l'auberge qui est en face de la poste. Je croyais jusqu'ici que les aubergistes italiens étaient des virtuoses dans l'art d'écorcher les étrangers; mais c'est ici qu'ils trouvent leur maître dans un Allemand. En général, on ne s'aperçoit que trop dans toute la Carinthie qu'on a quitté le bon Tirol. Les hommes ici sont peu prévenans, même grossiers;

les postes sont servies plus mal et plus lentement; la plupart des auberges sont mal-propres et très-chères; le vin est mauvais. En dédommagement de tout ce que le Tirol offre en si grande abondance, on ne trouve ici que des chapons de la Styrie, qui, le plus souvent, sont d'une maigreur excessive.

D'après une inscription que j'ai lue, la petite ville de Frisach a été ruinée quatorze fois depuis cinq cents ans par le feu et la guerre: c'est une fois à-peu-près par chaque génération. Il faut que les habitans aient beaucoup de patriotisme pour ne pas abandonner une ville persécutée par le sort avec tant d'opiniâtreté. — Entre Frisach et Neumark, est un vallon aussi resserré que le cœur d'un avare. Des rochers verdâtres rétrecissent ici le lit d'un petit ruisseau, tellement qu'il reste à peine assez d'espace pour que le voyageur puisse se glisser à travers les sinuosités de cette vallée.

A Krautbath, en Styrie, je vis se promener quelques jeunes paysans déguisés

d'une manière fantasque ; ils jouaient une espèce de comédie ; l'un, par exemple, qui était affublé d'une pelisse, représentait l'Hiver; l'autre, dont le chapeau était décoré d'épis de bled, représentait l'Eté ; tous les deux se disputaient l'empire. Malheureusement mes chevaux étaient déja attelés, et la nuit qui tombait me forçait de me hâter; il fallut donc me priver de voir cette farce nationale. Il serait à souhaiter qu'un savant nous donnât quelques détails sur l'origine de cette ancienne coutume.

Il est à remarquer qu'à Graëtz, en Styrie, il y a maintenant une très-bonne gazette. J'ignore qui en est le rédacteur; mais il écrit bien, et beaucoup mieux que celui du journal de la cour de Vienne, qui ne sait pas l'allemand. Les critiques de théâtre de la gazette de Graëtz sont judicieuses et amusantes.

Non loin de Schottwim, on gravit une montagne peu haute en apparence; mais ensuite on est fort surpris de voir

qu'on est obligé de descendre au moins trois fois plus bas qu'on n'était monté. Le voyageur remarque clairement alors qu'il s'est trouvé dans un pays très-élevé, et bientôt le changement subit du climat lui en donne une autre preuve. Il neigeait assez fort lorsque je sortis de Merzzuschlag; la neige était à quelques pieds de hauteur sur les montagnes, les haies en étaient tout-à-fait couvertes. Rien de tout cela lorsque je m'approchai de Schottwim; aucune trace de neige dans les champs et sur les routes; un doux soleil échauffait le seigle nouvellement poussé.

Celui qui, à deux postes de Vienne, pourra maîtriser encore un peu son impatience d'arriver à la capitale, doit mettre pied à terre pour voir Schœnau, tout près de la grande route. Ce charmant séjour annonce par-tout le goût de son propriétaire, le baron Braun: il est sur-tout célèbre par le temple de la Nuit, unique dans son genre. A la lueur des torches, on descend à une grande profondeur, à tra-

vers des voûtes souterraines. Tout-à-coup une porte s'ouvre, et l'on entre dans le sanctuaire de la Nuit : des vases d'albâtre, qui renferment des lampes, répandent une lumière pâle à travers cette mystérieuse obscurité, et une harmonie douce dans le lointain, répétée par l'écho, complète l'enchantement. — On voit ici le tombeau de l'aimable poète Alxinger. Je profite de cette occasion pour rectifier une erreur qui s'est glissée dans plusieurs relations de voyages et dans des almanachs de poche. L'inscription qu'on lit sur le tombeau n'est pas de moi, mais de mon ami Ratschky (si je ne me trompe), qui a particulièrement connu le défunt, et qui par conséquent était seul capable de faire une inscription qui indiquât une si étroite intimité. Malheureusement je n'ai pas connu Alxinger personnellement ; car ce n'est qu'après sa mort que je suis venu à Vienne. Il n'y a rien de moi à Schœnau, excepté les inscriptions dans le souterrain qui conduit au temple de la Nuit.

CHAPITRE CXXVIII.

Vienne.

On s'attend bien que je n'entreprendrai pas ici une description de Vienne; je ne ferai que quelques observations détachées. J'aime mieux que l'on dise qu'elles sont trop courtes, que de les voir subir le sort des *Voyages de Nicolaï*, que personne ne lit, parce qu'ils sont trop longs.

J'ai revu le brave Fugger, cet artiste rempli de talent, qui vient de terminer deux esquisses magnifiques pour de grands tableaux : Alceste se dévouant aux dieux de la mort, pour sauver son époux, et Alceste ramenée par Hercule dans les bras d'Admète. Ce dernier sera d'un effet admirable; il frappe sur-tout par la grande variété des passions, qui se confondent dans la plus belle unité. Hercule, la figure

du milieu, est dans un repos sublime, ses regards semblent dire : « Je n'ai rien fait d'extraordinaire ». Alceste à ses côtés, relevant avec un tendre desir le voile mortuaire qui l'enveloppe. Vis-à-vis d'elle, Admète qui se précipite de son palais, arrache un flambeau à son esclave, parce qu'il ne peut en croire ses yeux, et qui, flottant entre l'espérance et le doute, tend la main à son épouse chérie : puis ces enfans qui semblent craindre encore l'ombre de leur mère ; et enfin, sur l'escalier du palais, le riche groupe de ses habitans, qui, remplis d'une grande attente par le bruit de l'arrivée d'Hercule, accourent, et expriment la curiosité, l'étonnement, la crainte et le ravissement. Il n'est pas possible de choisir un sujet plus riche. Je n'ai pas besoin de parler de la sagesse et du sentiment qu'a développés l'artiste dans l'exécution. — J'ai vu aussi chez Fugger un Coriolan presque achevé, recevant sa mère irritée, et une esquisse devant faire pendant à cet excel-

lent tableau, Camille triomphant sur le Capitole, accueillant avec cordialité ses amis, et pardonnant généreusement à ses ennemis. Ce rapprochement de Coriolan avec Camille prouve que le peintre est savant, et qu'il est susceptible de concevoir de grandes idées. Je lui suis redevable d'une heure délicieuse; mais je soupçonne que peu d'étrangers sont jaloux de se procurer cette jouissance; car il m'a fallu chercher long-temps sa demeure, à mon grand étonnement; et beaucoup de Viennois à qui je la demandai ne purent me l'enseigner.

J'ai revu l'aimable prince de Ligne, qui est toujours le favori des muses, et sur les pas duquel les graces ne cessent de voltiger. Il dit dans une heure tant de choses charmantes et spirituelles, que nos almanachs de poche y trouveraient de la matière pour toute une année. — J'ai revu aussi mon ami, le célèbre docteur Gall, qui a découvert dans le cerveau des choses qu'aucune tête d'homme n'avait soupçonnées avant lui: c'est pour

cela que des hommes sans cervelle se sont donné tant de mouvement pour faire défendre ses cours. Le cerveau est ici une pierre d'achoppement.

J'ai revu le bon Ratschky, un de nos meilleurs poètes, sur lequel repose l'esprit de Musaeus, qui possède aussi un cœur excellent, et dont l'extérieur même a une sorte de ressemblance avec cet homme à jamais mémorable. Je serais presque tenté de continuer le parallèle. Nous posséderions maints chefs-d'œuvre de plus de Musaeus, si la poussière scholastique n'avait étouffé plus d'une fleur dans son germe. Ratschky est à présent directeur de la loterie.

Je n'ai plus revu ma bonne Adam Berger; la délicatesse de son esprit, la profondeur de son sentiment, ont détruit avant le temps une organisation qui n'était pas faite pour supporter long-temps ces jouissances spirituelles, non interrompues, et toujours renouvelées. Thalie a enterré sa sœur cadette, elle en gémira long-temps encore. Hélas! près de sa

tombe, le poète oublie l'artiste célèbre, pour ne s'occuper que du souvenir douloureux d'une amie. Elle était mon amie! elle le fut dans toutes les circonstances! Ni la vanité blessée, ni des instigations perfides ne purent jamais aliéner son cœur; car elle cachait une ame belle et forte, dans un corps, hélas! trop faible. Je ne l'ai plus revue! Je voulais répandre une fleur sur sa tombe, et voilà que la fleur s'est changée en une larme!

Je suis allé voir Degen, ce libraire actif: j'ai admiré les objets d'art dont Vienne lui est redevable. Ses belles éditions des ouvrages d'Uz, de Zimmermann, etc., qui rivalisent avec celles des riches Anglais, et dont les magnifiques reliures ne le cèdent en rien aux reliures anglaises; car ceci est d'autant plus digne d'admiration et de reconnaissance, que les Anglais ont, sous deux rapports, des avantages considérables; premièrement, ils peuvent compter sur un débit certain, car chez eux les grands aiment les arts; en second lieu, ils peu-

vent choisir à volonté dans les chefs-d'œuvre des grands génies de leur nation ; Degen, au contraire, n'ose imprimer que ce que la censure permet, c'est-à-dire presque rien. Il avait conçu le projet de faire paraître une belle édition des œuvres de Goethe, mais comme il n'aurait pu les livrer qu'entièrement mutilées, il y a renoncé.

Qui pourrait décrire les innombrables abus de la censure que l'on exerce à Vienne ? ce n'est pas que les censeurs soient des têtes bornées, au contraire; il y a parmi eux des hommes éclairés et instruits, mais ils ont les bras liés ; par-tout la malignité des prêtres distile son venin sur les choses les plus innocentes. Je m'abstiendrai, par ménagement, de citer des exemples qui ébranleraient le diaphragme de mes lecteurs, et qui prouvent tantôt la stupidité, tantôt la défiance, et enfin, jusqu'à quel point ces espions misérables ont l'imagination souillée. Eh bien ! ce rebut des hommes sait se tirer d'affaire. Mais malheur

au censeur que l'on peut convaincre d'avoir laissé passer des choses raisonnables et sensées, une forte réprimande est le moins qu'il ait à redouter. Un auteur n'ose pas même faire imprimer ses ouvrages à l'étranger, sans les avoir soumis à la censure de Vienne. C'est naturellement le moyen le plus sûr de se débarrasser de tous les écrivains qui ont un véritable mérite; car qui voudrait se soumettre à une censure aussi révoltante? Jean Muller s'est en allé, Wiebeking s'en va. Gentz reste: quel bonheur pour l'Autriche! — Tous les livres, permis depuis vingt ans ont repassé dernièrement à la censure: plus de deux mille ont été défendus. Malheureusement on m'a fait l'outrage de ne défendre que très-peu de mes écrits. — Il n'y a maintenant que l'empereur qui puisse accorder la permission de lire des livres défendus. On s'imagine bien que personne n'ose l'importuner par de semblables demandes. Bref, on a tout fait pour étendre et augmenter

de plus en plus l'obscurité chérie.

Le nouvel archevêque est un modèle de piété. Par sa défense de patiner les dimanches, il a rendu un service essentiel à la pureté de la doctrine chrétienne. Dans un couvent de religieuses, dont la règle était peu sévère autrefois, il a défendu que dorénavant aucune religieuse parlât à un homme, pas même à son frère ou à son père, excepté en présence de quatre de ses compagnes.

Les grands de la terre considèrent l'histoire comme les charretiers regardent les avis plantés sur les grandes routes dans les montagnes du Tirol, et qui n'en tirent d'autre leçon, sinon qu'il faut enrayer; mais ils oublient que l'obstacle (c'est-à-dire les montagnes) ne peut être levé, et qu'ici au contraire il ne dépend que d'eux seuls de rendre superflue toute enrayure.

Ce n'est ni la censure, ni l'espionnage, ni l'ignorance, ni la superstition, qui garantissent les empires d'une révolution. En Prusse, par exemple, on

peut lire, écrire, imprimer et dire tout ce dont on a envie, et cependant aucun état dans l'Europe n'est plus à l'abri d'une révolution ; tout l'art de l'empêcher est renfermé dans ce seul mot : *Bonheur du Peuple.* Un peuple heureux ne se révolte jamais ; et quand même des millions d'écrivains chercheraient à le soulever par des millions d'écrits incendiaires, ils n'y parviendraient pas. Je défie que l'on me cite dans l'histoire un seul exemple d'un peuple heureux qui ait voulu changer de gouvernement. Mais le monarque qui entoure son trône de tous ces monstres qu'enfante la méfiance, avoue hautement à son siècle et à la postérité, ce que son propre sentiment lui dit : *Mon peuple n'est pas heureux !*

J'ai vu le cabinet impérial d'histoire naturelle, qui a été considérablement augmenté, entre autres d'une giraffe, qui me paraît encore plus haute que celle de Paris. J'ai souvent entendu blâmer et nommer enfantillage l'arrangement

que l'on a adopté pour ce cabinet, et qui s'écarte tout-à-fait de la forme stérile ordinairement adoptée. On a orné l'habitation de chaque espèce d'animaux par une décoration analogue à sa nature et à ses habitudes; les poules, par exemple, courent autour d'une petite métairie; les oiseaux aquatiques se tiennent dans les roseaux; les allouettes sur des champs; les quadrupèdes sauvages dans des cours ou des ruines, etc. Comme j'ai déja dit, on s'est souvent moqué de cela, car MM. les savans aiment par-dessus tout la sécheresse et l'aridité; ils ne veulent même considérer comme savant que ce qui est aride : quant à moi, je pense que cet arrangement remplit son but sous tous les rapports, car ce cabinet n'est pas destiné exclusivement pour les savans, mais bien pour le plaisir d'un monarque qui aime la nature, et pour son peuple. Il ne faut pas perdre de vue la dernière circonstance : deux fois la semaine ce cabinet est ouvert à tout le monde, et toujours rempli de

curieux de tous les états. On voit derrière des parois de verre hermétiquement fermées, non-seulement les animaux, mais aussi les endroits où ils ont coutume de se tenir, et quelquefois leurs usages; on voit, par exemple, la manière dont les oiseaux font leurs nids, comme ils les attachent aux murs, ou les suspendent aux arbres. Le nom et le pays des divers animaux sont écrits au-dessus, en gros caractères, ce qui rend ce plaisir en même temps instructif. Au contraire, si tout était arrangé, d'après l'ancienne manière, dans des armoires, le peuple ne pourrait que regarder stupidement, et sans y rien comprendre; car quoique le directeur actuel du cabinet, M. Stutz, soit un homme extrêmement complaisant et affable, il lui serait pourtant impossible d'expliquer tous ces objets à la foule, sans cesse renaissante. Maisil ne faut pas croire cependant que animaux soient pêle-mêle, sans plan les et sans ordre, ils sont tous classés d'après le système de Linnée, seule-

ment sur un fond plus riant que celui d'une armoire ordinaire ; mais encore une fois, les savans ne peuvent pas souffrir que l'instruction se présente sous une forme agréable.

J'ai visité aussi la ménagerie de Schoenbrunn avec un grand plaisir. A la vérité, beaucoup de mes amis quadrupèdes ont quitté ce monde (entre autres le bel ours de la mer glaciale), mais l'autruche vit encore ; le bœuf sauvage, que la vieillesse a rendu grondeur et borgne, lance encore des regards très-vifs avec l'œil qui lui reste ; les deux éléphans tendent toujours leur trompe : le mâle a fait, il y a deux ans, de grandes sottises par amour (tout comme un homme). Une nouvelle acquisition est une charmante famille de kangourow, tout à-la-fois jolie et intéressante ; premièrement, qu'est-ce qui ne sourit point en voyant ces animaux se traîner ou sauter ? En second lieu, la femelle était pleine, elle approchait du moment de mettre bas ; on sait que le

kangourow porte ses petits dans une poche ouverte sous le ventre. Quand la mère s'assied sur ses longues pattes de derrière pour regarder les étrangers, alors le petit sort aussi sa tête pointue hors de la poche, pour voir ce qui se passe. Ce spectacle est unique.

Je me suis promené aussi dans les magnifiques serres chaudes dans lesquelles Joseph II régala autrefois ses convives avec du sucre et du café qu'il avait plantés lui-même, et qui encore à présent, sous l'inspection du premier jardinier de l'Europe, le brave Pose, produisent des plantes et des arbres de toutes les parties du monde. On s'y promène à travers des sagous, des palmiers, des cannes à sucre, et parmi des perroquets. On rencontre ici un arbre à thé, là un papyrus; bref, il n'y manque aucune plante remarquable. Enfin, l'ordre, la propreté, l'arrangement agréable du tout, ne laissent rien à desirer.

J'ai eu aussi le bonheur de revoir l'auguste couple impérial, qui donne

toujours à ses sujets l'exemple de la plus parfaite union. Je me suis approché avec une sorte de vénération du héros de l'Allemagne, l'archiduc Charles. Je l'ai quitté avec le même respect, et rempli d'amour. Il est non seulement le favori de Bellone, mais aussi l'ami de Minerve, et celui qui aurait le bonheur de lui parler sans le connaître et sans savoir rien de ses hauts faits croirait plutôt s'entretenir avec un philosophe qu'avec un guerrier; cette illusion s'augmente encore par ses manières simples et affables, que je serais fâché de nommer de la popularité, parce que cette expression ne me paraît pas décente; car si elle convient peut-être d'un côté, elle fait supposer toujours de l'autre une espèce d'humiliation volontaire. — Un moment qui sera à jamais mémorable pour moi est celui où il m'a été permis de m'approcher de l'archiduc Jean. C'est sur lui que repose l'espoir de l'Autriche. L'Allemagne ne connaît pas encore cet excellent jeune homme, qu'elle admirera sans

doute un jour, et auquel peut-être elle devra beaucoup. Déja à présent il est le centre lumineux dans sa sphère peu étendue. Comme chef de l'état-major, il a voyagé dans les provinces vénitiennes, dans le Tirol, et les pays limitrophes; mais il l'a fait comme cela arrive rarement à un prince. Tantôt à pied, tantôt à cheval, il s'écartait de la grande route, et se rendait par-tout où il espérait trouver quelque beauté de la nature, ou quelque objet remarquable. Il s'est fait accompagner dans ses courses par un habile dessinateur; ainsi le public pourra se flatter de voir paraître un jour, réunis dans un voyage pittoresque, les plus beaux sites du Tirol. Ce prince s'était proposé, non seulement de voir les merveilles de la nature que l'on admire dans ce pays, mais aussi de connaître et d'étudier son histoire, ainsi que l'esprit et les mœurs de ses habitans; et il a atteint son but. Lui aussi parle avec chaleur des braves Tiroliens, qu'il a pris sincèrement en affection. Il a fait des recherches histo-

riques sur ces villages énigmatiques (nommés *sette commune*), dans les environs de Vérone, qui font remonter leur origine jusqu'aux Cimbres, et dans lesquels on parle l'ancienne langue allemande. L'archiduc croit avoir découvert que les premiers habitans de ces villages se sont établis dans ces contrées du temps de l'empereur Frédéric Barbe-Rousse. Il a fait un vocabulaire de leur langue, qui doit être très-intéressant pour le grammairien comme pour l'antiquaire; il le communiquera, ainsi que tous les résultats de ses recherches historiques, à notre Jean Muller, qu'il honore du titre de son ami. Indépendamment d'une belle collection de minéraux du Tirol, l'archiduc a recueilli beaucoup d'antiquités intéressantes, entre autres, la pierre sépulcrale de Roméo et Juliette, qu'il a achetée d'un paysan; du moins l'inscription ancienne peut s'appliquer à ce couple célèbre, d'autant plus que la pierre a été trouvée dans un souterrain où la tradition générale place le

tombeau de ces amans malheureux. Le château de la famille de Roméo existe encore, et l'archiduc l'a visité. Quelque bornés que soient ses revenus, eu égard à son rang, il n'est jamais arrêté par la dépense, quand elle tend à favoriser les sciences. Des personnes très-instruites m'ont assuré qu'il en consacrait annuellement les deux tiers à cette noble destination. Avec tout cela, il est comme tous les hommes d'un véritable mérite, sans aucune prétention, si simple et si pur, que tous ceux qui le connaissent devraient prier Dieu sans relâche pour qu'il le garantisse du poison de la flatterie. Cependant un esprit aussi formé que le sien n'en a plus rien à redouter. L'Allemagne, qui ne connaît l'archiduc Jean que par les journaux et par le nom, sera peut-être étonnée de m'entendre parler de lui avec autant d'enthousiasme; mais l'Allemagne n'est pas accoutumée à lire des flatteries dans mes écrits: je peux donc exiger que l'on ajoute foi à ce que je dis, d'autant plus que dans

cette circonstance aucune sorte d'intérêt ne peut souiller ma plume. D'ailleurs c'est le hasard qui fait que je suis le premier à publier son éloge; encore quelques années, et ma voix sera confondue avec celle de toute l'Allemagne.

La statue de l'empereur Joseph II, dont on a parlé déja depuis tant d'années, est enfin achevée, et un échaffaudage, établi sur la place de la Bibliothèque annonce que l'on travaille au piédestal. Malheureusement, ni cette place, ni aucune autre à Vienne, n'est assez belle pour mériter un tel ornement. Sur le Marché-Haut, on voit S. Joseph se mariant avec la Vierge immaculée, et l'on admire la bonhommie avec laquelle il tient sa tige de lis. On voit encore, sur d'autres places, plusieurs de ces monumens absurdes qui blessent la vue de l'étranger, et comme ce serait à Vienne un péché mortel de déplacer un tel saint, il est clair que le grand Joseph devra se contenter de la petite place de la Bibliothèque.

Mais pourquoi veut-on absolument ne pas faire de Vienne une des plus belles villes de l'Europe? Il ne faudrait pourtant qu'un mot, un seul mot, qui ne coûterait pas une obole à l'empereur, mais qui rapporterait au contraire des millions : *Démolitions des fortifications.* Les avantages sautent aux yeux. Une nouvelle ville magnifique réunirait Vienne avec ses faubourgs; la vente des emplacemens enrichirait la caisse impériale; les plaintes générales, occasionnées par le prix exorbitant des loyers, cesseraient; car au bout de vingt ans, peut-être plutôt, tout le glacis serait couvert de maisons; l'air deviendrait plus salubre dans la ville; bref, Vienne gagnerait infiniment en beauté, en gaieté, et en propreté. Les habitans seraient logés à moins de frais, et néanmoins ce serait une excellente spéculation financière, dont personne ne gémirait, et qui serait au contraire accueillie avec joie par tout le monde. Je le répète; les avantages sautent aux yeux. Mais, les dés-

avantages! dira-t-on. Mes vues sont trop bornées pour en apercevoir. On ne voudra pas, j'espère, faire accroire au monde que Vienne puisse jamais se défendre contre un ennemi? Les faubourgs valent mieux que la ville, et quand même on voudrait faire le sacrifice énorme de les brûler ou de les démolir, qu'y gagnerait-on? Pourrait-on enlever aussi tous les décombres, toutes les masses de pierres, derrière lesquelles l'ennemi se retrancherait à son aise? La capitale de l'Autriche doit être défendue par ses armées, comme toute autre capitale de l'Europe. Paris, Londres, Pétersbourg, Berlin, etc., ne sont rien moins que des places fortes, et pourtant elles sont à l'abri d'une invasion; Vienne n'a rien de plus à redouter de la part des Turcs. Lorsque les Français s'en approchèrent dans la dernière guerre, on avoua tacitement que Vienne, comme forteresse, ne pouvait pas se défendre, et, malgré les corps imposans de volontaires, on se hâta de

faire la paix. Quant à un coup de main, deux citadelles sur les montagnes voisines suffiraient pour l'empêcher. Quel obstacle y aurait-il donc à l'exécution d'un plan aussi facile, et aussi avantageux sous tous les rapports? Serait-ce, peut-être, parce que les palais de quelques grands perdraient leur vue? Je souhaiterais que quelque auteur militaire autrichien instruisît les étrangers et ses compatriotes des raisons importantes qui existent sans doute, puisqu'on repousse continuellement ce projet, mais qui sont demeurées jusqu'à présent ensevelies dans le plus profond mystère.

J'ai revu aussi les théâtres; ils sont à-peu-près encore ce qu'ils étaient. Les drames de Ziegler, qui en faisaient autrefois les délices, ont fait place à ceux de Weissenthurn, dont le bon public est amplement régalé. Collin aussi, à qui, pour être poète dramatique, il ne manque que la connaissance du théâtre, amuse de temps en temps les Viennois avec sa poésie ampoulée, qu'à la vo-

rité ils ne comprennent pas, mais qu'ils admirent de bon cœur. La censure ne souffre point les productions étrangères, du moins elle les défigure tellement, qu'elles ont tout-à-fait l'air du pays.

J'ai trouvé les ballets meilleurs que dans la plupart des villes de l'Italie, sans en excepter Rome. On plaisante beaucoup à Vienne sur leur compte; mais c'est à tort. On ne refuserait certainement pas au baron Braun la reconnaissance qu'il mérite à si juste titre, si l'on voulait se donner la peine de comparer les ballets de Rome, Bologne, Vérone, etc., avec celui de Vienne. Il est vrai que madame del Caro n'est pas une Cassentini; mais les graces ne se donnent pas tous les jours la peine de former une femme comme celle-là.

Au théâtre allemand, on entend comme autrefois le souffleur s'égosiller; madame Roose est toujours en bonne intelligence avec la vérité et le sentiment; mademoiselle Eigensatz ravit par sa beauté, et souvent par son jeu; et

madame Weissenthurn se maintient toujours dans la belle prérogative d'enchanter sans savoir pourquoi.

Du reste, j'ai trouvé les Viennois aussi francs, aussi hospitaliers, aussi simples, aussi susceptibles de tout ce qui est bon, et aussi frivoles qu'il y a six ans. Ils se plaignent beaucoup de la cherté, mais ils ne manquent à aucun bal masqué; ils déclament contre leurs théâtres, mais ils les fréquentent tous les jours; ils disent que tout pourrait être mieux, et cependant ils se contentent de tout ce qui est. — La monnaie, de quelque espèce qu'elle soit, a tout-à-fait disparu; aussi les kipfels (espèce de pâtisserie) ne sont plus si bons qu'autrefois. En revanche, Vienne peut se glorifier d'une excellente auberge, nommée l'*Empereur-Romain*.

CHAPITRE CXXIX.

Voyage à Berlin, par Prague et Dresde.

Je ne parlerai pas du pont du Danube, qui est entraîné tous les ans par les glaces, et qui cependant n'est jamais bâti plus solidement, parce que, à ce que l'on prétend, les réparations coûtent annuellement cinquante mille florins. Je ne parlerai pas non plus de Prague, où S. Népomucène dort tranquillement dans son cercueil d'argent; où, parmi des milliers de reliques, on conserve encore un boulet de canon prussien de la guerre de sept ans, et où il y a un Opéra-Buffa que personne ne veut voir, mais que l'on entretient simplement par honneur, dût le théâtre allemand y trouver sa ruine.

Entre Prague et Dresde, le voya-

geur s'aperçoit bientôt, par le mauvais état des routes, par la lenteur du service, et la grossièreté des postillons, qu'il s'approche des frontières de la Saxe. C'est en vérité une honte pour ce pays que l'on puisse voyager depuis Naples jusqu'à Tœplitz (environ trois cents milles d'Allemagne), à travers les pays de tant de souverains, par-tout sur de bonnes chaussées, et que ce soit justement ici que l'on ne trouve aucune des commodités que recherchent les voyageurs; ici, dans un pays dont le souverain sage a amassé des trésors immenses, non pas pour lui, mais pour le bonheur de ses sujets, et dont la millième partie suffirait peut-être pour donner aux Saxons le bienfait inappréciable d'avoir de bonnes routes; ici, où il y a des pierres en abondance, et où l'on n'est pas dans la triste nécessité, comme en quelques endroits de l'Italie, de les faire transporter par les ânes dans de petites corbeilles; ici, où il ne manque pas de bras, pourvu qu'on ne

dédaigne pas, à l'exemple des anciens Romains, d'employer les légions à des travaux utiles pendant la paix! — Un Saxon qui aime sincèrement son pays me disait dernièrement avec naïveté et bonhommie : « Lorsqu'en revenant de « voyage, j'enfonce quelque part avec « mon cheval, je me réjouis; car je « sais alors que je suis dans ma chère « patrie. »

En considérant dans la *Voûte Verte* (c'est ainsi qu'on appelle le trésor de l'électeur), toutes ces richesses dignes d'un empereur d'orient, mais tout-à-fait mortes, on ne peut s'empêcher de faire cette réflexion : « Hélas ! pourquoi n'y « a-t-il pas ici deux ou trois gros dia- « mans de moins, et quelques bonnes « routes de plus? » La même pensée se présente involontairement à l'étranger, quand il entre dans la misérable et unique salle de spectacle, qui rivalise en petitesse et en obscurité avec des théâtres de marionnettes, et qui est pourtant fréquentée par la cour. Le sa-

crifice d'un seul diamant serait encore suffisant pour donner à une ville aussi belle que Dresde cet ornement indispensable. A quoi sert donc ce magasin énorme de brillans? A rien au monde, si ce n'est à être admiré par quelques étrangers curieux. Cela me paraît aussi ridicule que de voir un particulier qui amasserait de la vaisselle d'argent pour régaler ses convives avec des pommes de terre. Si la Saxe avait jamais le malheur d'être envahie par un ennemi rapace, avec quelle rapidité le gouffre toujours avide d'une capitale étrangère, n'engloutirait-il pas tous ces trésors! Si au contraire, ils étaient changés en grandes routes et en édifices utiles, cette richesse solide ne pourrait être enlevée à ce pays. Encore si l'électeur aimait la magnificence, s'il avait du moins du plaisir à posséder cette immense quantité de pierres précieuses; mais pas du tout: c'est un homme droit et simple, auquel ces lourdes garnitures sont fort à charge, quand il est obligé de les porter dans les

jours de gala. — Hélas ! pourquoi y a-t-il donc tant de choses au monde qui, non-seulement ne sont d'aucune utilité, mais qui empêchent même le bien, et que l'on conserve seulement parce qu'elles ont existé de tout temps. Les électeurs de Saxe ont toujours été des seigneurs pieux, et par conséquent bienheureux après leur mort : mais si jamais un des électeurs futurs méritait une punition, après sa vie, on ne pourrait certainement pas lui en infliger de plus dure que celle d'être traîné jour et nuit en chaise de poste sur les routes de la Saxe, et conduit par des postillons du pays.

Je ne dirai rien de la magnifique galerie de tableaux de Dresde : qui ne la connaît pas ? Elle est encore une belle curiosité pour celui qui revient de l'Italie. Oui, elle a même des avantages sur toutes les collections italiennes (excepté peut-être celle de Lucien Bonaparte), en ce qu'elle est plus choisie, que l'on n'y rencontre pas à chaque instant des productions mé-

diocres ou mauvaises que la notice invite à regarder comme des chefs-d'œuvre, et enfin, parce que le local est plus beau, mieux disposé, et plus engageant.

L'étranger peut passer aussi quelques heures agréables à visiter ce qu'on appelle l'arsenal, ne fût-ce que pour voir les pistolets que portait Charles XII au moment où il fut tué, ou l'armure du Grand-Gustave Adolphe, ou les anciens habits avec lesquels se paraient autrefois les princes et les princesses.

La célèbre manufacture de porcelaine soutient toujours sa réputation dans le soi-disant biscuit; c'est ici que les figures sont formées d'après l'antique, avec le plus d'élégance et de pureté de style. Quant à la peinture, au contraire, elle est surpassée de beaucoup par la fabrique de Vienne. Je dois dire aussi que les formes de ses vases manquent de goût.

A Meissen, l'Elbe s'était débordé, et

avait inondé une partie de la ville, malheur qui arrive assez souvent; mais les eaux s'élèvent rarement aussi haut qu'en l'an 1799, où elles dépassèrent entièrement les maisons voisines; jamais on n'avait vu une chose semblable. L'inondation la plus ancienne et la plus forte, dont on montre encore des vestiges, eut lieu en 1501; mais les eaux n'avaient pas monté, à beaucoup près, à cette hauteur effrayante. Se reposant sur l'expérience de deux siècles, les habitans n'avaient pas quitté leurs maisons; seulement, lorsque les eaux montèrent, ils s'étaient réfugiés dans les étages supérieurs, dans les greniers, d'où ils grimpèrent enfin sur les toits. Là, étaient assis quelques centaines de ces malheureux, qui poussaient des cris effroyables, tandis que leurs pieds étaient déja mouillés par l'eau qui s'élevait à chaque instant, et que la mort s'avançait à grands pas. Leurs concitoyens, rassemblés sur l'autre rive, les regardaient avec compassion; mais

sans songer à les secourir. Un vieux batelier, homme riche, et propriétaire de plusieurs bateaux, ordonne à ses mariniers de traverser la rivière avec une grande nacelle, et de sauver ces malheureux; mais ces gens s'y refusent, sous prétexte que le péril est imminent. Lui-même n'avait pas été sur l'eau depuis quinze ans, depuis quinze ans il n'avait manié ni la rame ni le gouvernail; mais ce brave homme ne balance pas un moment; il s'élance dans le bateau, et crie à ses deux fils de le suivre : Ceux-ci refusent pareillement. « Lâches, s'écrie-t-il en colère, « si je brave le danger, vous ne devez « pas le craindre. Allons, en avant. » Ils furent enfin obligés d'obéir. En implorant l'assistance de Dieu, cette brave famille quitte le rivage, lutte victorieusement contre les flots, et ramène autant de monde que le bateau pouvait en contenir. Les mariniers, moitié confus, moitié enhardis par ce généreux exemple, se mettent de la partie; on

recommence cette entreprise périlleuse, on la répète cinq fois de suite, et avec le même succès, jusqu'à ce qu'enfin les derniers se réjouissent aussi de leur heureuse délivrance. Cet homme s'appelle *Schmidt*. Aucun journal n'a fait mention de lui, aucune couronne civique n'a orné son front. Cependant je ne dois pas oublier de dire que l'électeur lui a offert une récompense ; mais Schmidt, sans connaître le poëme de Burger, intitulé le *Brave Homme*, a précisément agi comme celui-là, il a tout refusé. Le brave Schmidt vit encore. Je m'informai de lui ; j'aurais bien voulu le voir, mais il était alors à Dresde, et je n'ai pas eu le bonheur de contempler cette figure que je crois devoir être sans cesse rayonnante du plaisir d'avoir délivré d'une mort infaillible quelques centaines de ses concitoyens.

J'ai passé une heure très-agréable à Leipsick, dans un cours de morale tenu par M. Plattner, savant célèbre, et à

juste titre. Il est difficile de se faire l'idée d'une diction plus élégante, et en même temps plus concise et plus claire. La morale est une dame que tout le monde se croit obligé d'entendre avec respect, mais qui est décriée comme un personnage très-ennuyeux. Pour se débarrasser de cette mauvaise réputation, elle ne pouvait faire rien de mieux que de choisir M. Plattner pour son chambellan. Introduite par lui, elle peut être sûre d'être accueillie dans tous les cercles les plus élégans. Ce savant, aussi aimable qu'observateur pénétrant, possède à fond la connaissance du cœur humain. Le tableau qu'il fit d'un marchand fier de son opulence, fut peint avec une vérité telle, qu'il était impossible d'y méconnaître la main habile et toute-puissante d'un philosophe. Je trouvai, à ma grande satifaction, beaucoup de monde à son cours. Cet homme n'est malheureusement plus jeune, quoique son esprit fleuri soit encore dans toute la vigueur de la jeu-

nesse. Puisse-t-il être conservé longtemps encore à l'université! Pourquoi ne dirai-je pas à la nation allemande? car vraiment il fait plus de bien dans une heure, que Fichte et Schelling en dix ou en cent ans. Plattner parlait, comme j'ai déja dit, de l'orgueil; il en distinguait ingénieusement toutes les espèces; cependant il en a oublié une, je veuxdire l'orgueil des philosophes du temps; mais comme il dégénère en une arrogance si misérable et si ridicule, il ne devrait être nommé que la caricature de l'orgueil.

Le cœur palpitant de joie, je m'approchai de Berlin, de la capitale d'un pays qui, à la vérité, ne fournit pas d'orangers, ni d'autres productions agréables au palais; mais où il est permis à la langue de parler, et au cerveau de penser, sans que l'on empoisonne chaque parole par un espion, et chaque pensée par un censeur. C'est ici que la confiance du gouvernement et les véritables lumieres se prêtent un mutuel secours;

ici que régne la véritable liberté, que le citoyen n'est assujetti à aucun caprice, et n'obéit qu'à des lois sages qui le rendent l'égal du prince, seule égalité raisonnable; ici enfin que je suspends mon bâton de voyage, comme un *ex Voto*, dans le temple des muses, dont le repos n'est pas troublé par la proximité du temple de Bellone. C'est ici que doit chercher un asyle chaque homme paisible et adonné aux sciences; semblable au navigateur qui se hâte de doubler le cap de Horn pour entrer dans la mer Pacifique, qui n'est jamais agitée par aucune tempête.

CHAPITRE CXXX ET DERNIER.

Conclusion.

Il est très-agréable d'avoir vu l'Italie; il l'est beaucoup moins de la voir. Que dirait-on si j'établissais un parallèle entre l'Italie et la Russie, et qu'il tournât à l'avantage de la dernière? Sans doute on le taxerait de paradoxe ; mais j'ai cependant de bonnes raisons pour le faire, du moins je le crois.

Le climat de l'Italie est agréable et doux, mais trop variable. On ne peut compter sur le temps pendant un seul jour, souvent même pendant une heure; d'où il résulte un grand désavantage pour la santé ; un plus grand encore naît de l'innombrable quantité de marais, d'où s'exhalent pendant toute l'année des vapeurs morbifères, et des lacs et ruisseaux dont on sent l'approche longtemps avant d'y être arrivés. Les riches

fuient pendant l'été, et vont dans les montagnes chercher un abri contre l'air empoisonné des plaines; mais il faut que le pauvre reste et meure où il est. Aussi la liste annuelle des morts est-elle effrayante, et hors de toutes les proportions connues. Dans les parties où l'air n'est point infecté par les marais et les lacs, les habitans y suppléent par leur dégoûtante mal-propreté; il est réellement incroyable que la peste ne soit pas permanente en Italie; en revanche, je ne suis pas surpris que la fièvre jaune y ait établi son empire: je m'étonne même qu'elle n'y ait pas pris naissance.

Au contraire, en Russie, le climat est rude, mais constant. Il y a bien aussi des lacs; mais l'ardeur du soleil n'y distille point de poisons. On peut se promener sur les lacs et les rivières sans être obligé de se boucher les narines; aucune saison n'est dangereuse pour la santé; les riches comme les pauvres y parviennent à un âge avancé, sans

être obligés d'abandonner leurs demeures pendant des mois entiers. Le froid sec est salutaire : aussi la liste des naissances l'emporte de beaucoup chaque année sur celle des morts. La propreté règne par-tout dans les villes comme dans les maisons. Oui, je le dis sans exagération, la hutte du plus pauvre paysan de la Finlande est moins sale que le palais du premier ministre à Naples.

L'hiver est très-doux en Italie ; et cependant, si l'on en excepte Naples, il est plus pénible qu'en Russie ; le froid le plus léger devient insupportable dans un pays où toutes les cheminées fument, où les appartemens sont tous pavés en briques, et où les portes et les fenêtres ferment mal. En Russie, au contraire, les vestibules même sont tous échauffés ; au moyen de bons poëles et de doubles croisées, il règne dans les appartemens une température égale et douce ; on ne gèle pas d'un côté, tandis qu'on brûle de l'autre ; on n'est

pas obligé de souffler dans ses doigts, et de se frotter les mains continuellement.

L'été est d'une chaleur insupportable en Italie; il énerve les forces, il épuise toutes les facultés; on ne peut l'endurer nulle part.

En Russie, au contraire, on jouit de cette saison; on en jouit le jour et la nuit. Le jour, la chaleur est modérée, et la fraîcheur des belles nuits est délicieuse. Le printemps et l'automne sont plus beaux en Italie, mais l'été et l'hiver sont préférables en Russie.

L'Italie produit du vin et d'excellens fruits; la Russie les achète. Je n'ai jamais mangé d'aussi bonnes oranges à Naples qu'à Pétersbourg. La plupart des vins d'Italie sont désagréables au palais exercé; le vin de Florence et le lacryma-cluristi sont les seuls que l'on boive avec plaisir; mais il est rare de s'en procurer qui ne soient point altérés ou falsifiés: souvent le gourmet languit au milieu d'immenses vignobles. En Russie, au contraire, on ne manque jamais de vins:

les autres pays en envoient des meilleures espèces ; enfin, les choses les plus nécessaires à la vie, telles que la viande, le pain et le lait, y sont infiniment meilleurs et à meilleur marché qu'en Italie.

Mais, dira-t-on, comptez-vous pour rien les antiquités, les ruines magnifiques, les chefs-d'œuvre en tout genre que possède l'Italie? Certe, je suis loin de prétendre lui disputer cet avantage ; mais en quoi tout cela peut-il contribuer au bonheur de la vie? On admire toutes ces belles choses une fois, deux fois, dix fois, si vous voulez ; mais on finit par s'y habituer, et on se promène à Rome avec autant d'indifférence devant le Colisée, qu'à Pétersbourg devant le palais de marbre.

Lorsqu'ensuite je compare les jouissances périssables et bientôt épuisées de l'Italie aux avantages vivans de la Russie, combien la première se trouve éclipsée ! Elle est aussi agitée que les flots qui la baignent, tandis que la Russie est florissante et paisible. La méfiance et

la haine rampent de tous côtés sur le sol fleuri de l'Italie. En Russie, le peuple ne connaît que l'amour, le monarque ne connaît que la confiance; la crainte est étrangère à l'un comme à l'autre. En Italie, l'étranger est forcé d'acheter aux mendians chaque pas qu'il fait; s'il s'arrête un moment pour contempler les beautés dont la nature s'est montrée si prodigue dans ces délicieuses contrées, sa vue est aussitôt bornée par la main décharnée et dégoûtante d'un malheureux qui lui demande l'aumône. Il est sans cesse environné de figures patibulaires; sa poitrine est oppressée continuellement par le récit épouvantable de meurtres et d'assassinats commis aux environs. En Russie, il voyage avec sécurité à travers les plus épaisses forêts, par la nuit la plus obscure; au lieu des éternelles litanies des mendians, il entend de toutes parts les chants joyeux du laboureur actif, et de l'artisan laborieux; il ne voit par-tout que des visages gais,

et qui s'épanouissent à sa rencontre.

L'Italie fourmille de prêtres fainéans affublés de mille couleurs différentes, et qui promènent éternellement leur ennui, leur oisiveté et leur épaisse stature. En Russie, l'œil n'est point fatigué par cet aspect révoltant. Cependant la superstition règne là comme ailleurs; car où ne règne-t-elle pas! Mais ce n'est pas sur elle que le gouvernement se fonde; ce n'est pas d'elle qu'il attend sa force; elle ne se joue pas de la raison avec autant d'impudence et d'audace qu'en Italie, où elle rabaisse l'homme au-dessous des bêtes brutes.

L'ignorance la plus crasse a déployé son voile épais sur l'Italie : toute la science des grands consiste à jouer; ils ne savent que lire dans des livres de faro, et ne savent écrire qu'avec de la craie sur les tables de jeu.

Au contraire, un beau jour luit en Russie pour les arts et les sciences.

Je pourrais étendre ce parallèle à l'infini, en comparant ces deux pays

sous le rapport de leur situation politique ; mais je m'arrête. Je ne prétends pas que mon opinion soit approuvée par tout le monde : elle pourra même paraître dénuée de sens à quelques personnes ; mais je puis assurer qu'elle n'est fondée que sur la vérité. On ne sera donc pas étonné si j'ai quitté l'Italie avec plaisir, en promettant de n'y jamais revenir, et si j'avoue hautement que pour tout l'or du monde je ne voudrais pas y passer le reste de ma vie.

FIN.

701928

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans ce Volume.

CHAPITRE LXXIX. *Le Jardin des Morts.* Page 1

LXXX. *Une Promenade à Tivoli.* 7

LXXXI. *Le Palais Barberini.* 29

LXXXII. *La Résidence du Pape.* 34

LXXXIII. *Le Palais des Césars.* 38

LXXXIV. *Le Théâtre de Marcellus.* 42

LXXXV. *Le Portique d'Octavie.* 43

LXXXVI. *Le Mausolée d'Auguste.* 44

LXXXVII. *Fortuna Muliebris.* 55

LXXXVIII. *La Pyramide de Cestius.* 56

LXXXIX. *Le Temple de Vesta.* 60

XC. *Fortuna Virilis.* 61

XCI. *La Maison de Pilate.* 62

XCII. *Le Château Saint-Ange.* 66

XCIII. *Les Bains de Caracalla.* 65

XCIV. *Plusieurs autres Ruines dans ces environs.* 75

XCV. *Le Palais Justiniani.* 80
XCVI. *Un Pélerinage.* 85
XCVII. *Quelques Ruines qui ne sont intéressantes que par les souvenirs qu'elles rappellent.* 89
XCVIII. *Le Capitole.* 103
XCIX. *Les Colonnes Triomphales.* 118
C. *Les Fontaines.* 120
CI. *Les Bains de Dioclétien.* 125
CII. *La Villa Borghèse.* 128
CIII. *Le Palais Farnèse.* 133
CIV. *Le Palais Colonna.* 134
CV. *Le Palais Borghèse.* 136
CVI. *Le Panthéon.* 138
CVII. *Janus Quadrifrons.* 142
CVIII. *Les grands Égouts.* 143
CIX. *Le Palais de Lucien Bonaparte.* 146
CX. *Les Théâtres de Rome.* 151
CXI. *Mélanges et Remarques.* 166
CXII. *Miracle récemment arrivé à Rome.* 201
CXIII. *Entre Rome et Bologne.* 211
CXIV. *Citta Castellana.* 213

CXV. *Narni.* 215
CXVI. *Terni.* 218
CXVII. *Spolette.* 228
CXVIII. *Lorette.* 241
CXIX. *Ancône.* 252
CXX. *Pésaro.* 260
CXXI. *Rimini.* 270
CXXII. *Bologne.* 278
CXXIII. *Modène.* 316
CXXIV. *Les Eaux de Modène.* 324
CXXV. *Mantoue.* 329
CXXVI. *Vérone.* 334
CXXVII. *Entre Vérone et Vienne.* 340
CXXVIII. *Vienne.* 363
CXXIX. *Voyage à Berlin, par Prague et Dresde.* 386
CXXX. *Conclusion.* 398

Fin de la Table.

785905

CXV. *Narni.* 215
CXVI. *Terni.* 218
CXVII. *Spolette.* 228
CXVIII. *Lorette.* 241
CXIX. *Ancône.* 252
CXX. *Pésaro.* 260
CXXI. *Rimini.* 270
CXXII. *Bologne.* 278
CXXIII. *Modène.* 316
CXXIV. *Les Eaux de Modène.* 324
CXXV. *Mantoue.* 329
CXXVI. *Vérone.* 334
CXXVII. *Entre Vérone et Vienne.* 340
CXXVIII. *Vienne.* 363
CXXIX. *Voyage à Berlin, par Prague et Dresde.* 386
CXXX. *Conclusion.* 398

Fin de la Table.

795905